

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE RAPPORT À LA NATURE D'AMATEURS NATURALISTES :  
SUR LE TERRAIN ORDINAIRE DE LA CONNAISSANCE ET DES  
ATTACHEMENTS

MÉMOIRE PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR  
AMEL GHERBI

JANVIER 2015

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»



## **REMERCIEMENTS**

La réalisation de ce mémoire a été possible grâce au concours de plusieurs personnes à qui je voudrais témoigner ma sincère reconnaissance.

Je voudrais tout d'abord adresser ma gratitude à mon directeur, Serge Proulx, pour sa patience, sa disponibilité, sa rigueur et ses judicieux conseils qui ont su guider et alimenter ma réflexion.

De la même manière, je tiens à remercier Florence Millerand, Martin Lussier et Lorna Heaton de leur encadrement, de leur lecture attentive et de leurs commentaires constructifs. Nos échanges m'ont permis de clarifier avec plus d'aisance le cadre théorique sur la pragmatique des attachements.

Aux participants de la recherche, mes sincères remerciements pour vous être prêté à l'exercice avec autant de sincérité et d'ouverture. Je suis heureuse d'avoir pu mener la recherche dans ces conditions. C'est assurément une expérience très positive qui aura un impact sur ma façon de procéder à l'avenir. La collaboration en continu avec les répondants de la recherche est à ce titre une piste méthodologique riche en terme de relations tissées, de liens de confiance, de partage des connaissances et de nuances à apporter. Sans que vous vous en doutiez, vous avez attiré mon attention sur des dimensions qui me touchent désormais profondément. Vous êtes sans doute les artisans du changement pour un monde meilleur.

Naturellement, merci à mes parents, ma sœur, mes ami(e)s, mes collègues et mon partenaire et ami de tous les instants. Votre support moral et intellectuel dans toutes mes entreprises a été indispensable.

Qui plus est, je ne peux ignorer tous les admirables professeurs qui ont contribué au développement de ma pensée et avec lesquels j'ai partagé de passionnantes discussions durant ces cinq années passées à l'UQAM.

Enfin, merci au soutien financier du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) grâce auquel la recherche a pu être menée dans les meilleures conditions.

## AVANT-PROPOS

Ce mémoire de recherche portant sur les amateurs naturalistes s'inscrit dans le cadre d'un plus vaste projet (Heaton, Millerand, Proulx, CRSH, 2013-2016, en cours) qui s'intéresse à la reconfiguration du travail et de la connaissance scientifique dans le domaine de la biodiversité. À cet effet, les axes de recherche principaux concernent 1) les amateurs naturalistes, 2) les pratiques des spécialistes au sein de laboratoires scientifiques ainsi que 3) les technologies de l'information. Plus précisément, la recherche s'organise autour de quatre terrains empiriques : 1a) l'histoire des amateurs, 1b) les pratiques et les attachements des amateurs naturalistes, 2a) l'observation des pratiques de travail au Centre sur la biodiversité de l'Université de Montréal<sup>1</sup> et 3a) l'analyse des infrastructures CanadianSys. Cette recherche d'équipe ainsi que la nôtre ont été financées par le Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH).

En ce qui concerne notre contribution, elle a été circonscrite d'un commun accord avec les membres de l'équipe à l'un des volets de la recherche, c'est-à-dire à l'étude des pratiques et des attachements des amateurs naturalistes. Pour approfondir le sujet

---

<sup>1</sup> Le *Centre sur la biodiversité* est le fruit d'un partenariat entre l'Université de Montréal et deux institutions qui composent *l'Espace pour la vie de Montréal* : le *Jardin botanique* et l'*Insectarium*. Ouvert en 2011, son nouveau bâtiment réunit sous un même toit environ trente chercheurs, des équipements de pointe pour la recherche scientifique, d'importantes collections de plantes, de champignons et d'insectes, un réseau numérique (*Canadensys*) sur la biodiversité en constante évolution, des salles de classe pour les élèves et un espace public réservé aux expositions et aux activités de sensibilisation.

en fonction de différents aspects de la problématique, nous invitons les lecteurs intéressés à prendre connaissance des différents travaux qui seront réalisés dans le cadre du projet d'équipe.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	xiii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
PROBLÉMATISATION ET QUESTIONS DE RECHERCHE.....	5
1.1 L'étude du rapport des individus à la nature comme contribution scientifique et sociale.....	5
1.1.1 Collaboration dans la production de la connaissance en matière de nature et d'environnement : sur le terrain de la dimension sociale de la pratique naturalise.....	7
1.1.2 D'une analyse orientée sur l'expertise professionnelle et scientifique à celle tournée vers les expériences et pratiques d'amateurs naturalistes .....	11
1.1.3 Le rapport à la nature des praticiens naturalistes amateurs: le filon entre amateurisme et attachements .....	13
1.2 Questions de recherche .....	14
CHAPITRE II	
CADRE THÉORIQUE.....	17
2.1 Un double cadrage .....	18
2.2 La pragmatique des attachements .....	21



2.2.1	Genèse de la pensée d'Antoine Hennion au sujet des attachements.....	22
2.2.2	Le goût : une visée pragmatique contre la sociologie critique.....	24
2.2.3	Attachements : une analyse réflexive du goût .....	26
2.3	Lexique des concepts et des notions centrales .....	27
2.3.1	Attachements.....	27
2.3.2	Échafaudage conceptuel d'une analyse réflexive de la pratique vue comme un attachement.....	29
CHAPITRE III		
MÉTHODOLOGIE .....		33
3.1	Une démarche réflexive sensible au terrain et à la perspective des sujets .....	33
3.2	Introduction des terrains et portrait des participants de la recherche.....	35
3.2.1	Identification des terrains empiriques de recherche pour une prise en compte de la pratique de laboratoire et en milieu naturel .....	35
3.2.2	Stratégie de recrutement et prise de contact avec les participants .....	41
3.2.3	Portrait des participants de la recherche .....	43
3.3	Description du rapport à la nature et des pratiques naturalistes d'amateurs à partir des entretiens et des observations .....	47
3.3.1	Les entretiens .....	47
3.3.2	Les observations.....	54
3.4	Opérationnalisation du cadre théorique et mise en évidence des thèmes transversaux à l'analyse .....	56

## CHAPITRE IV

### PRÉSENTATION ET DISCUSSION DES RÉSULTATS : LES DIMENSIONS

#### INDIVIDUELLES DU RAPPORT À LA NATURE ET LES PRATIQUES QUI ALIMENTENT

#### L'INTÉRÊT ..... 61

#### 4.1 La nature dans l'expérience personnelle et la trajectoire individuelle : naissance, développement et cristallisation d'un intérêt..... 62

##### 4.1.1 L'importance des lieux et des moments dans la construction d'un rapport « positif » à la nature ..... 62

##### 4.1.2 Le contact direct avec la nature comme expérience corporée ..... 66

##### 4.1.3 Passer de quidam à amateur : la mise en ordre de connaissances sur la nature comme investissement local ..... 70

##### 4.1.4 La flore et la faune du point de vue des biophiles : de l'invisibilité de la nature à la prise en compte de la diversité du monde naturel ..... 71

#### 4.2 Les formes expérientielles de la pratique naturaliste : les pratiques comme cadres d'apprentissage et d'appréciation ..... 76

##### 4.2.1 L'apprentissage autodidacte : la production d'un corps naturaliste outillé ..... 76

## CHAPITRE V

### PRÉSENTATION ET DISCUSSION DES RÉSULTATS (SUITE) ET OUVERTURE : LES

#### DIMENSIONS COLLECTIVES DES PRATIQUES NATURALISTES ET DU RAPPORT À LA

#### NATURE ..... 93

#### 5.1 La communauté de passionnés ..... 94

##### 5.1.1 Partage de données d'observations dans la création de liens sociaux : l'usage du web..... 96

##### 5.1.2 Le collectif comme occasion de socialisation ..... 98

5.1.3	Le collectif comme espace pédagogique : s'informer et apprendre mutuellement.....	101
5.1.4	Les pratiques au sein d'un collectif comme occasion de projets en commun.....	104
5.2	Les modes de relation à la nature et les dispositifs sociaux d'accompagnement .....	106
5.2.1	Le rapport éthique au vivant : l'éthique pragmatique des amateurs naturalistes.....	106
5.2.2	Le mode de relation scientifique à la nature comme seule position biocentrée ou écocentrée? .....	111
5.2.3	Le citoyen comme figure de la relation anthropocentrée à la nature ?.....	111
5.3	Les formes ordinaires de la transmission de l'intérêt pour la nature et sa conservation .....	123
5.3.1	Les amateurs naturalistes comme agents de la communication environnementale.....	123
5.3.2	Transformer l'autre par la transmission de sa passion : la sensibilisation comme pratique communicationnelle engageante ....	127
CONCLUSION .....		131
ANNEXE A		
GUIDE D'ENTRETIEN THÉMATIQUE .....		135
ANNEXE B		
FORMULAIRES DE CONSENTEMENT .....		139
APPENDICE A		
CALENDRIER DE RECHERCHE.....		147

APPENDICE B	
CERTIFICAT ÉTHIQUE .....	149
LISTE DES RÉFÉRENCES .....	151



## RÉSUMÉ

Ce mémoire pose une problématique en deux volets : il retrace le rôle des amateurs naturalistes dans l'histoire des sciences et de l'environnement; il définit ensuite l'amateur naturaliste comme une figure exemplaire eu égard aux enjeux de la crise écologique contemporaine. Cela posé, comment se développe la construction d'un rapport « positif » à la nature et quels en sont les paramètres? En d'autres mots, comment devient-on amateur naturaliste et qu'est-ce que cela implique? Comment ces modes de relation engendrent-ils une sensibilité aux enjeux écologiques ? Puisant dans une riche littérature et dans l'actualité, nous avons trouvé l'inspiration nécessaire à une documentation empirique des façons par lesquelles les amateurs naturalistes développent un engagement à l'égard de la nature.

Au plan théorique, la recherche propose un échafaudage conceptuel basé sur la sociologie pragmatique des attachements développée dans les travaux d'Antoine Hennion pour comprendre ce qui «attache» les amateurs à leur pratique naturaliste (de manière à mettre à jours ce à quoi ils tiennent). Complémentairement, nous introduisons à l'instar de Florian Charvolin l'idée de «passions cognitives» pour rendre compte des divers croisements entre passion et cognitions, favorisant de ce fait la reconnaissance de la place de la passion dans l'acte de connaissance. À travers une description fine plongeant dans le discours réflexif des amateurs naturalistes à l'égard de leurs propres pratiques, la recherche révèle, au plan empirique, la construction de leur rapport à la nature de même que la diversité de leurs attachements. Ce faisant, l'analyse met l'accent sur les dimensions individuelle et sociale (ou collective) des pratiques où se construisent le rapport à la nature, «l'entraînement» du corps, la mobilisation des dispositifs et la place *dans la /de la* communauté. Ouvrant sur des pistes susceptibles d'intéresser le champ de la communication environnementale, la recherche apporte un éclairage tout à fait original sur ce terrain peu étudié. Au plan méthodologique, l'analyse qualitative de neuf entretiens approfondis réalisés avec des participants disséminés dans la province du Québec, ajouté à près d'une centaine d'heures d'observation dans les lieux de pratique, vise à montrer le bien-fondé d'une posture à la fois empirique et compréhensive pour engager les sciences humaines et sociales sur le terrain de l'environnement.

**Mots-clés :** amateurs naturalistes, pragmatique des attachements, passions cognitives, communication environnementale.



## INTRODUCTION

L'histoire des sciences de la nature et de l'environnement a permis de mettre en évidence le rôle des amateurs impliqués dans la recherche scientifique depuis le 18<sup>e</sup> siècle en montrant la pertinence de la connaissance distribuée en matière de biodiversité. Il reste pourtant à poursuivre le travail de recherche en terme de compréhension des diverses « formes » présentement prises par leurs modes de relation et leurs pratiques dans leur expérience ordinaire de la nature.

Le *premier chapitre* établira les premiers jalons de la recherche en mettant en perspective l'amateur naturaliste comme figure exemplaire d'un rapport « positif » à la nature. La problématique sera ainsi développée en deux volets : le premier rappelant la pertinence de l'étude du rapport à la nature dans les enjeux de la crise écologique (et humanitaire), le deuxième retraçant le rôle des amateurs naturalistes dans l'histoire des sciences de la nature et de l'environnement. Ainsi, en prenant le contre-pied des études traitant de la connaissance et des pratiques scientifiques dans ce domaine, nous choisissons de prendre comme point de référence la perspective des amateurs naturalistes rencontrés dans la cadre de la recherche en nous demandant : comment se développe la construction d'un rapport « positif » à la nature et quels en sont les paramètres ? En d'autres mots, comment devient-on amateur naturaliste et qu'est-ce que cela implique ? En quoi ces modes de relation engendrent-ils une sensibilité aux enjeux écologiques ? Au terme du chapitre, de nouvelles questions plus spécifiques seront profilées.



Le *second chapitre* est l'occasion de discuter du cadrage théorique à travers lequel nous avons choisi d'aborder les « réalités » qui se donnent à voir. Puisque nous avons dès le départ voulu accorder une importance primordiale à la perspective des participants de la recherche, nous justifierons un double cadrage théorique nous permettant d'aborder la question du rapport à la nature des amateurs naturalistes au plus près de leur expérience. Cet appareillage qui nous sert comme guide pour l'enquête et comme base d'analyse articulera les paramètres transversaux concourant au développement et à l'entretien d'un rapport à la fois « positif » et durable à la nature. Nous introduirons à ce moment les jalons d'une sociologie compréhensive et pragmatique des attachements, centrale à notre enquête et montrant comment les amateurs naturalistes « travaillent à partir d'un tissu serré d'expériences passées, collectives et individuelles » (Hennion, 2010, p. 7), c'est-à-dire des expériences qui concourent peu à peu à la production de la sensibilité de l'individu en déterminant les *objets*, les *nuances*, le *savoir-faire*, les *répertoires*, les *critères*, les *techniques*, les *histoires communes* et les *évolutions contestées* (*ibid.*, p. 8).

La manière d'opérationnaliser les éléments conceptuels retenus de notre cadre théorique sera explicitée de façon détaillée dans le *troisième chapitre*. Nous montrerons également que la variété des stratégies dans une recherche qualitative mises en place est nécessaire au chercheur soucieux de proposer une lecture *émique* et *étique* d'un phénomène dont il peut faire lui-même l'expérience comme membre de la société. De la sorte, les riches témoignages partagés avec nous par les participants ainsi que les échanges et observations menés en plusieurs lieux (naturels, artificiels) et sur différents modes (médiatisé ou en face-à-face, rétroactivement ou en situation) seront discutés. Ce chapitre sera par ailleurs l'occasion de présenter nos terrains de recherche ainsi que le portrait des participants, introduisant peu à peu nos observations et conversations s'étant déroulées pendant les sept mois de l'enquête.

Nous discuterons également de la manière dont nous avons mené notre analyse thématique.

Enfin, les *quatrième* et *cinquième chapitres* intègrent plus systématiquement les matériaux de l'enquête. Tant dans leur forme que dans leur contenu, nous avons voulu donner prédominance aux matériaux empiriques récoltés à travers le processus de recherche. En nous assurant de la sorte un juste équilibre avec la littérature scientifique (présentée dans les chapitres un et deux) nous avons voulu boucler la boucle dans un souci de synthèse partielle et située de la connaissance sur un enjeu pour lequel coulera encore beaucoup d'encre.



## **CHAPITRE I**

### **PROBLÉMATISATION ET QUESTIONS DE RECHERCHE**

#### **1.1 L'étude du rapport des individus à la nature comme contribution scientifique et sociale**

Claude Lévi-Strauss nous avertissait déjà en 1971 que

[d]epuis une quinzaine d'années, l'ethnologue prend davantage conscience que les problèmes posés par la lutte contre les préjugés raciaux reflètent à l'échelle humaine un problème beaucoup plus vaste et dont la solution est encore plus urgente ; celui des rapports entre l'homme et les autres espèces vivantes, et il ne servirait à rien de prétendre le résoudre sur le premier plan si on ne s'attaquait aussi à lui sur l'autre, tant il est vrai que le respect que nous souhaitons obtenir de l'homme envers ses pareils n'est qu'un cas particulier du respect qu'il devrait ressentir pour toute forme de vie. En isolant l'homme du reste de la création, en définissant trop étroitement les limites qui l'en séparent, l'humanisme occidental hérité de l'Antiquité et de la Renaissance l'a privé d'un glacis protecteur et, l'expérience du dernier et du présent siècles le prouve, l'a exposé sans défense à des assauts fomentés dans la place-forte elle-même. Il a permis que soit rejetées, hors des frontières arbitrairement tracées, des fractions chaque fois plus proches d'une humanité à laquelle on pouvait d'autant plus facilement refuser la même dignité qu'au reste, qu'on avait oublié que si l'homme est respectable, c'est d'abord comme être vivant plutôt que comme seigneur et maître de la création : première reconnaissance qui l'eût contraint à faire preuve de respect envers tous les êtres vivants. (Allocution de Claude Lévi-Strauss à l'UNESCO, 1971, en ligne)

Partant de là, aborder la question des facteurs humains dans la crise écologique, de même que les facteurs psychologiques et sociologiques de l'action et du changement qui s'inscrivent dans cette large problématique n'est pas chose aisée. Néanmoins, il apparaît que nous ne puissions pas faire l'économie de cet effort; la question du rapport que les individus et que les sociétés contemporaines entretiennent avec la nature doit intéresser, sans tarir l'effort, les sciences humaines et sociales.

Entre autre chose, autour de l'enjeu socio-environnemental qui appelle à vouloir sensibiliser et, à terme, « reconnecter » les individus aux enjeux écologiques, les dimensions émotionnelles et identitaires ainsi que le développement personnel (ou l'actualisation de soi) à travers l'exercice d'une pratique amateur en matière de nature et d'environnement sont à prendre en compte pour assurer l'avenir de la conservation de la biodiversité (Cosquer, Prevot-Julliard, Raymond, 2012). Sera dans ce cas évoquée une lecture psychologique de l'attachement à la nature. Autrement mais de manière tout aussi essentielle, une appréhension sociologique de l'attachement permet de comprendre comment une telle pratique réflexive permet d'être socialement et durablement supportée.

Ainsi, le défi de nous intéresser à la construction des différents types de liens possibles entre citoyenneté, individualités, collectivités et conscience de l'environnement naturel est de taille.

À tous ces niveaux, le caractère processuel et relationnel des dynamiques en jeu nous enjoint à témoigner de l'intérêt de nous appuyer sur l'expérience personnelle d'amateurs naturalistes dans le cadre duquel il est possible de « saisir la formation croisée des subjectivités et des collectifs, des objets qui nous font et des autres avec lesquels nous vivons, des relations entre nous-mêmes et nos corps » (Centre de Sociologie de l'Innovation, 2013). Dès lors, au lieu de nous attacher à une sociologie

du « dévoilement » (issue de la tradition marxiste), qui enquête sur les « vraies » contraintes pesant sur les agents, nous préférons nous pencher sur les éléments communicationnels, relationnels et pratiques qui rendent l'accord possible autour d'un même objet. En ce qui concerne la recherche, nous aurons l'occasion de questionner certains de ces liens qui « attachent » un individu ou un collectif à des objets et des pratiques en lien avec la nature; l'objectif ultime de cette « démystification » des phénomènes socio-écologiques étant de contribuer au renouvellement du regard qu'une collectivité porte sur elle-même et sur le monde naturel qu'elle habite.

Notre contribution à la recherche est certes limitée, et c'est pour cette raison que nous n'approfondirons qu'une facette de la problématique, notamment en faisant le choix de mettre l'emphasis sur des parcours à la fois exemplaires et ordinaires menant à une forme ou une autre d'attachement pour la nature et l'environnement. Cette emphasis sur l'amateur naturaliste, la figure ordinaire du *biophile*<sup>2</sup>, montre en cela un biais de notre part, mais cette façon d'aborder la problématique permet de mieux montrer la passion en pratique et en action.

Ce travail réalisé pourra éventuellement constituer la base d'une recherche beaucoup plus extensive au sujet des « figures de la participation » dans les enjeux écologiques.

### **1.1.1 Collaboration dans la production de la connaissance en matière de nature et d'environnement : sur le terrain de la dimension sociale de la pratique naturalise**

Qu'en est-il du public qui collabore à la production de la connaissance en matière de nature et d'environnement? Sur quel mode de relation se fonde et se développe son rapport à la nature?

---

<sup>2</sup> Comme individu ayant une passion pour le vivant.

Historiquement, d'un point de vue macro-sociologique et méso-sociologique, la participation du public dans la production de connaissances scientifiques n'est pas un phénomène nouveau, en particulier dans le domaine des sciences (Charvolin et *al.*, 2007) où les collections de données ou de spécimens jouent un rôle important. En ornithologie, en botanique comme en astronomie, ce phénomène remonte au 18<sup>e</sup> siècle (Charvolin, 2009).

Agissant plus souvent qu'autrement à titre bénévole, les collaborateurs dits « amateurs » se sont depuis longtemps structurés en un vaste réseau de capteurs humains partageant et colligeant les données (Desmeules, 2011; Matagne, 2007). Il y a là une contribution significative, puisque dans ce champ d'activités, la qualité d'un ensemble de données est étroitement (mais non uniquement) liée à sa taille. Qui plus est, il est aujourd'hui possible pour le réseau distribué de participants de suivre l'évolution de la recherche presque en temps réel. C'est pour ces raisons que l'on peut ajouter que les échelles temporelles et géographiques dépendantes de ce type de pratiques collaboratives sont plus grandes qu'il ne le serait autrement (Bell, 2008; Cornwell et Campbell, 2012).

En termes de pertinence sociale et scientifique, la compréhension ainsi que la valorisation des connaissances distribuées dans le champ du savoir sur la biodiversité est dès lors attestée par les témoignages de chercheurs et de professionnels pour qui la collaboration des amateurs en termes de mobilisation, de découverte, de recherche, de documentation, de classement et de problématisation est fort bienvenue.

Poursuivant, à l'échelle micro-sociologique, les chercheurs travaillant sur la culture scientifique et technique (CST), reconnaissent généralement les capacités des « profanes » à se forger eux-mêmes des savoirs (Las Vergnas, 2011, p. 1). À cet effet,

[...] de nombreux exemples ont montré [...] qu'à l'échelle individuelle ou du petit groupe, des personnes de tout niveau scolaire peuvent s'approprier des sujets ou des expériences liés aux sciences lorsqu'elles en éprouvent l'envie ou la nécessité et qu'elles ont l'opportunité de s'y impliquer concrètement. Tel est le cas dans des cadres aussi différents que des clubs d'astronomie, des associations de malades souffrant de pathologies chroniques, des groupes passionnés d'ornithologie ou d'entomologie, de cerfs-volants, d'entraînement fractionné ou de militants de l'agriculture biologique; de nombreux blogs ou groupes sur les réseaux sociaux en témoignent. (*ibid.*, p. 47).

Callon (1999) a à cet égard distingué différents points de vue sur la place qui est conférée à ces savoirs profanes dans les dispositifs de CST :

[...] le premier qu'il a qualifié « de modèle de l'instruction publique » verrait la CST comme une éducation uniquement descendante visant à combler un déficit de connaissance par l'alphabétisation des publics [...]. (Las Vergnas, *ibid.*, p. 40).

Ainsi, dans le cadre de l'éducation relative à l'environnement (ERE), où un tel dispositif peut être en vigueur, l'objectif fondamental

[...] est d'amener les individus et les collectivités à saisir la complexité de l'environnement, tant naturel que créé par l'homme – complexité due à l'interaction de ses aspects biologiques, physiques, sociaux, économiques et culturels – ainsi qu'à acquérir les connaissances, les valeurs, les comportements et les compétences pratiques nécessaires pour participer de façon responsable et efficace à la prévention et à la solution des problèmes de l'environnement et à la gestion de la qualité de l'environnement. (UNESCO - Déclaration de Tbilissi, 1979, p. 28).

Or, cette définition qui est encore aujourd'hui revendiquée comme étant à la base de l'ERE, « repose sur le présupposé selon lequel le peuple est un réceptacle ignorant qu'il convient d'éduquer » (Hébert M., 2009 citée par Piron, 2009, p. 4). Comme l'indique Piron, ces programmes d'ERE se situent dans « un schéma de



communication verticale et asymétrique ou le détenteur de l'information (soit les éducateurs en ERE) – donc du pouvoir – doit la transmettre au (plus grand) public (ignorant) » (*ibid.*). En prenant acte du faible engagement environnemental citoyen, nous devons tenir compte des recherches ayant conclu que « les attitudes pro environnement ne sont pas [uniquement] corrélées à l'éducation, mais qu'elles seraient davantage en lien avec les activités pratiquées à l'extérieur » (*ibid.*).

Ainsi, les autres dispositifs présentés par Callon nous apparaissent montrer des perspectives plus intéressantes pour appréhender les différents savoirs en présence : « [...] le deuxième viserait à organiser un « dialogue entre savoirs savants et profanes », tandis qu'un troisième envisagerait la possibilité de les associer à une « co-construction de savoirs ». » (Las Vergnas, 2011, p. 40).

Dans le cas des pratiques plus strictement « collaboratives » (deuxième et troisième points de vue), ces modèles organisationnels impliquant le public ne sont pas, encore une fois, une nouveauté pour la science. En fait, la grande majorité des projets qui invitent à la participation du public suivent un modèle de type *commons-based peer production* (Benkler, 2007) dans lequel un grand nombre de contributeurs participent, à raison de petites contributions plus ou moins indépendantes, traitées séparément, puis intégrées dans un ensemble rendu cohérent grâce à une variété de mécanismes pour assurer la qualité des résultats (Kelling et *al.*, 2011 ; Wiggins et *al.*, 2011). Considérés avec plus de recul historique, ces projets font écho à une longue tradition chez les naturalistes amateurs qui ont découvert, recueilli, préservé et échangé des spécimens et des correspondances à travers et entre les continents.

Dans l'étude des pratiques naturalistes menées à une échelle géographique locale, Piron (2009)<sup>3</sup> propose aussi une méthodologie axée sur la co-construction des savoirs pour appréhender la problématique du rapport à la nature des citoyens. Enjoignant une variété d'acteurs à délibérer autour d'une même problématique, Piron propose de considérer la co-construction de différentes représentations sémantiques de la nature ainsi que des modes de relation à cette dernière. Ainsi, tandis que l'anthropologue de la nature aura plus formellement étudié les interactions d'acteurs de différents horizons mobilisés autour d'un enjeu d'aménagement (une trame « nature », un lien « vert ») dans leur ville, nous explorons pour notre part la perspective des amateurs et passionnés naturalistes tournés vers leurs propres objets d'intérêt en matière de nature et d'environnement.

### **1.1.2 D'une analyse orientée sur l'expertise professionnelle et scientifique à celle tournée vers les expériences et pratiques d'amateurs naturalistes**

Ainsi, si cette recherche s'intéresse plus particulièrement aux amateurs naturalistes, c'est que nous pensons que la relation à la nature de cette catégorie d'acteurs est un objet d'investigation de première importance pour réfléchir aux enjeux écologiques contemporains. En dépassant la thèse bien fondée et défendue de l'intérêt de la collaboration des amateurs en sciences de la nature et de l'environnement, nous voulons faire de la compréhension de l'expérience positive des amateurs naturalistes une figure de proue pour inspirer des pistes de médiation pour relier de manière positive et durable les individus à la nature.

---

<sup>3</sup> Cette recherche est basée sur une commande de l'Observatoire Départemental de la biodiversité urbaine (ODBU, CG 93) dont le but est de proposer des pistes de médiation qui permettent de relier la population du département de la Seine-Saint-Denis à la nature.

Comme le rappelle pourtant Charvolin, malgré l'importance qui leur est consacrée dans le cadre de la collaboration avec des professionnels, la place octroyée à certaines catégories d'acteurs (amateurs, passionnés, quidams) n'est pas idéale. Ces derniers peuvent être considérés comme manquant de crédit scientifique, et de ce fait être encadrés dans le réseau en tant que figures à former et formater pour répondre à des protocoles de collecte de données. Ainsi, dès qu'ils sont encadrés, ils sont inscrits dans la communauté et doivent procéder par classement, rangement de données objectives de plus en plus sophistiquées (Charvolin, 2009, p. 148).

Pourtant, au niveau des pistes de recherches qui ont déjà été formulées dans la littérature au sujet de la participation des amateurs naturalistes aux activités scientifiques, nous pouvons citer l'argument de recherche à la base d'un séminaire sur l'amateurisme comme interface entre science et société.

L'histoire comme la sociologie des sciences ont longtemps tenu à l'écart de leurs sujets d'étude les activités de connaissance relevant d'amateurs, de passionnés ou même de simples quidam[s], qui, s'intéressant à une question, à un objet, à un domaine, s'engagent dans une véritable « enquête » pour en devenir des quasi-experts. Dans une version « internaliste » de l'histoire des savoirs, la science avance pour la science et la société est maintenue au-dehors de la scène majeure de l'élaboration des connaissances. Pourtant, des études récentes ont révélé l'étendue et la portée des conduites cognitives menées sur le tas, de manière individuelle ou socialisée, dans des clubs, des associations, des groupes de lecteurs, des cercles de passionnés [...]. De plus, il s'avère que ces activités de connaissance « profane » sont, beaucoup moins qu'on le pense, coupées ou même opposées au développement de la science professionnelle ou académique. Les fils qui les relient au monde de la recherche sont en effet nombreux. (MODYS-CRESAL, 2007).

En empruntant cette piste de recherche qui n'a pas suffisamment été explorée, nous cherchons à restituer l'expérience contextualisée et situées de praticiens naturalistes amateurs.

### 1.1.3 Le rapport à la nature des praticiens naturalistes amateurs: le filon entre amateurisme et attachements

Cherchant à décrire et comprendre les pratiques et les attachements des amateurs, Antoine Hennion propose une piste de recherche éclairante et tout à fait appropriée pour le développement de notre enquête. À partir d'une vaste étude menée avec Geneviève Teil sur les amateurs (2002), il compare divers objets et pratiques en dépeignant l'«amateurisme» comme une compétence nouvelle à devoir être prise en compte dans la recherche (*ibid.*, p.13). Relevant d'une « compétence lentement et minutieusement élaborée à travers des dispositifs (pratiques, objets, répertoires, nouveaux formats sociaux) » (*ibid.*), cette dernière est « productrice de nouvelles sensibilités individuelles et collectives et d'une nouvelle attention » (*ibid.*). Entendue en ces termes, l'étude de ces liens qui « attachent » un individu ou un collectif à des pratiques relevant de la nature ou de son histoire passée et en devenir, est incontournable.

De même, quand Armony Piron pose la question de l'impact des modes de relations développés par les individus sur leur manière de concevoir les enjeux environnementaux, elle finit par isoler un facteur où apparaît un lien causal entre un mode de relation à la nature et une sensibilité environnementale. Elle signifie à ce titre qu'« [...] un mode de relation à la nature qui se traduit par un attachement à cette nature, va très souvent conduire les personnes à défendre l'idée de protection et de conservation de cette nature en revendiquant différentes motivations » (Piron, 2009, p. 3). Rencontrant de manière implicite la posture interprétative de la *pragmatique des attachements*, elle précise « [...] le caractère hyper contextualisé de cet engagement : il est bien question d'une nature particulière, dans une situation particulière, à un endroit particulier et donc d'un engagement particulier » (*ibid.*).

Ce faisant, c'est justement la construction de ces attachements (d'amateurs, d'hobbyistes, de bénévoles, de passionnés, etc.) à la nature et à l'environnement qui fera l'objet des chapitres suivants.

## 1.2 Questions de recherche

Avant de poursuivre sur ces pistes, discutons les questions principales déjà annoncées en fournissant quelques éclaircissements à partir de ce que nous savons jusqu'à présent et qui sera subséquentement approfondi aux quatrième et cinquième chapitres.

Nous avons formulé les questions suivantes : à partir du point de vue des amateurs naturalistes, comment se développe la construction d'un rapport « positif » (ou engageant) à la nature et quels en sont les paramètres? En d'autres mots, comment devient-on un amateur naturaliste et qu'est-ce que cela implique? Comment ces modes de relation engendrent-ils une sensibilité aux enjeux écologiques?

En partant de l'idée présentée par Piron selon laquelle la pratique d'activités en nature favorise des attitudes pro-environnementales, nous pouvons d'ores et déjà imaginer que l'environnement physique dans lequel prend place l'activité des amateurs est fortement lié à leurs expériences et à leurs connaissances de ce que nous nommons souvent trivialement le *terrain*. Car effectivement, contrairement aux pratiques naturalistes menées dans un cadre plus rigoureusement scientifique, les activités des amateurs prennent place à l'extérieur, hors des laboratoires. À la lumière de ce qui précède, de nouvelles questions plus spécifiques orientent notre attention : dans ce cas très précis, quelle place tiennent les facteurs environnementaux, matériels ou non dans l'élaboration de l'appréciation et des connaissances sur la nature? Comment la nature se présente-elle comme objet d'appréciation? Nous attirons ainsi l'attention sur l'interaction avec l'environnement très particulière aux pratiques étudiées. Dans le

même sens, nous pouvons nous demander comment appréhender la relation entre la végétation, la faune et cet amateur qui les considère avec grand intérêt ? Comment la présence ou l'omniprésence de la nature (ou son absence) est-elle signifiante dans son développement en tant qu'amateur naturaliste ? Quel lien pouvons-nous mettre en évidence entre les objets d'appréciation et les échelles à partir desquels sont expérimentés de manière pratique ces objets ?

C'est à ce titre que la connaissance proprement développée par les amateurs nous est d'un grand intérêt puisqu'elle apparaît comme indissociable de la pratique de terrain. En ce sens, lorsque l'on n'œuvre pas professionnellement dans le domaine de la nature et de l'environnement en tant que biologiste, botaniste, entomologiste ou ornithologue par exemple, de quelle manière se construit la connaissance de la nature et quelle forme prend-elle ? Quelles sont les pratiques et activités menées par les amateurs et concourant à développer leur intérêt pour la nature et sa conservation ? Quels sont les dispositifs techniques et les instruments qui appuient ces pratiques et en quoi participent-ils à développer un intérêt pour la nature ?

Nous avons déjà introduit la question des rapports interpersonnels et sociaux dans l'histoire des pratiques collaboratives en science. Formulée de la sorte, cette participation de longue date des amateurs au *monitoring* de la nature témoigne d'une forme d'expertise distribuée dans ce champ du savoir qui apparaît mettre l'emphasis sur le développement de la connaissance savante. Du point de vue des amateurs pourtant, il s'agit de considérer le caractère distribué du savoir comme un dispositif ayant pour principale fonction la mise en commun et le partage d'un savoir non toujours savant mais aussi pratique et sensible, nécessaire pour le développement de leur intérêt pour la nature et sa conservation. Ainsi, lorsque nous rapportons les relations des participants de la recherche à la communauté de praticiens, aux professionnels et aux quidams, nous cherchons à comprendre en quoi les interactions

avec les différentes catégories d'acteurs favorisent un intérêt pour la nature et sa conservation. À travers ces interactions, de quelle manière et par quels moyens les participants défendent-ils l'idée d'une appréciation et de la conservation de la nature ?

Enfin, se demander en quoi un mode de relation fondé sur l'attachement à la nature engendre une sensibilité aux enjeux écologiques, permettra de clarifier les paramètres déterminants du développement d'un rapport à la fois « positif » et durable à la nature.

## CHAPITRE II

### CADRE THÉORIQUE

À la lumière de ce qui précède, comment devient-on amateur naturaliste ? Quand nous nous posons plus ou moins naïvement la question « comment se fait-il que certaines personnes plus que d'autres s'attachent à la nature et ce qui la compose ? », nous voulons aborder les phénomènes relatifs à la connaissance et à la relation à l'environnement souvent pris pour allant de soi. En rapprochant ces réalités vécues avec ouverture et au plus près de leurs manifestations, nous nous trouverons à mi-chemin entre le sens commun et le savoir savant, entre la dimension individuelle et sociale de l'attachement.

À l'instar de la sociologie de la connaissance telle que présentée par Peter Berger et Thomas Luckmann (2012 [1966]), c'est notre objet et nos préoccupations de recherche qui nous ont conduit à ce champ d'investigation des sciences humaines et sociales. En d'autres mots, ce n'est pas un programme philosophique de recherche qui a orienté notre démarche et notre interprétation, mais plutôt une base empirique qui nous a montré une opportunité de questionner des allants de soi et des problèmes relevant de la relation entre nos contemporains et la nature. Cette brèche ouverte, nous trouvons là une manière pertinente d'aborder cette forme ordinaire de la connaissance que Berger et Luckmann placent en premier plan dans la constitution du « tissu sémantique (*the fabric of meanings*) sans lequel aucune société ne pourrait exister » (*ibid.*, p. 59) et qui nous éclaire de manière singulière sur les conditions



sociales des enjeux écologiques. Plus spécifiquement, en voulant mieux comprendre la connaissance de la nature comme aspect de la vie de tous les jours, notre posture épistémologique nous permet de mettre en évidence les dispositifs d'apprentissage et de la transmission informelle performés par les amateurs.

## 2.1 Un double cadrage

Cela étant dit, la recherche articule un double cadrage : celui fondé sur les passions cognitives et l'autre sur la sociologie pragmatique des attachements.

Dans des travaux menés plus récemment dans le champ de la sociologie et de l'anthropologie des connaissances (Charvolin, 2009; Roux et *al.*, 2009), une approche singulière s'intéresse à montrer comment les amateurs se prêtent à divers croisements entre passion et cognition. En cela, les chercheurs proposent une nouvelle description de la connaissance abordée en réintroduisant la passion, favorisant de ce fait la reconnaissance de la place de cette dernière dans l'acte de connaissance (Charvolin, *ibid.*, p. 146). Ainsi, du côté de l'activité amateur, on rend compte de l'engagement de l'amateur dans sa manière propre de « pratiquer » la nature de même que du rapport à la nature sur lequel sa pratique repose. En même temps, en associant cette expérience qui laisse autant de place aux affects qu'à l'activité rationnelle (*ibid.*, p. 145), nous introduisons à l'instar des auteurs cités (et qui s'inspirent eux-mêmes de la sociologie phénoménologique schutzéenne (Schütz, 1998)) l'expression de « passions cognitives » pour aborder la dimension pragmatique de la connaissance pratique en rapport au vécu (Charvolin, 2009, p. 148). Autrement dit, ce qui est étudié est la « [...] façon dont l'individu donne sens à ce qui l'environne, notamment à partir d'un bricolage dans l'appréhension touffue qu'il a de son milieu » (*ibid.*). Se faisant, pour l'amateur, il s'agit de se confectionner avec toute la patience requise, des prises sur le réel afin d'aboutir à une mise en ordre de l'environnement directe dans lequel il se

meut (*ibid.*, p. 149). Cette manière d'aborder le phénomène est dès lors centrée sur un processus général, celui de la perception pratique et de l'action se retrouvant dans tous les compartiments de la vie en société (*ibid.*, p. 148).

Dans le même ordre d'idées, en rapprochant la sociologie phénoménologique (centrée sur le « monde ordinaire », la vie de tous les jours, les pratiques quotidiennes, le « savoir profane ») de la sociologie des sciences (qui s'est jusqu'à présent surtout penchée sur le « monde scientifique »), tout en les distinguant l'une de l'autre « en raison des différences entre leurs champs de prédilection respectifs » (*ibid.*), il est possible d'éclairer la place de l'amateur dans le domaine scientifique. Le raisonnement adopté par Charvolin montre à cet effet comment la sociologie phénoménologique amène à poser les bases d'une coexistence entre amateurisme et professionnalisme. Résultant en une tierce figure, entre celle du professionnel et celle de l'« ignorant », l'amateur n'est « ni radicalement extérieur au domaine de connaissance, ni totalement intérieur au monde de la « science » en cause » (*ibid.*, p. 147). « Ce faisant, il introduit, entre la science canonique et la société, une instance mitoyenne qui est la communauté, ni simplement citoyenne, ni exclusivement spécialisée » (*ibid.*). En soulignant de nouveau l'importance de la collaboration des amateurs dans l'histoire des sciences naturelles et la reconnaissance de leur capacité à défricher les zones non couvertes par les scientifiques, nous rappelons le rôle clé qu'ils jouent en tant que « maillon[s] indispensable[s] à l'extension de la communauté pour faire œuvre universelle » (*ibid.*). En d'autres mots, pour Charvolin, l'amateur incarne cette interface entre science et société, et nous ajouterons bientôt entre nature et société. Ainsi, dans le cadre de notre recherche, on pourrait résumer la préoccupation principale de la sociologie de la connaissance comme l'entreprise de comprendre comment, dans sa vie quotidienne, un individu (quel qu'il soit) fait l'expérience de lui-même, des objets et d'autrui; c'est-à-dire l'expérience fondatrice de sa propre « mise en ordre » (ou « vision ») du monde.

En engageant une posture compréhensive et empirique de la connaissance et de la passion, la tradition ethnographique de recherche sur les pratiques (scientifiques ou ordinaires) offre une perspective poussant à interroger sans cesse la manière dont nous abordons des phénomènes sociaux tenus pour *allant de soi*. En portant ainsi une attention à ce que les amateurs font, il s'agit de rendre compte des pratiques non uniquement comme une récurrence d'actions (routines) mais comme des récurrences d'une action socialement durable, c'est à dire à la fois comme une production et comme une reproduction. Une pratique n'est ainsi pas reconnaissable en dehors de la création intersubjective du sens qui lui est donné et de ce qui rend possible la « bonne » reproduction de cette pratique encore et encore à travers une négociation constante de ce qui est jugé une façon correcte ou non de « pratiquer » au sein d'une communauté de praticiens (Gherardi, 2009, p. 536). Sylvia Gherardi propose dès lors d'appréhender les praticiens comme des amateurs dans le but d'explorer la dimension collective de l'attachement pour l'objet d'une pratique constamment rediscutée (*ibid.*, p. 537).

En cohérence avec les idées selon lesquelles la passion ne peut s'exercer sans une activité de connaissance ni même sans égard à la dimension collective de la pratique puisqu'elle demande un plus important savoir sur l'objet d'intérêt et s'insère dans un réseau de connaissances distribuées faisant en sorte de renforcer la passion (Roux et al., 2009, p. c; Gherardi, 2009, p. 537), la sociologie pragmatique des attachements (Hennion, 2013) fournit un cadre complémentaire et opérationnel d'une enquête à la fois compréhensive et empirique de la connaissance et de la passion à travers cette posture. La sociologie pragmatique des attachements, que nous discutons de manière approfondie dès la prochaine section, constitue la matrice que nous mobilisons plus formellement dans notre méthodologie (troisième chapitre). C'est aussi ce cadre interprétatif qui nous engage à accorder une place de choix aux objets d'attachements

des amateurs naturalistes permettant d'éviter l'écueil de minimiser le rôle de la nature et de ses constituants dans l'équation du rapport humains/culture-nature.

Comme nous tentons de le montrer, ces cadres de référence permettent entre autre chose d'interpréter les pratiques *a priori* non scientifiques, montrant leurs spécificités, leurs applications et leurs implications, dans la collaboration entre les acteurs, dans la vie pratique commune – sociale –, dans l'accomplissement de soi, et dans les domaines plus vastes de la connaissance et du changement en matière d'environnement.

## 2.2 La pragmatique des attachements

Dans cette entreprise, nous voulons mobiliser de riches outils conceptuels en vue d'engager une analyse qualitative des pratiques d'amateurs naturalistes et ce, dans une perspective orientée par une posture compréhensive s'affairant à restituer les conceptions du goût et des pratiques propres aux sujets eux-mêmes. À cet effet, nous pensons que ce choix de cadrage permet une extension dans le domaine de la science, du travail d'Hennion sur l'amateurisme, domaine que le sociologue n'a pas privilégié dans ses recherches. Qui plus est, tout porte à croire qu'à travers l'ensemble de notre revue de la littérature, c'est l'approche proposée par Hennion qui est à même de saisir dans ses nuances ce qui « attache » de manière durable un individu à une pratique, un objet, un projet collectif, etc. C'est d'ailleurs ce que Sylvia Gherardi affirme en considérant comme des plus intéressante cette théorie sur l'attachement subjectif à une action qui problématise la manière à travers laquelle le sujet est conçu et relié à l'objet et au contexte (Gherardi, 2009, p. 537). Entendu en ce sens, l'attachement est défini comme le résultat réflexif d'une pratique corporée, collective et orchestrée, une pratique réflexive donc, régulée par des méthodes et des dispositifs qui sont sans cesse discutés au sein de la communauté de praticiens (*ibid.*). L'attachement à l'objet

de la pratique s'avère ainsi permettre aux pratiques d'être socialement durables à travers des jugements non seulement d'ordre utilitaire mais également éthique, esthétique, etc. (*ibid.*).

### 2.2.1 Genèse de la pensée d'Antoine Hennion au sujet des attachements

Du côté de la sociologie des sciences et des techniques en France, une approche pragmatique<sup>4</sup> des attachements s'insère dans les questions à l'origine laissées dans l'ombre par la théorie de l'*acteur-réseau* (ANT) (Hennion, 2010, p. 6). Au moment de la première apparition argumentée de la notion d'attachement dans le travail de Michel Callon au sein du Centre de Sociologie de l'innovation (CSI) (Callon, 1992, p. 62), elle fait état « d'un ensemble indémêlable de liens, dans l'entrelacs desquels à chaque moment préférences et produits s'entredéfinissent » (Hennion, 2010, p. 4) qu'il nomme « attachement-détachement » (*ibid.*). Pensé en ces termes, il est question d'un attachement manquant de corps, du fait des terrains et des objets d'étude privilégiés par Callon (la science, les techniques, les marchés) (*ibid.*). Dans ce contexte, il n'a pas été question pour celui-ci d'aborder les questions sur le corps dans ce qu'il éprouve et ce qui l'éprouve, sur la valeur morale des pratiques, sur le sens politique d'une intervention (*ibid.*, p. 6).

Moins d'une décennie plus tard, le développement de cette pensée autour de la notion d'attachement est repris à partir des rapprochements faits lors d'un séminaire autour de la thèse d'Émilie Gomart sur la *Clinique bleue*<sup>5</sup>, une institution de banlieue s'occupant et traitant de personnes toxicomanes toujours au « cas par cas, obligé[e]

---

<sup>4</sup> L'intérêt du courant pragmatique (avec la reprise des hypothèses de William James et John Dewey) dans la question du traitement des objets par la sociologie a été central pour les chercheurs du CSI à partir des années 1980 (Hennion, 2013 ; 3).

<sup>5</sup> Lire à ce titre l'article coécrit par Gomart et Hennion (1999).

de doser son intervention à partir de chaque situation, en fonction des effets et des réactions, en formant sur le tas des règles pratiques aussitôt révisées face à l'urgence d'un cas » (*ibid.*, p. 5). Le parallèle ainsi fait entre la dépendance du drogué et la passion de l'amateur (Hennion et Gomart, 1999; Hennion *et al.*, 2000) « venait clarifier la grammaire de l'attachement, tout en lui donnant tout son poids » (Hennion, 2010, p. 6). En comparant les deux ordres de réalité, il était possible de penser que les personnes au prise avec des dépendances à la drogue vivaient en « négatif » (parcours fait d'abandons et de déprises de soi) ce que les amateurs vivaient en « positif » (série de choix maîtrisés, puisant dans un monde d'objets stables) (*ibid.*, p. 6). Tous deux, dans une série de séquences, fabriquaient peu à peu, expérience après expérience, épreuve après épreuve, des *corps*<sup>6</sup> différents.

À ce moment, lorsque la notion a été reprise par Bruno Latour, l'opposant à la notion de « détachement » « assimilé[e] au culte de l'autonomie et de l'émancipation » (Hennion, 2010, p. 5), la proposition était chargée de morale et de politique (*ibid.*). Cette réflexion sur l'attachement avait pour objectif principal de « se détacher des partages antérieurs entre philosophie de la liberté et déterminisme sociologique » (*ibid.*).

Du même coup, le toxicomane comme l'amateur ne cherchaient pas « à se défaire de leurs liens, mais à en vivre – ou à en mourir » (*ibid.*, p. 6). « La faiblesse descriptive d'une analyse de leurs comportements placée sous le signe de l'intention et de l'action sautait aux yeux » (*ibid.*). En ce sens, l'intérêt se révélait, pour les chercheurs impliqués dans ce programme de recherche, de l'action, prenant consistance en permanence dans l'épreuve et devant s'adapter continuellement (*ibid.*).

---

<sup>6</sup> De même, nous développerons davantage sur le rapport du corps aux objets et aux goûts dans la section reprenant le lexique conceptuel mobilisé dans la recherche.

Avant de définir et de parcourir plus en avant l'appareillage conceptuel développé par Hennion et qui constitue un outil pertinent dans le cadre de notre travail de terrain et d'analyse, nous proposons à l'instar d'Hennion de définir cette perspective adoptée par comparaison au cadre théorique qui lui est opposé : la sociologie critique du goût.

### 2.2.2 Le goût : une visée pragmatique contre la sociologie critique

Pour les tenants de la sociologie critique, le goût est en quelque sorte traité comme un « masque posé par la culture sur la domination » (Hennion, 2005<sup>7</sup>, p. 1). L'analyse qui s'ensuit oriente leur investigation vers la mise au jour des déterminants cachés des pratiques culturelles (*ibid.*). On pourrait dire aussi que ce type d'analyse travaille à démontrer le caractère socialement construit de la relation entre l'amateur et l'objet de sa passion (institutions et cadres de l'appréciation, autorité des prescripteurs et imitation des proches, jeu social de l'identité et de la différenciation) (Hennion, 2009, p. 55). Dans un même mouvement, l'interprétation de ces pratiques se trouve trop souvent réduite à des considérations relevant du caractère structurant du milieu de vie familial, des contacts avec des pratiques culturelles dans la jeunesse, du cursus scolaire, etc. (*ibid.*, 2005, p. 1). Entendu en ce sens, l'amateur est conçu comme un pratiquant trompé sur la nature de ce qu'il fait (*ibid.*). Il est le sujet passif d'un attachement dont il ignore les déterminations (*ibid.*). Autrement dit, pour la sociologie critique du goût, ce dernier est essentiellement un attribut déterminé des sujets (*ibid.*, p. 3).

Pourtant, puisqu'il s'agit pour elle de prendre au sérieux et avec plus de respect l'amateur, la pragmatique du goût résiste à accepter en bloc une telle lecture de la

---

<sup>7</sup> Ce texte auquel nous référons est une version originale française, un peu plus développée, du chapitre intitulé « Pragmatics of taste » (p. 131-144). Dans Jacobs, M. et Hanrahan, N. (eds). (2004) *The Blackwell Companion to the Sociology of Culture*. Oxford UK/Malden MA, Blackwell.

réalité sociale. Ce qui intéresse une analyse pragmatique de l'activité des amateurs c'est ce que le modèle de l'action (le *sujet*, le *but*, le *plan*) considère de manière instrumentale, c'est-à-dire les *gestes*, les *prises*, les *mouvements*, les *passages*, les *mots de l'entre-deux qui attachent l'amateur* à l'objet de sa passion (Hennion, 2009, p. 59).

En ce sens, comme le fait valoir Hennion (2005, p. 1-2), appuyé sur les recherches collectives menées au CSI (2002), il faut tenir compte de la capacité créatrice, c'est-à-dire non seulement reproductrice, des amateurs (*ibid.*, p. 14). Pour ainsi dire, accepter une conception du goût comme une activité réflexive des amateurs permet de « [r]endre compte des goûts, des façons de faire, des relations et des plaisirs de l'amateur comme d'une activité à part entière et d'une compétence élaborée, capable de se discuter elle-même, au lieu de n'y voir que le jeu passif de la différence sociale » (*ibid.*, p. 2). Ce faisant, la pragmatique des attachements, telle qu'elle nous l'est présentée par Hennion, se réclame d'une critique de la théorie de l'acteur défendue par la sociologie critique (*ibid.*, p. 1). Elle en dresse les limites et souligne l'importance pour le chercheur de ne pas perdre de vue le caractère performatif des pratiques culturelles. Du même coup, elle redonne leur importance aux objets sur lesquels portent les pratiques, aux formats et aux procédures mises en œuvre et discutées collectivement par les amateurs (*ibid.*, p. 14). Et donc, comme l'indique Hennion, pour les chercheurs travaillant à partir de ce cadre de référence, l'objectif est de mettre en mots l'activité pragmatique d'amateurs critiques, tournés vers leur objet,

[...] guettant ce qu'il leur fait, attentifs aux traces de ce qu'il fait aux autres, partagés entre les sensations directes à éprouver (ou essayer d'éprouver), et les relais indirects qui permettent de différer un peu son jugement et de s'en remettre en partie à l'avis des autres (Hennion, 2009, p. 63).



En définitive, c'est de la co-production et la co-formation d'objets et de ceux qui le font advenir (corps et collectifs y compris) dont nous voudrions rendre compte (*ibid.*, p. 74).

### **2.2.3 Attachements : une analyse réflexive du goût**

Avant de détailler les éléments de base qui nous serviront d'échafaudage conceptuel pour l'analyse, et pour bien comprendre la perspective dans laquelle nous nous engageons, nous voulons présenter en quoi s'inspirer d'une analyse réflexive du goût s'impose pour mener un travail sur les attachements.

D'abord, en privilégiant une conception réflexive de l'activité des sujets, nous adopterons un point de vue se voulant respectueux des conceptions de leur goût et de leurs pratiques (*ibid.*, p. 55). La réflexivité que nous veillons à restituer est ainsi décrite à son niveau le plus local et instantané (*ibid.*, p. 68) mais s'impose « tout autant au niveau le plus global d'un domaine du goût ou d'une forme d'amateurisme » (*ibid.*).

Comme l'a observé Hennion, l'analyse réflexive du goût révèle plusieurs dimensions. Elle montre que le goût est un « travail sur l'attachement », qu'il relève d'une technique « [...] pour se rendre sensible aux choses, à son corps, à soi-même, aux situations et aux moments, tout en contrôlant le caractère partagé ou discutable de ces effets avec les autres » (*ibid.*). Le caractère réflexif du goût suppose alors un geste fondateur, passant ensuite à la continuité d'un intérêt s'appuyant sur des lieux organisés, un corps entraîné, des écrits, des instruments et des objets matériels divers.

Bref, « le goût se repère, s'instrumente et peut se partager avec d'autres » (*ibid.*). Il suggère une mise en ordre minimale de l'expérience (*ibid.*, p. 63).

## 2.3 Lexique des concepts et des notions centrales

### 2.3.1 Attachements

Suivant ce qui précède, nous comprenons avec plus d'aisance que la notion d'attachements, telle que la formule Hennion, ne participe pas au registre du « passif » (qui invoque des causes, des intentions ou des déterminations) (2010, p. 1). En fait, ces derniers liens n'appartiennent tout simplement pas au vocabulaire de l'action (bien qu'ils puissent commencer sur ce mode); ils reflètent plutôt « une addition que le passé tend au présent » (*ibid.*).

Pourtant, Hennion pose que le mot « action » ne convient pas tout à fait davantage (2009, p. 59). En effet, celui-ci ne permet pas de penser « l'effacement » du sujet et de son objet en contexte d'amateurisme. Or, l'effacement dont il s'agit organise toute activité (*ibid.*). C'est également cet effacement qui fait tout l'attrait pour l'amateur (*ibid.*). Pour les mêmes raisons que nous venons tout juste de présenter, il faut s'aviser de penser l'effacement dont il est question comme un état ou un processus passif. De manière non contradictoire, il ne faut pas non plus penser l'attachement seulement dans l'ici-et-maintenant de la situation, car cette interaction n'est pas sans historicité ni liens (*ibid.*).

En comparaison, les termes suivants, communs mais non exclusifs au lexique de l'attachement<sup>8</sup>, s'inscrivent de manière perpendiculaire à l'axe « actif/passif » (Hennion, 2010) : *jouir, ressentir, estimer, goût, pratique, habitude, passion dévorante* (vs. *détachement*), *conviction profonde, association, lien, fixation*,

---

<sup>8</sup> Chacun des termes de cette énumération est extrait des textes de notre revue de la littérature portant sur le travail d'Antoine Hennion. En ne prétendant pas ici à un compte rendu exhaustif, ces termes nous aident à voir avec plus de clarté ce qui est consubstantiel à la question des attachements.

*dépendance, engagement fort, éprouver* (dans le double sens de « *mettre à l'épreuve* » et *ressentir*).

Les travaux d'Hennion sur les expériences d'amateurs montrent à cet égard que la récurrence de la notion de « concentration », réitérée par des sportifs, des pianistes et des chanteurs (2009, p. 60). Elle se « manifeste » dans « un flux serré d'attachements, tant à soi-même dans la durée de son corps et de ses entraînement, qu'aux autres, et à une histoire collective » (*ibid.*), faisant surgir les formes de la pratique commune (*ibid.*).

Ainsi, la question des attachements, posée pour comprendre ce à quoi les individus tiennent (sans pour autant chercher les raisons qui les motivent), peut être étudiée pour des choix de la vie de tous les jours (« quel film voir ce soir, quel vin prendre dans ce menu, quel poste écouter le matin... ») (*ibid.*). Dans d'autres cas, on peut aussi tenir très fort à quelque chose et le justifier aisément (*le défendre, le partager, peser tout ce qui l'en coûte, l'entretenir, « vivre avec », s'obliger à y renoncer, s'en défaire*, etc.) (2010, p. 1). Il existe en définitive des « formats » d'attachements allant du goût le plus familier au plus « extrême » (la *passion*) (*ibid.*, p. 6). Dans tous les cas, mais plus fortement dans le cas de la passion, l'attachement dépend étroitement des circonstances du fait qu'il doit systématiquement être éprouvé au fil des expériences et des épreuves (*ibid.*, p. 2).

Ainsi, « [p]enser l'activité de l'amateur comme un attachement, c'est d'abord insister sur le fait qu'elle est un travail à partir d'un tissu serré d'expériences passées, collectives et individuelles » (Hennion, 2010, p. 7). Or, ce sont ces expériences qui concourent peu à peu à la production de la sensibilité de l'individu en déterminant les *objets*, les *nuances*, le *savoir-faire*, les *répertoires*, les *critères*, les *techniques*, les *histoires communes* et les *évolutions contestées* (*ibid.*, p. 8). Pour ce praticien, se

remettre chaque fois en condition, aiguïser ses attentes, mobiliser son attention, réinvestir l'objet, font de la pratique une « affaire exigeante ». C'est pourtant « la condition pour que la performance se déploie » (*ibid.*).

### **2.3.2 Échafaudage conceptuel d'une analyse réflexive de la pratique vue comme un attachement**

En vue d'esquisser l'échafaudage conceptuel inspirant notre investigation, nous empruntons à Hennion les quatre éléments de base que tout attachement mobilise d'une manière ou d'une autre.

#### *A) Les dispositifs et les conditions de la pratique*

Comme le précise Hennion, la pratique doit absolument être définie en lien avec des appuis, des supports, des cadres, etc. à travers lesquels elle s'exerce et fait émerger l'attachement.

La pratique implique ainsi de multiples dispositifs matériels et spatiaux ainsi que des conditions particulières dans lesquelles elle se déroule (minutieuse organisation temporelle, arrangements collectifs, objets, instruments, large éventail de techniques et de connaissances) (2005, p. 9).

#### *B) Les objets de la pratique et leurs qualités pour le sujet*

Concernant les objets qui intéressent le sujet, on parle d'objets minimaux (et pluriels) au sens où ils constituent des objets nécessaires à la pratique de l'activité. Ils sont indispensables pour que l'activité puisse exister (*ibid.*, p. 12). Ce sont des entités à éprouver et qui se découvrent dans et par le travail du goût.

Qui plus est, du fait que ces objets sont indissociablement dépendants de l'intérêt qui leur est porté, la conception d'Hennion relève d'une appréhension non essentialiste de l'objet considérant que ces derniers sont tributaires de l'attachement qu'on a pour eux. Dans le même sens, ces objets sont indissociables de l'activité collective et historique qui en fait des objets attachants.

Ce faisant, la notion d'*objet* chez Hennion possède un double sens, « une acceptation complice » (*ibid.*, p. 6, 12). D'un côté, il constitue la cible de l'attachement, un objectif à atteindre. De l'autre, il est le support matériel, choses, formes, outils, moyens nécessaires et dont la fermeté et la durée permettent à l'attachement de s'organiser autour d'eux. Pour toutes les raisons qui précèdent, les objets peuvent être considérés comme « en devenir »<sup>9</sup>.

*C) Le corps dans l'épreuve: penser le rapport du corps aux objets*

Réciproquement, lorsqu'on parle d'attachement, le corps doit être remis au-devant de la scène car à travers la pratique, il éprouve et est éprouvé (Hennion, 2010, p. 3). C'est un corps qui travaille et qui est travaillé, qui endure et qui réagit (*ibid.*). Autrement dit, c'est un corps qui se forge lui-même dans l'épreuve (*ibid.*). La pratique est ainsi entendue comme une activité *corporée*.

Le corps n'est dès lors pas plus donné que ne le sont les objets et les états. Ce sont les contacts qui le forgent. Il est un « inconnu » qu'il faut faire surgir et se révéler, un corps équipé et rendu apte, un corps émergent de l'activité, un corps qui s'exerce et se fait à cet exercice (*ibid.*, 2005, p. 11) . C'est un corps qui éprouve (les objets du goût,

---

<sup>9</sup> Pour une discussion critique sur le statut de l'objet dans le cadre de la sociologie pragmatique, lire l'article plus récent d'Antoine Hennion (2013).

les collectifs et les bonnes conditions matérielles et temporelles de l'appréciation des choses) (*ibid.*). Bref, c'est un corps qui, devant les objets, est malléable.

Cette remise en scène du corps du praticien, vu comme un accomplissement, engage le chercheur à porter une attention constante au minutieux travail qu'il faut déployer « [...] sur soi-même, sur son corps et sur son esprit à la fois dans l'instant et la durée pour se rendre sensible aux différences qui comptent » (*ibid.*, 2010, p. 7).

#### *D) Le collectif : l'appui sur le goût des autres*

Enfin, les pratiques d'amateurs naturalistes, en tant qu'elles ne sont pas nécessairement publiques (observations, collectes, collections, recherche d'informations, etc. pouvant être réalisées en solitaire et pour des motifs personnels), revêtent pourtant un caractère social lorsqu'elles sont insérées dans les réseaux associatifs et/ou l'histoire de la pratique.

C'est à ce titre que Hennion nous parle de la surgescence du goût qui commence par la confrontation aux goûts des autres. Le collectif n'est en ce sens pas la vérité cachée du goût (pour une pratique et ses objets), mais il n'en est pas moins le point de départ obligé (*ibid.*, p. 9). En d'autres termes, « on n'aime pas si on ne rejette pas » ; une négation (ou *dégoût*) passe toujours par un appui sur le goût des autres (positif ou négatif) (*ibid.*, p. 7).

Ainsi, dans les moments décisifs de la constitution de son goût, le praticien amateur se confrontera selon le cas à des modèles, des initiateurs, des repoussoirs, des images nostalgiques de goûts passés, etc. (*ibid.*, p. 8).



## CHAPITRE III

### MÉTHODOLOGIE

#### 3.1 Une démarche réflexive sensible au terrain et à la perspective des sujets

À travers la programmation de recherche du CSI, à l'origine de la sociologie de la traduction (ou *Actor Network Theory*) qui a participé au renouvellement du domaine des *Science and Technology Studies* (STS), nous trouvons notre inspiration pour penser une démarche adéquate du point de vue méthodologique. Comme le précisent Madeleine Akrich, Yannick Barthe, Fabian Muniesa et Philippe Mustar dans la préface des textes réunis en hommage à la carrière de Michel Callon (Akrich *et al.*, 2010),

[c]ette conception de la recherche [celle du CSI] se caractérise d'abord par le privilège qu'elle accorde au « terrain ». Hors du terrain, point de salut. Cette exigence empirique repose sur une idée simple : les meilleures questions de recherche sont celles qui viennent du terrain. Et ce sont souvent les acteurs eux-mêmes qui les formulent. Ce sont ces mêmes acteurs qui, par leurs capacités créatives, trouvent des réponses pratiques aux énigmes sociologiques les plus difficiles à éclaircir. D'où la nécessité de les suivre au plus près, et d'être attentifs aux petits pas de côté que certains d'entre eux réalisent pour résoudre les problèmes auxquels ils font face. Partir du terrain, ou y revenir sans cesse, ce n'est pas renoncer à la théorie, loin s'en faut, mais c'est se garder de la menace qui plane constamment sur le travail intellectuel : confondre abstraction et théorie. (*ibid.*, p. 6).



Étant nous-mêmes plutôt étrangers aux pratiques naturalistes, nous avons voulu laisser émerger les éléments qui importent et font sens pour les sujets. Dans pareil cas, notre position méthodologique appelle à une démarche sensible au terrain, à la fois qualitative et inductive, afin de laisser un espace d'expression adéquat aux participants et aussi faire face au caractère situé (*in situ*, en train de se faire) de toute interaction et de la production de connaissances.

En vue de parvenir à une telle lecture de notre objet d'investigation, il a donc fallu nous demander quels allaient être les lieux où nous pouvions observer des amateurs en pratique. De même, pour accéder aux dimensions réflexive et expérientielle, nous avons mené des observations de manière à fournir une interprétation *émique*<sup>10</sup>, un point de vue endogène (Winkin, 2001 [1996], p. 100), des phénomènes. Complémentairement, nous avons réalisé une série d'entretiens semi dirigés et approfondis qui ont contribué à documenter substantiellement l'expérience propre des personnes rencontrées.

En voulant dégager les cadres de perception et d'organisation qui ont contribué à faire d'eux des amateurs naturalistes, nous avons voulu que notre posture soit elle-même réflexive. De cette manière, en nous immergeant dans les lieux investis par les amateurs et en recherchant les expériences partagées par les participants, nous avons voulu nous rendre nous-mêmes sensibles aux éléments mis en lumière dans les riches discours des amateurs rencontrés.

---

<sup>10</sup> Tel que le met en perspective Yves Winkin, sur la base d'une opposition entre « phonétique » (discipline linguistique traitant des sons en général) et « phon-émique » (discipline linguistique traitant uniquement les phonèmes), « certains linguistes et anthropologues américains ont proposé de parler de la « distinction étique-émique » pour parler de façon générale de la différence entre les unités dégagées par l'observateur (qui étudie une culture, un comportement, etc.) et les unités pertinentes pour les utilisateurs (qui découpent et structurent cette matière) » (2000 [1981], p. 164).

À terme, le va-et-vient entre une posture *émique* (observation participante, démarche descriptive et réflexive) et *étique* (démarche analytique fondée sur un cadre théorique et une *métalangue scientifique* (Winkin, *ibid.*, p. 96)) a permis de clarifier les principaux thèmes de la recherche.

## **3.2 Introduction des terrains et portrait des participants de la recherche**

### **3.2.1 Identification des terrains empiriques de recherche pour une prise en compte de la pratique de laboratoire et en milieu naturel**

Les terrains à partir desquels nous avons collecté les données se sont essentiellement présentés à nous au fur et à mesure de notre familiarisation avec les institutions québécoises ayant pour missions le développement de la connaissance sur la nature ainsi que la conservation de la biodiversité. Évidemment, nous avons aussi cherché à nous arrêter sur des institutions n'ayant pas seulement une vocation scientifique en offrant un cadre inclusif pour la collaboration des amateurs dans leur programmation.

Au terme de ce tour d'horizon, la récolte empirique des données s'est finalement orientée sur deux principales institutions québécoises ayant un pied à terre sur l'île de Montréal et étant affiliées à travers leurs missions dont l'objet est centré sur la nature et la démarche sur la participation de visiteurs, d'amateurs ou de bénévoles aux différentes activités et projets. Ces deux institutions sont l'Herbier Marie-Victorin et FloraQuebeca.

*Au sujet de l'Herbier Marie-Victorin (MT)<sup>11</sup> et de la pratique bénévole en laboratoire*

Au sujet de la première institution, il va de soi qu'on ne peut passer sous silence la figure du frère Marie-Victorin pour comprendre avec du recul le travail actuellement réalisé dans les locaux de l'Herbier Marie-Victorin. Car si le frère Marie-Victorin suscite aujourd'hui encore l'admiration des naturalistes tout acabit, c'est qu'il est considéré comme l'un des principaux instigateurs de projets botaniques au Québec (Institut de recherche en biologie végétale, en ligne). Que ce soit à travers ses inventaires scientifiques détaillés (citons son œuvre majeure sur la végétation de la vallée du St-Laurent : *La flore Laurentienne*) ou ses importants lègues institutionnels (l'Association canadienne française pour l'avancement des sciences – ACFAS –, les Cercles des Jeune Naturalistes, Le Jardin botanique de Montréal, l'Institut botanique de l'Université de Montréal), il va sans dire que le frère Marie-Victorin constitue un personnage influent et une haute figure du patrimoine scientifique et amateur de la belle province.

Témoignant d'une trace indélébile de cet homme dans le paysage québécois, l'Herbier Marie-Victorin est ainsi établi en 1920, année de la création du Laboratoire de Botanique de l'Université de Montréal par le don de spécimens personnels du Frère Marie-Victorin. En 1939, l'Herbier est déménagé à l'Institut de botanique de l'Université de Montréal situé au Jardin Botanique de Montréal. Suite au décès du Frère Marie-Victorin en 1944, l'Herbier est officiellement nommé *Herbier Marie-Victorin*.

Pour ainsi dire un lègue pérenne en botanique et en mycologie, l'Herbier constitue une collection de végétaux séchés et pressés entre des feuilles de papier qui sert de

---

<sup>11</sup> Institut de recherche en biologie végétale : [En ligne]  
<http://www.irbv.umontreal.ca/recherche/collections/herbier-marie-victorin>

support physique à la fois pour différentes études sur les plantes (principalement la taxonomie, la systématique et la génétique) de même qu'un établissement lui-même assurant la conservation d'une telle collection et qui fait transiter différents acteurs gravitant autour de ces spécimens.

Au fil des nombreuses acquisitions qui ont eu lieu depuis sa création, l'Herbier, comptant aujourd'hui plus de 634 640 spécimens (flore québécoise, canadienne, nord-américaine, mondiale – représentation-, bryophytes), est reconnu mondialement et se place au 4<sup>ième</sup> rang parmi les herbiers canadiens<sup>12</sup>. Dans les trois dernières années, l'Herbier a connu quelques changements importants, notamment avec la publication en 2011 de ses premières données via les infrastructures *Canadensys*. L'année 2011 fût également celle d'un second déménagement de l'Herbier au Centre sur la biodiversité, déménagement auquel ont contribué certains bénévoles toujours en activités au moment de notre présence sur les lieux. Jusqu'à ce jour, l'Herbier Marie-Victorin sert à la recherche, à l'enseignement et à l'éducation pour les scientifiques, étudiants et visiteurs intéressés par les spécimens conservés au fil des décennies.

Qui plus est, depuis 2013, environ une centaine de demandes d'engagement bénévole ont été signifiées à l'Herbier notamment pour aider au vaste projet d'informatisation de la base de données. Plusieurs projets et tâches prioritaires identifiées par les principaux responsables de l'organisation font ainsi désormais l'objet de collaborations avec de bénévoles vouant une part de leur temps et de leur énergie au traitement ainsi qu'à la mise en valeur du patrimoine naturel et scientifique accumulé au fil des époques.

---

<sup>12</sup> Au Québec, nous pouvons compter trois herbiers importants situés à Montréal, Québec et Ottawa.

*À propos de FloraQuebeca et de la pratique amateur en plein air*

« FloraQuebeca naquit d'abord dans l'esprit de trois femmes: Isabelle Dupras, Thérèse Romer et Gisèle Lamoureux. Au début de 1996, toutes trois s'inquiétaient de la récolte intensive de plantes sauvages à des fins commerciales au Québec » (FloraQuebeca, a, en ligne). Ainsi, depuis son inscription comme association sans but lucratif, FloraQuebeca est « vouée à la connaissance, à la promotion et surtout à la protection de la flore et des paysages végétaux du Québec » (*ibid.*).

Ces dernières années, FloraQuebeca a poursuivi la mission qu'elle s'est donnée à sa fondation en mars 1996, c'est-à-dire: sensibiliser et éduquer le public sur la flore indigène, en plus de promouvoir auprès des décideurs et des entreprises le souci de conservation des plantes indigènes et de leur habitat, tout en contribuant à l'acquisition de connaissances sur la flore indigène. (FloraQuebeca, b, en ligne).

Un réseau distribué de professionnels et d'amateurs à la grandeur du Québec permet ainsi des interactions entre des praticiens de divers horizons, investissant à travers leurs activités et connaissances isolées et communes une multitude d'aires naturelles à fins de documentation ou d'inventaire, de conservation et de transformation des pratiques existantes.

[....] admettons que le Ministère de l'Environnement veut aller explorer une réserve de biodiversité. Ils veulent avoir plus de connaissances sur une telle réserve. Parce que souvent les limites de ces réserves sont souvent temporaires. Nous on peut aller là quand on est plusieurs, on regarde ça d'un œil différent, on regarde ça avec un œil de botaniste. Ou même des fois ça déborde de la botanique. Il y a des amateurs de champignons, d'oiseaux...donc on fait beaucoup plus le lien écologie et à ce moment-là on suggère au Ministère « vous devriez inclure tel secteur à l'intérieur de la réserve ou on constate un très fort indice de biodiversité »

[...] Parmi les services que FloraQuebeca pourrait rendre, on voudrait par exemple donner des cotes de rareté par provinces naturelles à l'intérieur même du Québec. Et non juste du Québec en entier. Quand on regarde une carte, on dit « bein là plante est présente.. »....au niveau visuel ils vont colorer la carte aux confins de l'Ungava; c'est ridicule. Il faut faire un peu...comme au Michigan, ils ont redivisé ça par comté. On sait donc dans tel comté on peut trouver la plante mais pas dans un autre. On pourrait faire ça de façon similaire ici. D'abord raffiner ça au niveau des provinces, ensuite c'est important de le faire au niveau des cellules à l'intérieur d'une province naturelle. » (André Lapointe (A.L.), président de FloraQuebeca, extrait d'un échange lors de son passage à l'Herbier Marie-Victorin, le 27 février 2014).

À un niveau international, nous pouvons ajouter qu'un réseau plus largement distribué de praticiens participe à un effort pour mettre en commun les connaissances et les pratiques développées au sein des différentes organisations œuvrant dans le même sens. C'est par exemple le cas du rapport entretenu entre FloraQuebeca et son homologue française TelaBotanica<sup>13</sup>.

---

<sup>13</sup> Pour connaître les initiatives de TelaBotanica, voir Heaton et *al.* 2010, 2011 et 2012.

Comme TelaBotanica est une association francophone reconnue à travers le monde, on aimerait peut-être ça devenir l'antenne...tisser des liens avec eux...parce qu'on fait la même chose des fois....donc comment est-ce qu'on peut se rendre un service mutuel. Eux ont des spécialistes beaucoup plus nombreux. À FloraQuebeca on est à peine deux cent (200), on pourrait difficilement dépasser trois cent (300) au Québec. [...] Et puis par rapport à TelaBotanica....on ne peut pas faire le travail en double. Ils disent « on fait ça... »...et je dis « nous autres aussi ». Bin là faudrait qu'on arrive à s'entendre... Même McGill, eux autres aussi ils en font de leur côté. (A.L., *ibid.*).

Favoriser le décroisement de collaborations qui seraient contingentes à un territoire, c'est aussi vouloir ouvrir la pratique à un plus grand nombre. En ce sens, selon l'organisation, c'est principalement l'investissement au chapitre de l'éducation et de la sensibilisation du public qui a nécessité le plus de temps et d'énergie (FloraQuebeca, b). À ce titre, les activités principales ont consisté à la publication d'articles de vulgarisation (dans leur *Bulletin* ainsi que dans la revue *Quatre-Temps* des Amis du Jardin botanique de Montréal) et à entrer directement en contact avec la population (*ibid.*).

Proposant des activités en milieu naturel adaptées pour toutes les saisons, FloraQuebeca intègre parmi ses membres des professionnels et des amateurs aux profils variés. Pourtant, de par la nature de ses activités en plein air qui peuvent dans certains cas s'avérer difficilement accessibles pour tous, il est nécessaire pour l'organisation de veiller à ce que leur programmation continue à toucher un large public.

Il y a un certain niveau de responsabilité parce qu'on va des fois dans des habitats difficiles d'accès qui demandent une bonne forme physique ou qu'il y a un niveau de danger comme un escarpement....perdre pied tout ça...On n'est pas capable nous comme groupe de bénévoles de se payer une assurance collective. Ça ça peut restreindre beaucoup la clientèle. [...] Je pense qu'en partie il faut avoir un cœur d'aventurier. Si on n'a pas ça...

[...] Nous on a essayé depuis 2 ans, là ça sera notre troisième année, on fait de la formation pour la reconnaissance d'espèces rares. Et ça s'est offert au grand public, autant à nos membres qu'aux non membres. On fait des sessions intensives, on leur montre des espèces rares sur le terrain. » (A.L., *ibid.*).

Pour ceux intéressés à aller plus loin dans leur pratique, des activités en laboratoire sont parallèlement offertes montrant le rôle pédagogique des herbiers et de ceux qui y œuvrent de même que l'étroite complémentarité entre la pratique sur le terrain et celle en laboratoire.

Et aussi grâce à l'Herbier pédagogique et l'Université ici on montre un peu la différence....des fois c'est très subtil...il faut regarder sur des binoculaires.... »Regardez il y a des poils! »...Là ils se disent « oh, aussi bien vérifier »...On s'attend donc pas qu'ils puissent totalement identifier mais au moins qu'ils viennent consulter les spécialistes. Et ça c'est un incontournable. (A.L., *ibid.*).

### 3.2.2 Stratégie de recrutement et prise de contact avec les participants

Dans notre démarche de prise de contact, nous avons sollicité la collaboration de plusieurs acteurs impliqués de près dans les activités naturalistes au Québec. Certains ont rapidement témoigné leur intérêt à collaborer à la recherche. Les personnes suivantes ont représenté pour nous des informateurs-clés qui nous ont orienté vers les lieux et les individus qui sont à la fois pertinents pour la recherche mais aussi qui sont intéressés à y participer.



- Anne Bruneau, directrice de l'Institut de recherche en biologie végétale, et Maud Fillion, directrice générale des Amis du Jardin botanique de Montréal, nous ont toutes deux suggéré de contacter Messieurs Luc Brouillet et Geoffrey Hall, susceptibles de nous mettre en contact avec des collaborateurs dans le milieu de la botanique.
- Messieurs Luc Brouillet et Geoffrey Hall, respectivement conservateur (1982- ...) et assistant conservateur et coordonnateur (2012 - ...) de la collection à l'Herbier Marie-Victorin, nous ont été présentés en vue de nous aider sur l'un de nos terrains de recherche. Avec la généreuse collaboration (en termes d'accueil, de temps et d'informations) de Geoffrey Hall, nous avons eu l'opportunité de prendre connaissance et d'assister à des tâches réalisées avec des collaborateurs bénévoles et des chercheurs entre les mois de février et d'avril 2014. C'est également M. Hall qui nous a introduit aux bénévoles avec lesquels nous avons longuement discutés durant notre présence à l'Herbier.
- Daniel Cyr, webmestre et membre actif de FloraQuebeca, s'est avérée une personne ressource indispensable pour nous rapprocher de l'organisation et de ses membres. C'est par ailleurs M. Cyr qui nous a permis de rejoindre une dizaine de praticiens naturalistes en faisant circuler, à travers le réseau interne de communication de FloraQuebeca, le message d'invitation suivant :

Amel Gherbi, étudiante à la maîtrise en communication à l'Université du Québec à Montréal (UQAM), mène présentement une recherche sur les praticiens naturalistes pour mieux comprendre le processus à travers lequel ces derniers se sont intéressés à un projet individuel et/ou collectif en lien avec les plantes, la botanique, la nature, la biodiversité, etc. (...) Dans le cadre de sa recherche, elle sollicite les membres de FloraQuebeca à la contacter en vue de mener une série d'entretiens à partir du mois de janvier 2014. Si votre participation au domaine de la botanique n'est pas votre principale activité professionnelle, vous êtes exactement la personne qu'elle recherche!

Les nombreuses communications qui ont suivi par courriel entre nous et les membres de FloraQuebeca avant, pendant et après la tenue des entretiens ont favorisé l'établissement d'un climat de confiance et de confiance ayant profité à la qualité des échanges lors de l'enquête. De la même manière, les nombreuses heures passées dans les locaux de l'Herbier ont favorisé une plus grande ouverture de la part des bénévoles.

### 3.2.3 Portrait des participants de la recherche

Au sein des deux organisations, nous avons rencontré au total quinze (15) personnes qui nous ont livré leur témoignage personnel sur leurs pratiques et leur rapport à la nature. Au terme de cette collecte de données, et considérant les limites qui nous incombaient en termes de temps et de ressources, nous avons conservé pour l'analyse finale neuf (9) de ces témoignages, c'est-à-dire sept (7) membres de FloraQuebeca et deux (2) collaborateurs à l'Herbier Marie-Victorin.

Au total, nous nous sommes entretenu avec onze (11) membres de FloraQuebeca en plus du président de l'organisation, André Lapointe. Parmi ces douze (12) participants, sept (7) sont des femmes et cinq (5) des hommes. De ces douze (12) répondants que nous avons interviewés durant une à deux heures, nous en avons retenu sept (7) pour l'analyse systématique des résultats, ce qui représente quatre (4) femmes et trois (3) hommes. Le travail de retranscription et d'analyse de près de cent cinquante (150) pages d'entretiens demandant un temps non négligeable, nous avons préféré recentrer l'analyse sur un plus petit bassin de répondants afin de nous assurer de pouvoir approfondir les thèmes transversaux mis en lumière dans leurs discours.

Concernant ces sept (7) participants, il nous faut de prime abord souligner la diversité de leurs profils. Âgés entre trente-sept (37) et soixante-quinze (75) ans<sup>14</sup>, aucun n'exerce la même profession ni ne présente la même formation académique. Ainsi, si trois (3) participants occupent un emploi en lien de près ou de loin avec le domaine de la botanique (en tant que biologiste<sup>15</sup>, paysagiste ou encore comme étudiant), il

---

<sup>14</sup> Aux dires d'André Lapointe, les membres de FloraQuebeca sont âgés entre quinze (15) et quatre-vingt-sept (87) ans. Parmi ceux-ci, un bon nombre se trouve être aux études.

<sup>15</sup> Parmi les participants, seulement André Lapointe (biologiste et président Flora Quebeca) et Geoffrey Hall (assistant conservateur à l'Herbier Marie-Victorin) figurent parmi ceux que nous considérons comme adoptant un point de vue professionnel des pratiques naturalistes. Ce faisant, si

n'en est pas de même pour les (4) autres répondants (pharmacien propriétaire, interprète de conférence, ingénieur, gestionnaire de projets). Parmi ces derniers, deux (2) personnes sont à la retraite. Concernant leur formation académique, la totalité des personnes rencontrées détiennent un ou plusieurs diplômes collégiales (1) ou universitaires (6). Questionnés sur leur formation académique, nous avons pu noter la variété de leurs parcours. Formés en biologie, en pharmacologie, en ingénierie, en sciences sociales, en éducation, en art, en horticulture environnementale ou en bioécologie, il apparaît que dans bon nombre de cas (4 sur 7) ce parcours menant à la diplomation s'inscrit dans une série de changements d'orientation.

J'ai commencé comme étudiante. J'ai étudié à l'Université pour être professeure pour les enfants. J'avais fait un cours en art aussi avant. [Aujourd'hui] je suis conceptrice de jardins, c'est-à-dire paysagiste, horticultrice. Dans le fond je fais de la conception d'aménagements paysagers soit publics ou résidentiels...et je fais ça depuis plus de 35 ans. (Biophile 5).

Je voulais devenir horticultrice mais c'était pas mon premier choix. Je voulais devenir enseignante en histoire de l'art, j'ai étudié en art puis j'ai changé de branche comme on dit – pour ne pas faire de jeux de mots (ricanement)-...pour me diriger en horticulture mais j'avais aucune connaissance à cette époque-là du monde de la botanique. Je ne connaissais aucune plante, aucun arbre, rien rien (rire). [Ensuite] Je voulais devenir biologiste. Finalement je me suis rendu compte que biologiste, tu faisais juste du bureau. [Là, j'étudie en bioécologie] *et en bioéco, en technique, on est porté à aller sur le terrain.* (Biophile 1).

---

nous faisons référence à leur point de vue à moment ou à un autre, c'est seulement pour mettre en contexte nos propos.

Un certain nombre de choses sont arrivées par la suite, pendant toute mon adolescence. Et je me rappelle même et c'est drôle, quand je suis allé à l'université, j'avais tellement d'intérêts que je voulais prendre des cours dans tous les départements, toutes les facultés. Et je me disais « bin là je vais jamais terminer mon bac! ». J'ai décidé de procéder par élimination de facultés. Bon, la biologie non (rire), et ainsi de suite...Trois ans plus tard, je me retrouve dans une maîtrise en biologie. J'ai fait mon bac en mathématique. (Biophile 4).

Parmi ces quatre (4) répondants, et en excluant André Lapointe, trois (3) ont présentement une occupation en lien plus ou moins direct avec la botanique ou l'écologie. Les trois (3) autres répondants pratiquent des activités en lien avec la nature de manière tout à fait extérieure à leur formation ou à leur profession. Pour les personnes rencontrées, le processus menant à la vie professionnelle (et nous le verrons, à leurs pratiques naturalistes) n'était pas pour la plupart une option choisie depuis le départ, autrement dit un plan déterminé *a priori*; c'est plutôt certaines circonstances qui les ont mené au point où elles se trouvent désormais.

Du côté des collaborateurs à l'Herbier Marie-Victorin, nous nous sommes surtout entretenus avec Geoffrey Hall, celui-là même qui nous a présenté aux bénévoles participants aux différentes tâches de l'Herbier. M. Hall nous a permis de nous introduire de manière générale au travail de laboratoire en botanique et de manière particulière à la collaboration des bénévoles à l'Herbier. Tenant un registre fréquemment mis à jour afin de faciliter son travail de coordination, Geoffrey Hall nous fait découvrir les dynamiques à l'Herbier avec l'oeil plus nuancé de celui qui comprend de l'intérieur le travail collaboratif avec les bénévoles.

Je ne connais pas le statut de travail ou l'âge des personnes. Je sais que nous avons ou avons eu une personne aussi âgée que  $\pm 78$  ans et aussi jeune que  $\pm 19$  ans. J'ai observé dans les deux cas que l'apport de travail était minime ou presque négatif mais c'est sans doute une tendance et non un phénomène absolu. Je n'exclurais pas un candidat basé sur l'âge alors la question [de l'âge dans la collaboration à l'Herbier] ne se pose pas. J'estime que la plupart des gens aujourd'hui ont entre 57 et 68 ans (le groupe qui demeure le plus longtemps à l'herbier), mais il y a ou a eu quelques personnes entre 35 et 55 ans (je devine).

Je ne sais pas exactement qui est retraité, qui travaille à temps partiel, qui est en pause après un problème de santé, qui est en chômage, qui est en attente de reprendre des études, ou qui travaille à temps plein. Dans l'histoire du bénévolat à l'herbier, toutes ces catégories sont ou ont été représentées mais je suis au courant des faits seulement si une personne décide de m'en parler. Il est certain, et même compris au départ, que les personnes dans les trois dernières catégories seront à l'herbier temporairement. (Extrait d'un courriel de Geoffrey Hall, le vendredi 8 août 2014)

Pendant notre présence à l'Herbier, c'est majoritairement des bénévoles retraités que nous avons rencontrés. Cette catégorie d'acteurs vient ainsi s'ajouter à notre investigation qui n'avait pas, avant cela, croisé le chemin de bénévoles en botanique. C'est ainsi que nous avons observés et nous nous sommes entretenus pendant plusieurs heures avec une demi-douzaine de bénévoles retraités passant entre une (1) à six (6) journées par semaine dans les locaux de l'Herbier (totalisant jusqu'à vingt-quatre (24) heures de travail hebdomadaire). Au terme de notre investigation menée auprès des bénévoles de l'Herbier, nous avons pu constater que la majorité d'entre eux n'ont pas de formation ni d'expérience professionnelle en lien avec la botanique. Pour plusieurs d'entre eux, leur collaboration avec l'herbier marque un premier contact avec le travail de laboratoire en botanique. C'est avec deux (2) femmes à la

retraite que nous avons eu l'opportunité d'approfondir nos échanges, mais à partir d'une (1) seule que nous avons poursuivi l'analyse<sup>16</sup>.

### **3.3 Description du rapport à la nature et des pratiques naturalistes d'amateurs à partir des entretiens et des observations**

Adoptant un regard « de l'intérieur » pour comprendre les pratiques et le rapport à la nature de sept (7)<sup>17</sup> des neuf (9) répondants<sup>18</sup>, nous avons réalisé des entretiens et des observations menées selon différents modes.

#### **3.3.1 Les entretiens**

En ce qui concerne la première des deux stratégies, nous avons effectué : 1) des entretiens en face à face et en situation, 2) des entretiens médiés par *Skype* et 3) un retour par courriel avec quelques participants sur les entretiens.

En premier lieu, au fil de nos rencontres à l'Herbier, nous avons mené des entretiens plus ou moins formels axés sur la pratique en train de se faire et les interactions qu'elle introduit (nous leur avons demandé : que faites-vous ? Pouvez-vous

---

<sup>16</sup> Constituant une limite de la recherche, il nous faut spécifier que la disproportion entre les deux organisations ne se reflète pas uniquement dans le nombre d'entretiens, mais également dans un certain déséquilibre dans leur utilisation en cours d'analyse. Nous sommes ainsi conscients que FloraQuebeca a pris une importance considérable dans l'analyse, au point où la présente monographie porte plus spécifiquement sur les pratiques naturalistes et l'attachement au sein de cet organisme.

<sup>17</sup> Dans un souci de protection de l'anonymat des répondants de la recherche, nous utiliserons dès à présent la codification générique « Biophile » suivi d'un chiffre de 1 à 7 (ex. Biophile 1, Biophile 2, etc.) pour rapporter les extraits d'entrevue.

<sup>18</sup> Réitérons que nous n'avons pas considéré pour l'analyse systématique des résultats, les propos d'André Lapointe ni de Geoffrey Hall.

m'expliquer comment vous faites ? Pouvez-vous me montrer quels sont les outils avec lesquels vous travaillez ? Quelle est votre implication dans les activités de l'Herbier ? Qu'avez-vous appris depuis le début de votre collaboration ? Que vous procure votre collaboration bénévole à l'Herbier ? etc.). Nous avons ainsi préféré mener ces échanges dans les lieux mêmes de leur pratique, c'est-à-dire en situation de travail à l'Herbier, en vue de favoriser la prise en compte du contexte. Ces entretiens en face à face nous ont, en définitive, permis d'aborder l'expérience personnelle des bénévoles à l'Herbier en lien avec leur pratique en tant que collaborateurs participant à un projet collectif dans le domaine de la botanique.

En second lieu, les entretiens semi-directifs et approfondis que nous avons réalisé avec les membres de FloraQuebeca ont pour la majorité (5 sur 7) été menés via *Skype*, les autres en face à face. C'est d'ailleurs lors de ces échanges que nous avons pu valider si nous avions affaire à des amateurs naturalistes et si oui, dans quelle mesure. C'est en effet, à l'intérieur même de leur langage verbal (les termes et expressions employés pour se désigner et se décrire eux-mêmes ainsi que leurs pratiques, leurs intonations, etc.) et para-verbal (leur apparente fébrilité et la passion qu'ils manifestent pour le sujet et qui transparait dans leurs mimiques ou autres mouvements corporels) que nous avons pu établir le point de vue à partir duquel s'expriment les participants. Les extraits qui suivent en donnent un aperçu.

Mon niveau de passion est là (elle montre un point haut dans les airs comme pour mesurer), mon niveau d'intérêt est là (elle fait la même chose). Tu sais, quand tu as une passion, tu n'as pas nécessairement toujours un but. C'est plus par intérêt personnel. (Biophile 1).

C'est super organique. D'imprévu, en intérêt, en curiosité. Ça reste vraiment du hobby déstructuré là dans le fond. C'est pas organisé cette affaire-là. C'est juste que ça arrive. C'est une occupation, c'est un mode de vie plus qu'un hobby. (Biophile 6).

Et dans le fond, en travaillant dans l'entreprise, je me suis aperçue que ça répondait à mon côté créatif, mon côté artiste et à ma passion de la nature qui était vraiment les végétaux. Je suis beaucoup plus spécialisée dans les végétaux que dans les pavés, l'asphalte ou les murs de béton...choses que je laisse plus à mes consœurs et confrères. J'avoue, j'essayais de m'y intéresser mais ça m'intéressait pas mal moins. Autant au niveau artistique je suis capable d'apprécier un jardin qui est bien conçu, je suis capable d'apprécier des beaux murs, tout ça...mais autant ma passion me ramenait tout le temps, tout le temps, tout le temps dans les plantes. (Biophile 5).

Je suis quand même un très bon amateur mais je connais des amateurs bien meilleurs que moi! Mais je suis pas mal un bon amateur. Parce que quand je fais quelque chose, je le fais sérieusement...jusqu'à temps que ça m'amuse moins. (Biophile 2).

En fait, en ce moment, je suis plus ornithologue que botaniste. Ornithologue amateur...ça m'intéresse beaucoup. J'aime ça beaucoup sortir, voir les oiseaux. Je peux souvent voir un oiseau très très loin et dire « ah bein ça c'est ça... »...sans même lever mes jumelles. Je suis comme ça. (Biophile 4).

Mais tous les mots de la géographie me passionnent. Finalement, ce prof que j'ai eu sur l'espace vécu m'a beaucoup marqué. (Biophile 3).

Autrement, le choix de Skype comme moyen de communication avec les participants s'explique par la distribution des répondants sur le territoire québécois. Effectivement, étant donné le caractère distribué du réseau de membres de FloraQuebeca (l'organisation compte des praticiens dans plusieurs régions québécoises, mais aussi ailleurs au Canada et dans le monde), nous n'avons pas voulu restreindre notre échantillon aux seules personnes résidentes de Montréal, ville dans laquelle nous vivons nous-même. Ce faisant, notre appel lancé à la communauté de praticiens de FloraQuebeca a rejoint des individus qu'il ne nous était pas possible de rencontrer en face à face. Considérant cela, et aussi le fait que l'organisation fait



également usage du dispositif, la réalisation d'entretiens médiés par Skype a constitué une stratégie tout à fait appropriée pour notre recherche.

Mais j'ai été là du début. Et j'allais pas beaucoup aux réunions parce que dans ce temps-là, ça se passait à Montréal et j'avais un enfant dont je m'occupais toute seule donc juste de quitter pour aller à des réunions au centre-ville à Montréal c'était compliqué malheureusement...Maintenant ils le font par Skype justement pour qu'on soit ensemble, qu'on ait pas besoin de se déplacer (...). (Biophile 5).

À cet avantage relevant de la participation étendue sur un vaste territoire, nous avons pu nous rendre compte d'autres bénéfices de l'usage de Skype lorsque nous avons procédé à un *feedback* avec trois (3) participants sur les entretiens menés sur ce mode.

À propos du format Skype je trouve que c'est l'équivalent du téléphone et pour moi c'est moins fatigant qu'un entretien face à face. [...] Dans mon cas ça n'affecte en rien la confiance et l'ouverture même si je sais que pour d'autres c'est trop "froid" et impersonnel. Et je vous voyais, moi. (Biophile 6).

J'ai bien apprécié [mon expérience d'entretien via Skype]. Ce n'est jamais comme une rencontre en face à face mais j'ai quand même eu l'impression d'une véritable rencontre, d'un échange comme si nous étions dans la même pièce ou presque. [...] C'est certain qu'il y a un tas de sensations qui passent entre deux personnes lorsque la présence physique est là sans qu'on s'en rende toujours compte, donc on manque cela. Je pense que c'est important que l'intervieweuse ne soit pas trop impassible pour compenser l'absence physique sinon ça pourrait, il me semble, être trop impersonnel, froid et peut-être inquiétant. [...] C'est mieux je crois que de se rencontrer dans un endroit inconnu, public, ou autre. Même si c'était sur Skype, j'ai eu l'impression que nous avons été capables d'établir un contact avec quelque chose de vivant pour chacune de nous. Ce n'était pas impersonnel, et votre façon de me laisser beaucoup d'espace au départ me donnait de la place pour exprimer vraiment ce que je pensais et en même temps, vers la fin particulièrement j'ai pu aussi sentir de votre part votre intérêt et ce qui vous anime. J'ai un excellent souvenir de cette rencontre Skype. [...] Je dirais que ça n'empêche pas trop la confiance, mais je ne pense pas que ça la favorise. J'ai préféré cela que par téléphone où ensuite on se demande si on a eu raison de faire confiance. De vous voir, ça fait une grosse différence. [La visioconférence c'est] un peu plus [fatigant] parce qu'on doit s'ajuster si un ou l'autre bouge et que ça devient flou. Il faut faire plus attention à notre timbre de voix, au débit, aux mouvements et à se tenir face à l'écran mais c'est bien quand même. (Biophile 5).

Ainsi, dans ces généreux commentaires il apparaît que l'entretien mené via Skype, contrairement à certaines idées reçues, est une alternative comparable aux échanges en face-à-face. Comme il nous l'a été signalé, pour que cela puisse être le cas, la posture de l'interviewer dans l'échange doit éviter de s'attacher à ne montrer aucune émotion. La présence du chercheur et son empathie (son écoute active, ses expressions corporelles et faciales, ses réflexions « à chaud », etc.) ne doivent pas s'effacer totalement dans les échanges ainsi que le prescrit la figure typique (et probablement dépassée) du scientifique détaché. Restant lui-même, le chercheur ne doit se contraindre que pour laisser davantage d'espace à la réflexion (ou autoréflexion) et à l'expression (verbale et corporelle) du sujet avec lequel il s'entretient au moment précis de l'échange. De notre point de vue communicationnel,

nous estimons que Skype, comme dispositif médiatique et environnement interactionnel, présente un intérêt pour l'étude de l'autoréflexivité dans la communication médiatisée. Pour compenser l'absence des corps physiques dans un même espace, les interlocuteurs sont sujets à porter mutuellement attention à leurs *timbres de voix*, à leurs *débats*, à leurs *mouvements*. C'est pourquoi, les échanges médiés par Skype peuvent s'avérer plus ou moins « énergivores » selon les individus.

Qui plus est, échanger *comme si nous étions dans la même pièce* grâce à la visioconférence, présente un avantage que l'entretien en face à face ne permet pas systématiquement étant donné certaines contraintes éthiques dont doit tenir compte le chercheur. Cela contribue entre autre à permettre un climat de confiance et une atmosphère invitant à la confiance, bref un contexte favorable à un échange tendant à l'authenticité des interactions interpersonnelles. En cela, la visioconférence apparaît presque aussi riche en terme d'interactions interpersonnelles que les entretiens menés en face-à-face. Mais faut-il être à même de participer activement à instaurer l'espace et le temps nécessaires pour que la pensée puisse se livrer avec le minimum de réserve.

Autrement, avant d'entreprendre les premières visioconférences, nous avons quelques craintes eu égard au phénomène d'autocensure chez les participants. Nous avons à ce titre été agréablement surpris de reconnaître le rôle positif du dispositif Skype dans le partage d'expériences personnelles ou même intimes. Notre impression demande encore à être vérifiée mais il nous a semblé que les répondants avaient tendance à « oublier », du moins à mettre entre parenthèses, momentanément, notre présence lorsqu'ils se remémoraient (prenaient du *recul* sur) leurs expériences vécues.

Ça m'a permis de réfléchir à ce que je suis, ce que je fais, ma passion pour la botanique, etc. C'est agréable de pouvoir parler de ce qui nous passionne, ça permet il me semble de bien sentir ce qui nous anime, fait de nous quelqu'un de bien vivant. [...] Je dirais que cette entrevue, cette rencontre m'a donné quelque chose... J'ai eu la sensation de pouvoir me nourrir de quelque chose. Ce qui me plaît bien. Rencontre face à moi puisque vous me posiez des questions sur ce que je suis, je fais, mais vous étiez là aussi et dans cette rencontre que vous avez permis, ça faisait quelque chose d'autre. Ce n'est pas simplement se regarder dans un miroir et parler de soi, il me semble bien, du moins, je l'espère (...). (Biophile 5).

Raconter me fait redécouvrir parfois des sens insoupçonnés à mes expériences passées. (Biophile 4).

Avec le recul tout est différent que "à chaud" sur le moment, sans vraiment avoir les moyens de réfléchir à des questions que jamais je ne m'étais posé auparavant. C'est fascinant de se raconter en même temps que l'histoire personnelle se révèle à soi. C'est inconfortable aussi, après coup, que le récit de cette histoire émergente encore décousue, fluide et fragmentée se retrouve sans filtre entre d'autres mains. Je ressens comme une petite crainte qu'elle prenne une tangente parallèle qui sera un peu absurde, voire vaguement hallucinatoire, à l'extérieur de moi. C'est ce que je retire de l'entretien: la découverte d'une nouvelle trame de mon histoire et expérience de vie personnelle. Et de la partager aussi, avec la mère, mon mari et des copains atteints de la fièvre des plantes rustiques indigènes ou exotiques entre autres. (Biophile 6).

En *se racontant* à travers les échanges, les répondants affirment ainsi avoir exploré sous un nouveau jour et découvert des sens insoupçonnés à leurs expériences. Par rapport à ce commentaire, nous avons bien remarqué au moment de plusieurs entretiens que ces histoires qui nous ont été partagées en quasi-primeur étaient parsemées de fragments personnels, discrets, voire intimes de leur vécu en lien avec la nature.

Interviewer : Et c'est à ce moment que vous avez vraiment commencé à voir les plantes, c'est ça? Pouvez-vous me décrire ce moment-là? Essayez de me le décrire en tout cas...

- Oui, comme des vivants à part entière. Oui....(Rire). Non, c'est drôle, je pense que je n'ai jamais raconté ça à personne. (Rire) (Biophile 6).

Considérant cela, nous n'avons pas tâché de décrire ces moments en les étalant en long et en large. Nous n'avons surtout pas tenté d'extrapoler ou de justifier les actions des participants selon notre propre trame narrative. Notre intention était plutôt de restituer la trame signifiante d'une construction d'un rapport « positif » et durable à la nature qui se rend lisible à travers une analyse inductive, construite à travers une mise en relief minutieuse et une lecture transversale des récits.

Finalement et de manière générale, les échanges (médiatisés ou non) sur l'expérience des participants en lien avec la nature ont été l'occasion pour ces derniers de contribuer à la recherche de manière signifiante et significative. Dans un retour de balancier, à travers l'intérêt porté au vécu et à sa transmission dans le temps, les entretiens approfondis avec les participants leur offrent une gratification bienvenue.

J'ai apprécié l'occasion de parler de mon expérience dans la botanique et la science citoyenne en général. [...] Cela fait que je me sens édifié aussi par la possibilité qu'une partie de ce que j'ai vécu puisse être transmise, par l'intermédiaire de la recherche, vers les générations qui arrivent sur la scène. Bref, fier de pouvoir contribuer au développement des connaissances et édifié que l'on puisse trouver un intérêt à ma vie. (Biophile 4).

### **3.3.2 Les observations**

En ce qui a trait à nos stratégies d'observation, elles ont été pensées de manière à appréhender l'expérience des sujets au plus près de leurs pratiques effectives. Se

faisant, nous avons mené 1) des observations *in situ* des façons de faire en matière de pratiques naturalistes ainsi que 2) des observations à partir d'une posture participante.

Dans le premier cas, une (1) à deux (2) fois par semaine et durant cinq (5) semaines consécutives, nous nous sommes afférés à l'observation directe des activités de routine pratiquées par les bénévoles de l'Herbier en faisant en sorte de nous familiariser avec les façons de faire, les espaces et les temps bien précis mobilisés par les participants. Ainsi pour ce qui est de l'observation des pratiques et de la culture matérielle propres à l'activité de laboratoire, nous avons récolté des traces visuelles (photos, carnet de terrain) des activités elles-mêmes, des techniques, des méthodes et des moyens mobilisés, de leur environnement (ou cadre matériel) de pratique, de leurs rencontres et interactions, de leurs outils, etc. Par exemple, notre présence dans les locaux de l'Herbier nous a donné l'occasion d'identifier et de mieux comprendre les divers instruments et techniques qui sont mobilisés dans certaines pratiques en botanique, notamment dans la réalisation de planches d'herbiers, l'identification, la taxonomie, la géolocalisation, etc.

Dans le deuxième cas, pour approcher un tant soit peu l'idée que peut se faire un praticien naturalistes sur le terrain, dans le cadre de sorties collectives dans un environnement naturel, nous avons initialement voulu participer à une des sorties botaniques organisées par FloraQuebeca. Nos horaires n'ayant pas pu nous le permettre, nous avons donc opté pour une sortie botanique sur les plantes printanières organisée par le Centre des Sciences de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) dans le Parc de l'Équerre, considéré comme l'un des derniers grands espaces naturels encore accessibles dans le nord de la Ville de Laval.

Qui plus est, nous avons fait usage de l'autorisation qui nous a été accordée par les responsables à l'Herbier Marie-Victorin pour emprunter les mêmes trajets que les

bénévoles de l'Herbier. Nous avons ainsi pu accéder en toute liberté aux serres du Jardin Botanique dans lesquelles se plaisent à déambuler les bénévoles qui choisissent de rejoindre les locaux de l'Herbier lorsqu'il n'y a pas foule. Nous avons dès lors profité de notre présence dans les serres pour observer les visiteurs, c'est à dire monsieur-madame-tout-le-monde, faire l'expérience des serres du Jardin Botanique au moment où se tenait l'exposition annuelle *Papillons en liberté* constituée comme une immersion dans une immense volière accueillant des milliers de lépidoptères (répartis en quatre-vingt-dix-huit (98) espèces) aux couleurs flamboyantes.

#### **3.4 Opérationnalisation du cadre théorique et mise en évidence des thèmes transversaux à l'analyse**

De manière à documenter les pratiques naturalistes et le rapport à la nature d'amateurs, voyons de quelle manière nous avons procédé en vue d'opérationnaliser notre cadre théorique ainsi que nos questions de recherche.

Les rencontres avec les participants nous ont donné l'occasion d'approfondir certains aspects de leurs pratiques et de leur rapport à la nature leur paraissant significatifs. De Au plan méthodologique, accorder ainsi un espace d'expression à l'expérience des sujets a demandé de développer une stratégie pour mieux cerner les dimensions autoréflexive et pragmatique dans les pratiques. Des entretiens orientés par l'idée de *récits de pratique* favorisant les mises en situations constituent une façon de procéder que nous avons dès lors mise en application en nous guidant à partir de notre cadre conceptuel. Nous les avons ainsi amenés à développer à partir de questions ouvertes de ce type :

Si vous tentez de vous remémorer vos souvenirs les plus lointains, à partir de quel moment ou période avez-vous fait une place dans votre vie à la nature (la botanique, l'ornithologie, ...) ?

**Vous rappelez-vous de moments de contacts avec (l'objet d'intérêt)?**

**Racontez-moi... le moment et où vous sortez sur le terrain...**

**Comment se déroule une sortie en solo...une sortie avec un groupe...?**

**Si je voulais entrer dans un collectif d'amateur, si je voulais en devenir membre, comment devrais-je m'y prendre?**

De cette manière, tant au niveau des observations, des entretiens, que de l'analyse, notre travail de terrain s'est inspiré de l'armature conceptuelle formulée par Antoine Hennion (2005) que nous nous sommes donné comme outil de travail. Cela dit, si la question des attachements n'a pas été posée frontalement aux participants pour mieux saisir en quoi ils s'articulent avec des modes de relations particuliers à la nature, elle a été introduite implicitement dans sa forme déconstruite, c'est-à-dire à travers les quatre éléments de base que tout attachement mobilise et qui ont servi à structurer nos guides d'entretiens et d'observations :

- 1) L'objet de la pratique ;
- 2) Les dispositifs et les conditions de la pratique ;
- 3) Le corps qui ressent ;
- 4) Les collectifs d'amateurs.

En vue de couvrir les quatre dimensions ci-haut évoquées, nous avons fait en sorte de traduire ces-dernières sous une forme susceptible de puiser dans des expériences pratiques. La logique guidant notre guide d'entretien a aussi été conçue de manière à saisir la dimension synchronique et la dimension diachronique du rapport à la



nature.<sup>19</sup> En définitive, les quatre (4) axes feront office de rubriques dont les contours restent poreux étant donné leur étroite interrelation :

- 1) Naissance et développement de votre intérêt pour la nature...
- 2) Votre pratique, vos façons de faire, plus en détails...
- 3) Sensations, sensibilités, vos réflexions...
- 4) La dimension collective de la pratique naturaliste et du rapport à la nature

En somme, en attachant une importance équivalente à la dimension sociale et à la dimension individuelle de l'expérience, nous avons cherché à puiser dans les souvenirs des participants. Ainsi de manière générale, les observations et les entretiens nous ont permis d'explorer les modes singuliers d'attachement des participants. En particulier, les entretiens semi-directifs et approfondis ont été l'occasion d'approfondir des thèmes plus précis (la construction du rapport à soi, aux objets d'appréciation ainsi qu'aux collectifs) dans le cadre de pratiques naturalistes. Dans ce travail d'attribution de thèmes qui est conçu comme une étape constitutive de l'analyse transversale des données, nous avons voulu reconstituer « ce monde collectif dont chacun des acteurs n'a qu'un petit bout, bien qu'il participe à la construction totale collective » (Paillé et Mucchielli, 2010, p. 87).

Notre entreprise dans le chapitre quatre est de mettre dans un premier temps en évidence les occurrences qui entrent en jeu dans le balbutiement et le développement de l'intérêt pour la nature des participants. Cette première partie de notre discussion des résultats abordera spécifiquement la dimension individuelle du rapport à la nature et des pratiques qui alimentent l'intérêt.

---

<sup>19</sup> Le guide d'entretien thématique dans sa forme complète se trouve à l'Annexe 9.2.

Complémentairement au précédent, le cinquième et dernier chapitre s'attache à montrer en quoi la dimension collective de la pratique naturaliste et du rapport à la nature participe à une forme évolutive et durable d'attachement à la nature de même qu'à une plus grande conscientisation par rapport aux enjeux environnementaux. En empruntant aux discours des répondants mais aussi à l'actualité, nous avons voulu que ce dernier chapitre puisse aborder quelques avenues méritant à notre avis d'être plus systématiquement étudiées.



## CHAPITRE IV

### **PRÉSENTATION ET DISCUSSION DES RÉSULTATS : LES DIMENSIONS INDIVIDUELLES DU RAPPORT À LA NATURE ET LES PRATIQUES QUI ALIMENTENT L'INTÉRÊT**

La musique est aux *mélomanes* ce que la nature est aux *biophiles*. Les deux formules désignent à la fois des objets vers lesquels on est orienté (des objets d'appréciation et des objets de connaissance) et le rapport évolutif et dynamique (passionnel et cognitif) entre un individu et un univers d'objets, de sens et de connaissances qui se réalise et évolue au fur et à mesure d'une série d'accomplissements pratiques.

Pour reprendre les formules d'Antoine Hennion à notre propre compte, le goût pour la nature est une épreuve; il participe activement à se découvrir à travers le contact travaillé et répété. Compris à partir de notre cadre de référence, il n'est évidemment pas question de penser l'amour pour la nature (ou *biophilie*) comme un phénomène inné. Loin de là, la question de comprendre comment un individu en vient à s'attacher à la nature demande à retracer les « pas » qu'il a fait (et fait encore) dans cette direction.

#### **4.1 La nature dans l'expérience personnelle et la trajectoire individuelle : naissance, développement et cristallisation d'un intérêt**

##### **4.1.1 L'importance des lieux et des moments dans la construction d'un rapport « positif » à la nature**

Comme en fait mention Armony Piron (2009), divers auteurs ont insisté sur le fait que la connexion directe avec la nature dans l'enfance est un élément très important pour le développement d'une sensibilité écologique qui va au-delà d'une attirance superficielle et consumériste (Kidd & Kidd, 1996 ; Pandey, 2003). Les souvenirs évoqués par cinq (5) participants font à ce titre essentiellement référence à des lieux naturels familiers qu'ils considèrent avoir eu un effet positif dans le développement de leur intérêt pour la nature.

J'ai grandi à la campagne. Moi j'étais toujours parti dans le bois. Tout le temps dans le bois, dans le bois, dans le bois; « elle est où C.? », « ne t'inquiètes pas, elle va venir pour manger! » (rire), je revenais quand j'avais faim. Mais nous avions un territoire immense que je pouvais explorer. [...] [Aussi, ma] grand-mère avait un jardin, mes parents avaient un jardin, on avait des plates-bandes... Moi, shoot dans l'bain! (rire). (Biophile 1).

Quand j'étais petit, je vivais en montagnes, je ramenaient des fleurs pour ma maman, je jardinais. (Biophile 2).

Et puis, quand j'ai vécu dans un village, j'ai beaucoup marché à la recherche de champignons dans les sentiers. Il y a des plantes...Justement, *viola*, les violettes. Elles commencent à fleurir maintenant mais enfant j'en ai fait des bouquets, des multitudes de bouquets que je ramenaient à la maison! [...] Dans mon enfance il y avait aussi ma grand-mère paternelle et elle avait très mal à une jambe. Donc j'y allais chaque jour, pour porter les plats que ma mère préparait parce que nous habitions le même village. Mon plaisir c'était de la sortir de la maison, lui faire faire le tour de son jardin. (Biophile 3).

Ma mère avait un jardin depuis ma jeune enfance. Et je me rappelle que ma mère s'intéressait aux plantes et à la nature en général. Elle nous amenait dans un centre d'appréciation de la nature qui était tout petit mais il y avait quand même un petit bois. [...] À l'école où j'allais, il y avait des champs derrière et des forêts aussi. On allait explorer et ça semblait très, très grand. Il y avait aussi là où je vivais un bois, juste à côté. J'y allais me perdre dans le bois parfois. Ça devait être quand j'avais six ou sept ans. (Biophile 4).

J'ai été élevée beaucoup sur le terrain...mon grand-père avait un terrain divisé : une partie à ma mère...Moi j'ai été élevée à travers l'entreprise d'aménagement paysager à travers la pépinière. [...]Donc les souvenirs que j'avais toute petite, c'était mon grand-père qui disait qu'il ne fallait pas grimper dans les arbres parce qu'on risquait de les blesser en déchirant l'écorce...tout ça. Ça a toujours été très important. Je le voyais soigner les arbres, quand ils avaient une blessure; il essayait de les sauvegarder. Et ma grand-mère nous amenait avec elle tout le temps au jardin et elle nous montrait vraiment à l'intérieur d'une fleur des petites étamines mauves qu'il y avait à l'intérieur de pétales jaunes...et «regardes comme c'est beau le petit dessin qui se fait sur la pétale avec la petite ligne blanche». Elle nous montrait comme ça tout petit, tout petit, tout petit, à nous faire émerveiller par les fleurs. Quand elle nous prenait en photo, elle nous installait toujours au milieu de ses plates-bandes de fleurs pour nous prendre en photo (Rire). Donc je suis née là-dedans, dans les jardins. (Biophile 5).

Même s'il apparaît que les milieux de vie quotidiens (jardins, boisés, montagnes, etc.) habités et explorés dans la jeunesse et l'intérêt de ses proches pour la nature rendent propice le développement d'un intérêt pour cette dernière, tous les amateurs naturalistes n'ont pas toujours eu un intérêt pour elle, l'intérêt s'étant découvert plus tardivement. L'extrait suivant montre comment d'une résistance voire d'un rejet, le rapport à la nature peut évoluer radicalement vers une forme plus positive.

Ma mère a toujours trippé sur les plantes de forêt, a toujours tout identifié, elle se promène toujours avec des livres d'identification dans sa sacoche. Fak, grosse réaction à ma mère : j'ai toujours haï ça pour mourir ces affaires-là. (Rire)

[...] Dans [mes voyages dans] le sud, les gros gros gros arbres à fleurs ça m'avait déjà impressionné aussi. Les gros ibiscus de trente pieds. Ça m'avait impressionné parce que....Tu les regardes et tu dis « ah ouin, c'est cool » mais je trouvais ça cool deux secondes. Ça a jamais changé le regard de manière durable ou permanente de la même manière.

[...] Moi je dirais que ça s'est déclenché en fait, quand je me suis mis à voir les plantes, quand je les ai vraiment vues par moi-même, c'est quand j'ai fait une mission de travail à Madagascar en 2000, j'ai travaillé trois mois là-bas et les plantes sont complètement folles, tout est endémique là-bas. Ça m'a tellement frappé, c'est là que j'ai commencé à les voir les plantes. J'avais quoi? J'avais 25 ans! Mais c'est vraiment à ce moment-là, dans ces quelques jours-là que là, je n'étais plus capable de voir rien d'autres que cette espèce de luxuriance complètement dingue en terme de forme, en terme de couleur, en terme de texture. Ce n'était pas juste la nouveauté, je pense que c'était vraiment la nature. C'était ça, je n'avais jamais vraiment regardé une plante de cette manière-là. Une diversité complètement ahurissante.

[...] Et à partir de ce moment-là, je me rappelle 2003-2004, j'ai déménagé dans un gros gros loft avec mon mari et on s'est mis à acheter plein de plantes : des grosses fougères préhistoriques Là j'ai commencé à plus m'intéresser aux plantes d'intérieur qui poussaient un peu.

[...] Etttt...On a déménagé à Ottawa en 2007. On a acheté une maison à Ottawa en 2008. On a acheté une maison dans le bois. J'ai 3 acres de forêt en arrière. Là je me suis retrouvée à me sentir vraiment comme le maître de l'univers vu que c'est ma propriété. J'ai capoté. (Rire) Là je me suis mise à m'intéresser à mon environnement, vu que c'est le mien. Ça m'a beaucoup beaucoup touché. Et je me suis senti responsable tout d'un coup. Là c'est comme si j'avais le droit d'avoir mes plantes. Pas juste des plantes qui habitent chez nous, à l'intérieur mais vraiment à l'extérieur aussi. De pouvoir en planter. (Biophile 6).

Dans le cas d'un participant ayant témoigné ne pas avoir eu aucun contact particulier avec la nature dans sa jeunesse, il semble que ce soit des occurrences relatives à ses

orientations académiques et professionnelles qui aient joué un rôle déclencheur dans son parcours en tant qu'amateurs naturalistes.

Et bien moi je suis pharmacienne. Je ne connaissais absolument rien à la botanique. Le seul côté que je connaissais c'était dans le programme de pharmacie on avait un cours sur les médicaments qui viennent des plantes, en pharmacognosie. J'avais beaucoup beaucoup aimé ça. À l'époque où je faisais mon cours, ce n'était pas du tout des produits valorisés parce que c'était dans la période où il y avait beaucoup de développements de médicaments synthétiques et toute la technologie...Alors que pour moi c'était un peu l'inverse. Pour eux, c'était pas la nature ou ce qui venait de la nature qui était primé mais tous les développements technologiques.

[...] Quand je pense au moment où j'ai commencé à regarder plus attentivement les plantes, c'était vraiment plus relié au voyage en Argentine. Après je voyais que les gens cherchaient autour de la maison, alors je me suis dit « qu'est-ce que j'ai autour de ma maison »...même si avant ça m'intéressait un peu mais par rapport aux médicaments et non par rapport à la botanique. L'aspect botanique ça a été plus précisément à ce moment-là.

[...] Il y a plusieurs facteurs mais probablement le fait que je résidais à Montréal mais que j'ai déménagé à Gramby. J'habitais en dehors de la ville mais je restais plus à la campagne. Le fait d'une citadine à la campagne, c'est sûr que ça débloque des intérêts Mes enfants à la garderie savaient tous les noms d'oiseaux et moi je ne les connaissait pas. Ils apprenaient des noms de plantes....Ça c'est un facteur : être dans un environnement différent. C'est là que je me suis intéressé plus précisément à la nature en général. [...] Et je me suis rendu compte que j'étais ignorante.

[...] Je suis impressionnée de penser que ça a pris tant de temps avant que je développe cet intérêt-là! (Biophile 7)

Dans ces séquences d'expériences, la conscience de la nature environnante est éveillée au fur et à mesure d'un cheminement de vie propre où l'intérêt se dessine petit à petit, se déployant jusqu'à s'affirmer plus explicitement. Comme dans le cas de l'expérimentation d'un rapport direct avec la nature dans la jeunesse, la découverte



de la nature comme milieu de vie à l'âge adulte concoure à rapprocher les individus de la nature. La nature se révèle dans les deux cas comme un territoire naturel foisonnant à découvrir.

Dans tous les cas de figure, la possibilité pour les participants d'avoir été en contact direct avec la nature à un moment ou à un autre de leur vie a été déterminante dans leur cheminement en tant que naturalistes amateurs. Par ailleurs, c'est le contact répété avec des lieux et des conditions où l' « on se sent bien » qui construit son rapport « positif » à la nature.

Dans le fond, j'ai découvert adulte que c' [mon intérêt pour la nature] était déjà là avant....mais au fil des années j'ai découvert comment ça pouvait être intégré à l'intérieur de moi en fin de compte et qu'effectivement, ce n'est pas détachable. (Biophile 5).

#### **4.1.2 Le contact direct avec la nature comme expérience corporée**

Ainsi, pour un biophile en devenir, la nature comme ensemble d'objets d'appréciation ne pourra acquérir une telle qualité qu'à condition que se produise un transpercement. Ce transpercement ou *effacement* concerne la relation entre les objets d'appréciation et le corps (et l'esprit) qui les expérimentent. C'est ainsi à travers un engagement *corporé*, à la fois dans l'instant et dans la durée, qu'il est possible pour l'amateur de se rendre sensible aux différences qui comptent. Hennion parlera ainsi du corps de l'amateur comme

[...] un corps qui s'ignore, qui doit se révéler, apparaître à lui-même et au sujet au fur et à mesure que son interaction prolongée avec des objets et son entraînement par des pratiques répétées le rendent plus apte, plus habile, plus sensible à ce qui se passe, et qu'inversement cette production du corps apte à ressentir fait apparaître plus clairement les objets qu'il saisit, sent, appréhende, voire la capacité même à reconnaître ce que d'autres reconnaissent et à partager des effets ressentis avec d'autres corps. (Hennion, 2005, p. 10).

Les deux extraits d'entretiens suivants montrent bien la manière dont le corps et les sens sont impliqués à travers un contact direct et répété avec la nature. Ils montrent en outre qu'il existe des conditions immersives favorisant l'attention à la nature (campagne, extérieur, peu ou pas de bruit, ouverture, adaptation, mode de vie lent, repos, contemplation, relaxation).

On est plus lent aussi à la campagne. Prendre le temps de boire une tisane sur la galerie. J'ai jamais bu de tisane sur la galerie de ma toute ma vie. J'ai jamais éfouerré sur une galerie non plus de toute ma vie mais là je peux passer  $\frac{3}{4}$  d'heure 1 heure à juste boire une tisane, à checker les oiseaux ou à seulement regarder les voitures qui passent. [...] Donc veut veut pas, ton attention est dirigée à faire les choses lentement autour de la maison. Premièrement, tu es dehors. Deuxièmement, tu n'as que ça à faire d'être immer....C'est comme une immersion dans l'environnement. [...] T'es comme pris dans l'environnement parce qu'il faut que tu sois dehors à faire une affaire, que tu aies le goût ou non de le faire. Ce qui fait que là tu regardes la qualité de la lumière, tu remarques les petits bourgeons. Tout ce que tu vois c'est les plantes autour tsé. Je veux dire la topographie, le paysage et tout ça. C'est trop statique, donc tu vois ce qui bouge, ce qui se transforme, c'est très lent et tu repasses tout le temps aux mêmes places plus ou moins. C'est là que tu vois l'évolution. [...]....tsé la circulation, les ambulances, les autos qui passent, la poussière qui revole, ça sent tout le temps...tout est vraiment tough en ville dans le fond! [Par rapport aux sens] C'est juste que c'est moins agressant qu'en ville....Donc tu es comme plus porté....C'est pas agressant alors au lieu de le bloquer et ne plus l'entendre.... [...] Veut veut pas, c'est comme une spirale. Et vu que tu es lent et ce n'est pas super stimulant et c'est pas désagréable non plus....Moi je suis sur une route de garnote, il n'y a pas beaucoup de circulation non plus donc tu n'es pas dérangé, tu es vraiment vraiiiiiiiement relax. À la limite, végétal tsé. Donc on voit des choses, on remarque, on on on....je ne sais pas comment le dire....C'est comme si tout mon mode de vie s'ajuste à la lenteur de mon environnement. Et veut veut pas, étant donné qu'on a 4 saisons, ça bouge en tabarouette! Ça n'arrête plus jamais. C'est vraiment immersif tsé. (Biophile 6).

Je dirais que quand je fais ça, c'est la même chose aussi que quand je vais aller voir des œuvres d'art. J'ai l'impression d'ouvrir toutes toutes toutes toutes les portes que je veux ouvrir. Alors là j'ai l'impression que tous les ports de ma peau ouvrent pour être touché partout. Alors ça va être tout : le son, les yeux, la peau...je ne sais pas comment dire...J'ai l'impression de me mettre en situation vraiment d'ouverture la plus grande possible pour être capable d'être touchée par ça, sans que ce soit....et pas au niveau de la raison...Je ne sais pas vraiment comment dire...je n'ai pas le mot...peut-être que vous l'avez là...Ça va être de capter dans le fond autour et de m'ouvrir à ça. (Biophile 5).

Plus particulièrement, on voit bien de quelle manière le bien-être procuré par le fait de se retrouver dans certaines conditions particulières engage le corps tout entier.

C'est vrai que c'est assez intime à dire...dans le fond, l'endroit où je me sentais le mieux, c'était vraiment dans la nature et je dirais dans la nature, à l'intérieur de la forêt....comme en milieu plus couvert. Il y a des gens qui sont bien...bein j'aime bien aussi les montagnes, en haut d'une montagne avec une grande vue...Il y a des gens qui aiment ça être en terrain très découverts comme sur le bord de la mer, mais moi c'est particulièrement dans la végétation où je suis bien. [...] Dans le fond j'ai toujours été bien dans la nature et à la campagne donc j'y retournais dans le but d'être dans des conditions comme ça...à ce moment-là, c'est sure qu'on est beaucoup là-dedans...c'est aussi le plaisir de découvrir tout ça aussi...avec quoi on est branché, quelle énergie on est, quelle énergie on s'échange peut-être aussi... (Petit rire) C'est ça. [...] Quand je rentre dans la forêt, quand je marche en forêt, je vis en forêt, j'ai l'impression que c'est comme s'il y avait des...des...des...je pense à des fils d'araignée qui seraient des vaisseaux...j'aurais l'impression d'aller m'accrocher à tout l'ensemble des végétaux qui sont autour de moi. Les animaux je dirais aussi mais les animaux je les vois plus un peu comme moi qui bougent là-dedans. J'ai l'impression que ça me donne de l'énergie. C'est comme si l'énergie se transférait. » Ça c'est une sensation...j'en ai déjà parlé à d'autres. D'autres botanistes qui se sentent peut-être comme ça... (Biophile 5).

En ce sens, il convient d'ajouter que si nous avons d'ordinaire l'habitude de catégoriser les choses (dans son sens le plus large et le plus abstrait : objets, évènements, relations entre personnes, etc.) qui se présentent dans notre quotidien, ce sont les propriétés de ces dernières de même que nos connaissances, nos sentiments, nos valeurs et le sens que nous leur portons qui donnent leur appartenance à telle ou telle classe. Pour ainsi dire, la dimension pragmatique de l'attachement est liée aux expériences vécues et c'est dans cette expérimentation du monde propre à l'individu que les objets se révèlent et prennent leur sens. L'attachement, est en quelque sorte la résultante de la présence à la fois intellectuelle et sensible sur le terrain.

#### 4.1.3 Passer de quidam à amateur : la mise en ordre de connaissances sur la nature comme investissement local

Par ailleurs, découvrir ainsi qu'apprendre sur la nature et sur ce qui la compose implique une conduite cognitive présente dans tous les compartiments de la vie en société, tant au niveau de la connaissance scientifique que du savoir profane. Il s'agit du processus de *mise en ordre du monde* que l'un des répondants met en lumière explicitement.

Je pense que je suis une personne qui cherche de l'ordre dans ce que je vois. Je cherche à mettre de l'ordre dans ce que je vois même si parfois c'est un peu bordélique chez nous (Rire). Mais surtout chercher à mettre de l'ordre dans mes connaissances....d'essayer d'avoir un squelette dans mes connaissances. Quelqu'un dirait probablement que j'ai un esprit scientifique. C'est un ordre que je recherche en toute chose, pas seulement par rapport à la botanique. (Biophile 4)

Ainsi, tel que le présente François Charvolin, « [l]e monde ne se saisit pas sans le recours à un « cadre » qui contribue à lui donner un sens et à le représenter intellectuellement » (2009, p. 149). Pour saisir le travail de *cadrage en action*, il est commode de distinguer les deux « moments » (ou « mouvements ») qui constituent « [...] les temps forts de l'investissement intellectuel et passionnel du chercheur aussi bien que de l'amateur » (*ibid.*).

D'une part, « le passage de la profusion au cadrage » réfère aux « [...] va-et-vient incessants dans lesquels s'abîment les ignorants dans leur tentative de cadrage visant à l'acquisition et à la mise en ordre des connaissances » (*ibid.*). Ce premier moment marque ainsi « l'aboutissement de tâtonnements successifs [...] auquel tout un chacun est confronté dès lors qu'il est face au désordre du monde » (*ibid.*).

Comme le montre bien cet extrait, un changement permanent de regard porté sur la nature est en ce sens corrélé à un « investissement local » (*ibid.*, p. 150) qui sollicitent le sujet cognitivement.

Je me rappelle du moment où j'étais devenu ornithologue. Du coup, j'observais...je sais pas...mes parents venaient d'acheter une ancienne ferme et déménagés là-bas à l'île du Prince-Édouard. La première année je suis allé, après l'école, j'étais là...et je regarde par la fenêtre et je vois « ah mon dieu! Un oiseau jaune! ». Pour moi c'était dans la grande boîte oiseaux. Et donc je vois cet oiseau qui s'avérait être un chardonneret jaune...mais je ne le savais pas encore. Et ma mère avait, ce guide Peterson à la fenêtre. C'était sa première année à la ferme, à la campagne...elle l'ouvrait et regardait les oiseaux qui venaient aux mangeoires. [...] Les oiseaux c'est par famille. Donc je me suis dit « wow! C'est cool! ». Donc j'ai pris le livre et je suis sorti dans le champ et j'ai été chercher les autres oiseaux que je pouvais trouver! [...] Du jour au lendemain je suis devenu un amateur ornithologue. Et je sais ce qui est arrivé, c'est que j'ai aussi un souci pour la beauté. La beauté et l'ordre se sont rencontrés dans cet oiseau-là. (Biophile 4).

Nous voyons là le moment de contact particulier où la nature fait impression; ce moment exact où la curiosité ordinaire ou passagère cède le pas à une véritable enquête pour découvrir un univers qui demande à être compris et apprécié.

#### **4.1.4 La flore et la faune du point de vue des biophiles : de l'invisibilité de la nature à la prise en compte de la diversité du monde naturel**

Se mettre ainsi à voir, repérer, les plantes du jour au lendemain, puis être capable de les identifier, les nommer, constituent des pas à franchir pour incarner, à travers un processus plus ou moins long, la figure du *biophile*. Nous avons ainsi retracé ces moments qui marquent cette démarche.

La nature ayant capté une fois pour toute la curiosité, elle devient désormais l'objet d'attention de celui ou celle pour qui elle s'est manifestée sous un nouveau jour, à un moment donné.

Je pense que je n'aurais pas eu cette disposition dans une forêt comme on a ici partout parce que... eeeee... je ne sais pas, il y a comme un sentiment de vide qu'il y avait avant et un espèce de non-intérêt... Juste un gros paquet vert, plein de couleurs, qui bouge, indifférencié. C'est probablement la différence qui a fait que je me suis attardée à chacun, de voir les individus, les plantes qu'il y avait autour de moi. (Biophile 6).

J'ai un grand bois ici où je me suis promenée souvent. J'ai passé beaucoup de temps dans les bois. Et j'avais jamais remarqué. Il y a des plantes que je piétinais pourtant elles sont très hautes, elles sont colorées... je ne les avais même pas vues. C'est ça le plaisir. Le plaisir c'est que la fois d'après que j'ai pris ce même chemin, je n'ai plus seulement regardé les arbres. Je les ai vus. Et là j'en vois d'autres. Et là j'en vois partout. Je me dis que je ne comprends pas que je ne les ai pas vu avant. C'est ça le plaisir, la découverte. Et le fait de voir des choses qui me semblaient invisibles avant; ça rend des choses invisibles, visibles. [...] Je me dis qu'on ne voit rien parce qu'on regarde seulement certaines choses et on ne voit pas du tout les détails. Et c'est un peu la même chose quand on ne connaît pas du tout la botanique. Il y a un beau champ fleuri; quand on connaît un peu ce qu'il contient on se rend compte qu'il y a plein de trésors, pleins de choses à regarder mais on ne les voit pas! Je ne sais pas, c'est difficile à expliquer. (Biophile 7).

Quand on a vu quelque chose on le voit. Mais tant qu'on ne l'a pas vu, on ne le voit pas. Je vais vous expliquer ce que je veux dire. Un moment donné j'étais avec mon fils, il y avait une plante une petite plante amusante elle s'appelle le petit prêcheur... vous irez voir sur internet on dirait un curé dans sa chaise. Vous voyez la chaire dans les églises catholiques... bon. Il y en avait plein. Et je dis « tu as vu les petits prêcheurs? »... Il me dit « quoi? »... Il était devant et il ne les voyait pas. Et une fois que j'ai mis le doigt dessus, là il les voyait tous! (Biophile 2).

On voit dans ces extraits de quelle manière la nature peut tantôt apparaître totalement opaque (non décomposable en unités intelligibles), tantôt tout à fait transparente et

plus nettement perceptible. Pour être en mesure de percevoir la nature dans toutes ses subtilités, une forme de discrimination cognitive est opérée dans un premier temps ne faisant voir que ce qu'on a l'intention de voir.

Je vais aller à quelque part où le milieu est plus ouvert, j'ai plus de chance de trouver quelque chose en floraison. Parce que je m'intéresse beaucoup à ce qui est en fleur. C'est sûr que quand il n'y a pas de fleur c'est correct aussi. Mais pour moi le but de ma sortie, c'est de les voir en fleur. (Biophile 1).

De la même manière, on peut s'intéresser en même temps aux oiseaux et aux végétaux par exemple, mais se rendre disponibles aux objets demande de faire un choix raisonné pour mieux se rendre disponible à un environnement inconnu.

Et moi je trouvais que la tourbière qu'il y avait dans le secteur St-Daniel c'était tellement intéressant côté botanique. Les oiseaux aussi mais là j'y allais plus pour la botanique. (Biophile 1).

Dans le même ordre d'idées, l'extrait suivant montre la nécessité d'identifier au préalable un petit nombre de spécimens susceptibles d'être observés afin de faciliter sa recherche.

Je cherchais une plante que je n'avais pas encore identifiée mais jamais plus que 2 ou 3 sinon c'était trop compliqué. (Biophile 2).

Ces « exercices » cognitifs « ordinaires » de *typification* de la réalité selon les termes d'Alfred Schütz (1998) relèvent jusqu'alors de cette opération de base que nous discutons précédemment et qui « prend du temps, nécessite des tâtonnements et constitue un accomplissement en soi » (Charvolin, 2009, p. 150). Dans le cas de la biophilie, il semble que l'attrait que l'on a pour les spécimens naturels est pour une bonne partie tributaire de ce processus renvoyant à l'idée de la *passion cognitive*.



[Lorsque je me trouve dans la nature,] mon cerveau est sur le mode recherche et compréhension. Mes yeux sont sur le mode observe, observe, observe. Et je prends des notes. Et « hop! » il y a quelque chose dont je ne suis pas sûre et là je tombe tout de suite sur le mode recherche. Tout se fait sur le mode automatique, ça se fait tout seul, je ne me pose pas de questions. (Biophile 1).

En lisant ou en faisant des recherches sur une plante, on découvre autre chose. Si je vois une recette de sirop que les Amérindiens faisaient, ou les colons il y a 200 ans. Et qu'ils mettaient telle plante, telle plante, telle plante, telle plante et que ça semblait très commun. Là je me dis, ça ne me semble pas si commun que ça...donc je me dis « peut-être que je n'ai jamais remarqué » et ça commence comme ça. Là je vais essayer de la trouver. C'est un plaisir de la trouver. (Biophile 7).

C'est un peu la curiosité. C'est amusant. C'est un jeu! Vous voyez une plante...je trouve que c'est dommage de ne pas pouvoir la nommer. C'est un peu frustrant si vous voulez. La nommer c'est un peu comme les gens, si vous ne vous souvenez pas de leur nom, c'est un petit peu dommage. Et quand vous connaissez leur nom, c'est comme si ils devenaient des amis! Il y a une relation qui se crée. Quand tu ne connais pas le nom des gens, ça ne devient pas tes amis, ce sont des gens qui passent quoi! [...] C'est vraiment de donner un nom aux plantes. Par exemple de voir un arbre...Par exemple il y a des choses qui sont frustrantes... des choses très difficiles. C'est très difficile d'identifier des herbes. Je me dis un jour, il faudrait peut-être que je m'y mette. C'est ça, c'est que ça rend les choses plus proches quoi! Non les plantes, moi ça m'amuse quoi! Comme je vous dis, quand on donne un nom aux choses, tout de suite ça devient beaucoup plus agréable. (Biophile 2).

Dès lors, les « manipulations » à la fois raisonnées et passionnées d'objets que l'on fait sortir de leur « anonymat », participent à fonder sa représentation de la nature de manière de plus en plus familière.

Dans le cas des amateurs naturalistes rencontrés, le second moment de l'investissement intellectuel et passionnel montre bien le « sérieux » de leur démarche. Ce moment relève de la « confrontation des observations du réel aux

classifications admises » (*ibid.*), c'est-à-dire que l'on part du cadre pour arriver à une représentation sophistiquée de la nature. Cet autre extrait montre concrètement cette opération telle qu'elle est performée par un des répondants.

Je me suis ramassée avec des gros albums de photos, toutes identifiées. Je commençais à mettre des dossiers dans mon ordinateur, à classer les plantes par famille. Parce que là je ne savais pas trop quoi faire avec ça : oui, j'ai des photos de plantes, j'ai des noms. Dehors je suis capable de dire : Ah ça c'est une « claytonie », ça c'est un « sabot de la vierge » où je sais pas...n'importe quoi. Là j'ai dit : là on fait quoi avec ça maintenant? [...] Temps libres quand il y en a, souvent ce que je fais c'est prendre le matériel que j'ai accumulé pendant l'été et je le classe. Justement, c'est ça mon problème! C'est que je n'ai pas encore trouvé la bonne façon de classer mes choses. Comme mes photos là, je les classe par familles, là je les identifie. Donc je commence par trouver c'est quoi la plante après je les classe par famille dans un fichier sur mon ordinateur. Je n'ai rien fait encore avec ça, j'ai juste classé. Et j'ai encore mes grooos albums. [...] Mais là tous les noms latins, bein la plupart ont changé Mais là un jour, ce qu'il va falloir que je fasse durant mes temps libres, c'est prendre le temps de tout vérifier si les noms latins sont encore bons. Et essayer de conserver ça autre part que dans un cartable tout croche dans une boîte. (Biophile 1).

Par ailleurs, si dans le dernier cas, le cadre de référence s'inspire largement d'un système classificatoire scientifique (nomenclature binomiale<sup>20</sup>), il n'est pas appliqué de manière systématique.

Il doit surement en avoir [des façons de mener les pratiques en botanique] mais je ne pense pas que j'ai fait ce qu'il fallait dans le sens que moi, ce n'est pas une démarche de botaniste. Ça a commencé doucement, j'ai adapté ça à mes besoins. (Biophile 7).

---

<sup>20</sup> La nomenclature binomiale est un système de classification des êtres vivants d'après leur seul genre et leur seule espèce. Elle a été inventée par le naturaliste suédois Carl von Linné (1707 – 1778). Ce sont les noms scientifiques en latin qui sont utilisés dans la nomenclature binomiale afin que les scientifiques du monde entier disposent d'un même langage pour échanger leurs observations.

En fait, ce deuxième moment de l'investissement de l'amateur fait apparaître un souci de mener la pratique de manière non restrictive.

#### **4.2 Les formes expérientielles de la pratique naturaliste : les pratiques comme cadres d'apprentissage et d'appréciation**

Menées dans un cadre « non professionnel », les pratiques des biophiles rencontrés s'inscrivent dans leurs temps libres (retraite, bénévolat, fin de semaine, vacances, etc.). Ces moments sont ainsi l'occasion de pratiquer à leur façon (temps, moments, techniques) et selon leurs intérêts et sensibilités des activités axées sur la nature afin d'en éprouver les qualités. Ces activités sont également l'occasion pour l'intérêt d'évoluer à travers une organisation personnelle minutieuse et une démarche réflexive qui questionne autant les objets que les manières de parvenir à les comprendre.

##### **4.2.1 L'apprentissage autodidacte : la production d'un corps naturaliste outillé**

Amenés à discuter avec les participants sur la manière dont ils ont acquis leurs connaissances sur la nature, nous avons pu relever la récurrence d'une forme d'apprentissage particulière : l'autodidactie.

Tu vas avoir beaucoup beaucoup plus d'autodidactes que de professionnels dans ce domaine...C'est complètement l'inverse.  
(Biophile 4).

J'avais pas vraiment quelqu'un pour me guider là-dedans. J'ai comme été (ricanement) un peu par moi-même. J'ai un peu appris par moi-même.  
(Biophile 1).

Je suis pas mal autodidacte. Je suis curieux. Pour la botanique, je me débrouillais tout seul. La plupart du temps c'était ma bagarre à moi. J'allais sur Internet, je fouillais, je cherchais, j'ouvrais mes bouquins jusqu'à ce que je trouve. Et quand je ne trouvais pas, je demandais. Mais essentiellement, j'ai appris à identifier les plantes tout seul. Je savais que c'était difficile mais c'était un défi quoi! Parce que sinon, on s'en souvient peu! (Biophile 2).

En contexte de biophilie, la finalité de la démarche autodidacte n'est pas l'objectif; l'intérêt étant d'alimenter sa curiosité sur la nature lorsqu'on se trouve en interaction avec elle.

C'est que je ne fais pas ça dans un but précis. Je ne me dis pas « j'ai un intérêt et une passion pour la botanique parce que je veux arriver à ça à la fin ». Je m'en vais un peu en zigzag, j'explore. J'imagine qu'il y aura une finalité mais ce n'est pas l'objectif. L'objectif c'est continuer d'accumuler des connaissances, puis nourrir cet intérêt que j'ai qui est grandissant à part de ça. Parce que plus tu en sais, plus tu veux en savoir. (Biophile 1).

C'est comme ça, souvent je ne pars pas avec un objectif particulier. Mon objectif c'est comme de m'imprégner et de réagir par rapport à ce qu'il va se passer comme nature là... (Biophile 5).

L'apprentissage autodidacte chez les amateurs naturalistes rencontrés est ainsi initié par une démarche personnelle réfléchie dans le cadre de laquelle les compétences acquises permettent à l'individu d'évoluer.

J'ai fini par être une personne un peu plus organisée. Côté humain, je vais plus vers les gens; j'ai appris à aller vers les gens. Parce que je me suis rendu compte qu'échanger avec les gens c'est aussi important que seulement lire un livre, c'est peut-être plus important. Moi j'étais quelqu'un de très très gênée, j'ai pas eu le choix de passer par-dessus cette gêne, d'aller au-devant de... je suis plus fonceuse. Aussi, tu aigüises vraiment ton sens de l'observation quand tu fais du terrain. La patience aussi, mais pour ça j'ai une patience infinie que j'avais déjà donc c'est pas vraiment quelque chose qui a changé; je l'ai juste entretenu. (Biophile 1).

Qui plus est, considéré comme un parcours exploratoire et exigeant, l'apprentissage autodidacte chez les amateurs naturalistes suppose un travail relevant d'une forme particulière d'accumulation et d'intégration des connaissances sur la nature et l'environnement. En outre, le mode *self-learning*, contrairement aux formes de transmission de connaissances classiques (ex. les institutions d'enseignement) ou alternatives (ex. l'enseignement à distance ou *e-learning*), constitue un mode d'apprentissage peu ou pas encadré qui demande à l'individu de se donner des prises sur le monde qu'il a comme projet de découvrir. Pour ainsi dire, l'amateur *apprend en faisant* et c'est dans cette démarche qu'il développe des connaissances à la fois théoriques et tacites.

Dès lors, la référence à des guides, entendus dans une acception large (au sens de « ce qui conduit les actes de quelqu'un »), permet à l'amateur de se donner des repères et des orientations. La nature (les habitats, la faune et la flore), les sens, les instruments, les ouvrages de référence, le collectif de praticiens et l'éthique apparaissent dès lors comme des dispositifs complémentaires guidant les actions des amateurs et nécessitant d'être apprivoisés. C'est autour de ces guides donc que l'activité des amateurs naturalistes s'organise.

*Expérience proximale : la fonction indicielle des habitats, de la faune et de la flore*

Les terrains de proximité (principalement près des lieux de résidence) sont ceux qui sont les plus pratiqués. Ce sont des lieux accessibles, c'est-à-dire qui doivent être praticables à pied (superficie raisonnable et parcours sécuritaire) et en toute liberté (pas de barrières à l'entrée).

En introduisant les plantes à la pharmacie, je commençais à regarder les plantes qu'il y avait autour de chez moi. (Biophile 7).

Souvent [je fais le tour de mon terrain] en pyjama ou en gougoune ou en bottes d'hiver! En tout cas, n'importe quoi qui me passe sous la main. Moi ce que j'aime bien, je commence...Ce qui m'intéresse dans le fond c'est faire le tour du terrain, juste pour voir s'il n'y a pas de monde qui est passé, s'il n'y a pas des chevreuils, des *trails* de chevreuils, s'il n'y a pas des arbres qui sont tombés, tout ça. Donc je fais le tour de mon territoire (Rire). Donc je pars, et j'ai comme mon itinéraire du tour du terrain. Un itinéraire un peu flou. (Biophile 6).

Je vais toujours me promener aux mêmes endroits. C'est pas tout à fait les mêmes, je change tous les jours un peu mais je ne vais jamais à plus de 7-8 kilomètres de chez moi. (Biophile 2).

[l]l faut être capable de se déplacer sur le terrain aussi. Ce que je trouve problématique c'est que les terrains ici au Québec sont plus privés que publics, fak je ne peux pas me promener partout où je veux. Je trouve que c'est une grosse contrainte. Tandis que sur la Côte-Nord j'ai trouvé ça intéressant parce que les terrains sont beaucoup plus publics, fak je pouvais m'arrêter sur le bord du chemin, aller un peu partout où je voulais. (Biophile 1).

Qui plus est, lorsque cela est possible, ce sont les sentiers non-battus qui intéressent les amateurs. C'est en quelque sorte la recherche d'expériences uniques qui mène les passionnés à s'aventurer dans les sentiers non fréquentés car ce sont les petits recoins où il n'y a pas de fréquentation humaine qui sont les plus propice aux découvertes.

Je prenais le chien (rire) et on allait dans le bois. Là je prenais le chemin...je ne suis pas souvent sur les chemins...temps en temps je traversais le bois n'importe où. (Biophile 2).

C'est le fait de vouloir avoir ces moments-là qui t'amène à sortir des sentiers battus. Je ne peux pas nier que c'est vraiment passionnant d'aller sortir dans des endroits perdus, *ultimately a wildeness, all wildeness is what we have not mashed yet, that we have not found use for...* Et pour les passionnés, il faut trouver trouver ces lieux. Et c'est ça! C'est drôle parce que ces lieux sont parfois des vestiges, ils sont très petits...tu t'aventure dans un petit rien, derrière n'importe quoi et tout à coup, tu tombes sur quelque chose... (Biophile 4).

Ce que j'aime bien c'est aller hors des chemins battus, hors des sentiers que tout le monde emprunte...D'abord j'aime pas être un mouton qui fait comme les autres... Et ça me permet de voir ce que les autres ne voient pas. Souvent en forêt les animaux vont les emprunter parce que c'est plus facile aussi de marcher mais souvent ils savent qu'on marche là, où on va se tenir...donc on les voit moins, ils vont se tenir plus à l'écart. (Biophile 5).

La familiarité qu'on acquiert vis-à-vis des sentiers maintes fois parcourus favorise la reconnaissance de caractéristiques intrinsèques à ces lieux. Se trouver à répétition dans ces endroits familiers engage ainsi les individus à porter une attention particulière aux indices présents dans l'environnement qui leur permettent de s'engager dans une direction ou une autre. En ce sens, les habitats, la flore et la faune ont une fonction indicielle c'est-à-dire qu'ils constituent des faits immédiatement perceptibles (dès lors qu'on y porte attention) nous faisant connaître quelque chose à propos d'autres faits qui, eux, ne sont pas immédiatement perceptibles.

Dans le fond, je vais être....souvent je vais partir comme ça et puis je vais voir...ça peut être des traces d'animaux qui vont m'attirer, ou ça va être si c'est l'été des champignons...Je vais comme sivre le milieu dans lequel le champignon est intéressant et là je vais être interpellé par autre chose, par...le milieu... [...] Moi je suis plus quelqu'un de terrain, plus proche je dirais de l'écologie. Et pour moi dans le fond, les plantes, plus je les connais, plus elles m'indiquent toutes sortes de choses; elles vont m'indiquer quels animaux vont être là parce que j'ai tel type de plante, tel type de nourriture pour la faune; elles vont m'indiquer si je suis en milieu humide ou pas suivant le type de plantes; elles vont m'indiquer si c'est un terrain qui est renoué ou qui a été coupé; elles vont me dire si je suis en terrain plus ancien là où il y a des arbres plus anciens qui ont 80-90 ans....Ça m'a absolument passionné quand ils se sont mis à découvrir des plantes au pied des arbres qui avaient elles aussi 100 ans! Alors avant on voyait les arbres en disant c'est comme des grands sages, ils vivent jusqu'à 100-200-300 ans et plus...je ne voudrais pas dire...mais il y en a qui ont plus que 1000 années. Mais là on s'est aperçus que les plantes aussi pouvaient être très très vieilles, c'est-à-dire que la souche de base, elle, est très très vieille. Donc là tu regardes avec respect cette plante là; elles ont beaucoup plus de connaissances, une connaissance très très très pointue de leur milieu... (Biophile 5).

### *Les sens comme informateurs*

À la lecture de tout ce qui précède, nous pouvons reconnaître que l'amateur naturaliste devient un fin observateur de l'environnement qu'il investit tant émotionnellement, cognitivement que physiquement.

Lorsque nous avons abordé avec les répondants la manière dont leurs sens (vue, ouïe, toucher, odorat, goût) sont mobilisés lorsqu'ils se trouvent dans la nature, nous avons noté que c'est aussi par le biais des autres sens (principalement l'ouïe, le toucher et l'odorat) qu'ils parviennent à décoder les indices laissés par la nature pour reconnaître et identifier les spécimens qui croisent leur route.



*L'ouïe...*

L'ouïe....des fois ça peut être important par exemple pour le bruit des feuilles sur un arbre. Je ne peux pas dire que je connais beaucoup les arbres mais...quand j'entends un tel bruit je me dis « ah il y a peut-être telle sorte d'arbre ici ! », parce que le bruit des feuilles est différent. Ça pourrait être aussi le son des insectes, des abeilles, ça peut être un indice qu'il y a beaucoup de fleurs. (Biophile 7).

Dès qu'il y a un peu de vent...le son il y en a tout le temps, ça craque, ça « rchhhh ». Chaque arbre fait ses bruits différemment avec les feuilles veux veux pas tu le remarques. Tu as les bruits d'insectes, tu as les oiseaux et tu as le vent. Ça fait plein de bruits cette affaire-là. C'est distrayant là. Il y a ça et la vue beaucoup parce que tout attire ton attention quand tu es comme disposé à ça. (Biophile 6).

Pour faire le recensement des oiseaux, ça engage l'ouïe because you can't do that work by sight. Because in order to get an estimate of the numbers of same species in a given area you use this characteristic of bird...that they sing to intimidate each other. The males are intimidate each other by singing. And they are have their territories that they're defending. If you stand in the middle you might hear six of same species. (Biophile 4).

*Le toucher...*

Le toucher...c'est important parce que...j'y touche, elles sont douces, poilues, piquantes....c'est leurs textures. (Biophile 7).

Oui oui oui. En botanique le toucher apprend des choses quand même. Oui parce qu'il y a des plantes qui sont un petit peu rugueuses, oui ça aide le toucher. (Biophile 2).

*L'odorat...*

L'odorat et bien...c'est sure, les fleurs mais aussi l'écorce, les feuilles, il y a beaucoup d'odeurs. (Biophile 7).

Ça sent tout le temps tout le temps tout le temps quelque chose! Bein voyons, qu'est-ce qui sent ça? Ayoye! C'est cet arbre-là qui sent ça! Je dirais que l'odorat est très sollicité aussi. Dès que tu donnes un petit coup de pied, dès que tu lèves les feuilles, ça sent l'humus, ça sent telle affaire. ...Je ne sais pas, on écoute la télé dans le salon et il y a un courant d'air qui traverse et « voyons! Qu'est-ce que ça sent cette affaire-là?! »...C'est ça là, c'était l'espèce de petit arbuste que je n'avais jamais regardé, ça sentait la charogne, ça sentait le poisson tsé...Ayoye! (Biophile 6).

Les sens apparaissent dès lors comme des dispositifs corporés fournissant une panoplie d'informations sur l'environnement.

[En parlant des sens] Ici [à la campagne] c'est tellleement plus doux. Il n'y a pas une connotation négative [comme en ville]....c'est plus facile je dirais parce que d'emblée, tu n'as pas à te défendre de ça, c'est juste que ça t'informe de quelque chose au lieu de te nuire ou de t'attaquer directement. (Biophile 6).

*Des instruments et des échelles d'appréciation : les instruments comme extension des sens et comme artefacts*

Complémentairement, certains instruments se révèlent nécessaires pour apprécier et connaître ce qui se donne à voir. Ces instruments peuvent être considérés comme une extension des sens (loupe, binoculaire, jumelles, lunette d'approche) permettant d'accéder à d'autres échelles d'appréciation et de connaissance.

C'est sure qu'au début, les premières fois que je faisais ça, je sortais de chez moi et je me disais « aaa oui, il y a telle fleur qui pousse ces temps ici, je vais essayer de la trouver », et là je la trouvais et « aaah bien je l'ai vu! ». C'est tout. Après là il fallait voir : cette plante-là avait des trous minuscules dans les feuilles et je ne voyais pas alors je me suis dit « je vais m'apporter une loupe ». Et c'est là que je me suis dit « la loupe c'est pratique, je vais la laisser dans mon petit sac » et finalement j'avais un petit sac où j'avais tout ça et je partais avec mon sac, c'était plus simple après, j'étais mieux organisée. [...] Souvent je m'assois, je sors ma loupe de terrain (une x10 et une x16 toujours avec moi). Donc j'utilise ma loupe, parce que les spécimens sont souvent petits et je veux voir les détails. (Biophile 1).

Et là je vais vous faire rire...Il y a une plante...c'est une petite oseille. Vous la regardez elle est insignifiante et tout ça...et un jours j'étais avec le chien, on marchait et un moment donné je m'assois et il y a une petite oseille à côté. Je la regarde et je lui dis « t'es pas bein belle toi ». Je la prends, je la regarde avec ma loupe....les fleurs sont minuscules, elles font 2-3 millimètres...Elle était magnifique la fleur, elle était très belle! Je me suis excusé! (Biophile 2).

Par rapport aux pratiques menées à l'extérieur, nous pouvons parler d'*objets emportés* (cartes géographiques, cartes topographiques, carte des répartitions, carnet de croquis, guide d'identification, jumelles, loupes, appareil photo, etc.) qui accompagnent l'observation et l'identification plus systématique des spécimens.

Donc là je pars sur le terrain. J'emmène ma loupe de terrain, un cahier croquis, un guide d'identification, des fois une paires de jumelles pour essayer de voir les plantes qui sont trop loin, quand je ne suis pas capable de me rendre. » [...] Je prends des photos, tout le temps! Genre dix mille photos pour la même plante parce qu'il y en a tout le temps une qui sort floue. Si j'arrive à la maison et que les photos sont floues je suis en tabarouette. (Biophile 1).

Je sortais avec un livre, souvent quelque chose pour écrire, pour noter si je voulais noter des choses mais je ne notais pas tout le temps, une caméra, une loupe. Toujours quand j'ai commencé à le faire d'une manière plus systématique. C'est sûr qu'au début, les premières fois que je faisais ça, je sortais de chez moi et je me disais « aaa oui, il y a telle fleur qui pousse ces temps ici, je vais essayer de la trouver », et là je la trouvais et « aaah bien je l'ai vu! ». C'est tout. Après là il fallait voir : cette plante-là avait des trous minuscules dans les feuilles et je ne voyais pas alors je me suis dit « je vais m'apporter une loupe ». Et c'est là que je me suis dit « la loupe c'est pratique, je vais la laisser dans mon petit sac » et finalement j'avais un petit sac où j'avais tout ça et je partais avec mon sac, c'était plus simple après, j'étais mieux organisée. (Biophile 7).

Ces objets emportés semblent par ailleurs avoir un effet structurant sur les conditions de l'activité. Par exemple, le poids de ce matériel peut contribuer à placer le praticien dans une disposition plus réceptive par rapport à son environnement.

Parce que quand tu voyages à pieds dans une forêt avec 40 livres sur le dos, tu ne marches pas vite, tu as le temps de regarder, le temps de penser. (Biophile 1).

Plus encore, l'accès à des instruments spécialisés est déterminant dans le développement d'une expertise pour des objets précis. Par exemple, s'intéresser au registre du microscopique demande l'usage d'un binoculaire. De même, pour les amateurs d'oiseaux qui nécessitent des lunettes d'approche.

Je suis allé aussi, (en 2012), au centre de biologie de l'Université de Montréal (le répondant semble essayer de se rappeler) dans les Laurentides avec le groupe de FloraQuebeca on avait fait une sortie. On parlait de bryophytes, les mousses... Là je me suis initiée à une autre partie de l'univers de la botanique. J'ai trouvé ça vraiment spécial. On a travaillé avec des binoculaires, des microscopes. Parce que là c'est vraiment dans le domaine de l'extra petit, du minuscule. Tout ce qu'on est habitué de voir mais qu'on ne se pose pas de question quand on rencontre en forêt, sur les trottoirs. C'est des belles plantes, j'ai beaucoup aimé. (Biophile 1).

Quand tu fais des oiseaux marins, des oiseaux de marécages, limicoles, tu ne pourras jamais avoir de bonnes observations, tu ne peux pas devenir expert de ces oiseaux sans une lunette d'approche. (Biophile 4).

Finalement, ils peuvent aussi constituer des supports matériels de connaissances (photographie, planches d'herbier, carnet de croquis, notes d'observation) sous forme d'artefacts, dans la mesure où ils constituent une production habile située socialement de même qu'une mémoire tangible d'objets naturels. En ce sens, ils participent à la vie sociale d'objets naturels à travers une forme culturelle. Il faut par ailleurs noter la sensibilité du biophile à l'égard de son rapport aux objets naturels et aux artefacts.

Je me suis rendu compte que dessiner...eee...des illustrations botaniques pour un livre c'est un peu différent du travail que je fais. Moi je fais des dessins très très très détaillés. Et là je me suis rendu compte qu'il fallait vraiment épurer la chose. Des dessins botaniques à fins d'identification il faut épurer. Un peu comme les dessins que l'on trouve dans *La flore laurentienne*. [...] J'ai trouvé ça difficile. Parce que moi je trouve qu'une plante c'est plus que faire le contour de sa feuille (rire). Mais c'est intéressant de voir à quel point lorsqu'on simplifie l'image qu'on se fait d'une plante c'est quand même très représentatif pour l'espèce, comprendre aussi pourquoi on les fait comme ça maintenant. Monsieur-Madame-tout-le-monde lorsqu'il va ouvrir le livre pour identifier une plante, il ne s'attardera pas aux détails comme moi je le fais, il va regarder l'aspect général de la plante. Un dessin botanique c'est justement pour représenter en général l'apparence de la plante et non entrer trop dans les détails. Quand par exemple on veut illustrer une graine ou une partie de la plante en particulier on peut le faire mais c'est très très très épuré. (Biophile 1).

Quand j'ai fait du laboratoire, pour moi il y avait des plantes que je connaissais très bien en terrain....que quand je les ai vu en herbier, je n'étais même pas capable de les reconnaître. Quand je finissais par trouver le nom qui allait avec, je me disais « Ey!...je la connais dans le fond, je la fréquente presque tous les jours mais je ne suis même pas capable de la reconnaître ». Je les reconnais vivantes, c'est différent, je les reconnais par leur port, la façon dont la feuille se tient tout ça, tandis qu'en herbier, aplatis, on perd tout ça...Je dirais donc vraiment par l'allure....Quand quelqu'un s'en vient en marchant, on reconnaît que c'est quelqu'un qu'on connaît...c'est sure que rendu sur une feuille de papier c'est... (Biophile 5)

Il y a ça aussi. Je voudrais bien collectionner des photos. Mes amis voudraient que je le fasse. Surtout quand je fais ces voyages extraordinaires et que j'en parle après, ils me disent... « what it looks like? Let's go on Youtube and find out»....Donc...oui....mais honnêtement, j'en ai peur un peu. Parce que je ne voudrais pas compromettre cette merveilleuse habitude, cette merveilleuse chose que j'ai décrit tout à l'heure qui est de pouvoir faire un snapshot de toute une scène dans ma tête et que ça soit forever linked in my mind to that species. So I don't know. (Biophile 4).

### *Les ouvrages de référence*

Autrement, les ouvrages de référence constituent essentiellement un appui à l'identification des spécimens. Le laboratoire observé ainsi que toutes les personnes rencontrées en sont dotés. Certains répondants marquent même qu'ils se plaisent à en faire une véritable collection.

J'adore les livres. J'en ai des centaines et des centaines. Tous les livres de botanique vendus dans les librairies au Québec, je pense que je les ai tous achetés (rire). (Biophile 1).

J'ai acheté pour 2-3 mille dollars de livres de botanique. (Biophile 2).

Ces guides peuvent présenter différentes approches dépendamment des besoins et des connaissances recherchés.

Ça dépend de tes besoins. Mais normalement, un professionnel de la botanique connaît toutes les plantes ou presque toutes les plantes qu'on va rencontrer, sans même consulter de guide. (Biophile 4).

Le principal rapprochement que nous avons pu rendre compte dans la recherche concerne le type de découpage classificatoire des principaux guides francophones et anglophones pensé pour faciliter l'identification pour tous. En Amérique du Nord par exemple, les guides *Peterson* (*Peterson Field Guides*) sont les ouvrages par excellence pour les naturalistes anglophones. Il est par ailleurs possible de trouver des exemplaires traduits en français.

Pour un anglo, né aux Etats-Unis comme moi, à New York, tu as les guides Peterson, qui ont été traduits aussi. C'est organisé par couleur. Par couleur de fleurs...Ce qui n'est pas une approche botaniste, botanique. C'est une approche pour débutants. C'est fait pour les débutants. (Biophile 4).

Pour les praticiens francophones (et plus précisément au Québec), les guides d'identifications de plantes sauvages (et rares) signés *FleurBec*<sup>21</sup> connaissent une bonne popularité<sup>22</sup> et constituent une initiation moderne et vulgarisée à la *Flore laurentienne* de Marie-Victorin.

---

<sup>21</sup> C'est Gisèle Lamoureux, fondatrice de FloraQuebeca (et aussi botaniste, écologiste et photographe québécoise) qui est à la source de cette série d'ouvrages de références pour la pratique de la botanique au Québec.

<sup>22</sup> L'ensemble des exemplaires vendus s'élève à plus d'un tiers de million.

Oui, c'est ça. Les livres Peterson, pour les anglos, il y en a d'autres pour les Québécois, francophones, ... Ici au Québec, ce serait les livres....FleurBec [le répondant n'est pas certain]... Il y a une série qui a été publiée. C'est organisé par différents habitats. Tu as les plantes des friches, les plantes de champs...les plantes du bord de la mer, les tourbières, ...Oui, ce qui est une bonne façon de le faire. (Biophile 4).

Dans les deux cas, ces ouvrages offerts en format de poche sont destinés aux débutants (écoliers, touristes, randonneurs) et aux initiés tout acabit (amateurs, experts). Ainsi, que ce soit pour le débutant ou pour l'initié, le guide d'identification facile d'utilisation est un outil fort pratique pour accompagner ses observations sur le terrain. Même s'il apparaît que ces guides sont davantage indispensables pour les débutants, ils peuvent servir comme une ressource à consulter par l'initié en cas de doute. Abondamment illustrés et rédigés dans un langage accessible, ils ont été conçus pour être faciles d'utilisation en permettant à tous les usagers d'identifier les plantes par l'image.

En botanique par exemple, les deux modèles de guides (anglophone et francophone) conçoivent la classification par couleur de fleur comme facilitant l'identification. Ainsi, pour identifier une fleur, un des premiers critères utilisé sera la couleur du spécimen (fleurs roses à rouges, fleurs violettes à bleues, fleurs fuchsias à mauve, fleurs oranges jaunes ou vertes, fleurs blanches). En fonction de traits distinctifs, quelques étapes seront ensuite nécessaires pour parvenir à identifier avec un degré de certitude relatif, l'espèce en question. À cette étape ultime de l'identification, une fiche spécifique permet de donner davantage de détails sur la plante grâce à une photo et une description détaillée (noms, répartition géographique, origines, folklore, utilisation culinaire et médicales, etc.).

Dans le cas particulier des ouvrages FleurBec, des guides spécifiques à certains habitats (plantes sauvages des villes et des champs, plantes sauvages des lacs, rivières



et tourbières, plantes sauvages du bord de la mer), saison (flore printanière, plantes sauvages printanières) et usage (plantes sauvages comestibles) permettent l'observation et l'identification dans un cadre plus spécifique et restreint ce qui permet un usage adapté à ses intérêts et aux situations géographiques privilégiées par le praticien.

Les guides Peterson, qui ne portent pas exclusivement sur la flore, permettent quant à eux de s'intéresser à d'autres formes de vie et de phénomènes naturels (oiseaux, poissons, roches et minéraux, étoiles, phénomènes atmosphériques, traces d'animaux, etc.).

Ainsi, les guides délimitent dans une certaine mesure les zones et les objets d'investigation en couvrant une partie des lieux et des spécimens qui peuvent être observés.

Pourtant, comme nous l'a mentionné un répondant, les amateurs et autres experts ne se limitent pas seulement à la recherche et à l'identification de spécimens communs; la curiosité et la passion de plusieurs d'entre eux les mènent à rechercher des observations rares qui ne sont pas toutes rapportées dans les ouvrages de référence.

Les gens de FloraQuebeca, c'est beaucoup de travail sur les plantes rares du Québec. Les plantes rares du Québec, ne se trouvent pas dans les guides pour une bonne partie. Des plantes donc qui ne sont pas recensées dans les ouvrages populaires. [...] Mais la rareté, c'est quelque chose qui nous attire, moi comme naturaliste bien sûr. Je pense que c'est presque un caractère inné de l'espèce humaine. Et grosso modo ce sont les habitats rares qui habitent les espèces rares. Le fait d'être attiré par des espèces rares, ça m'attire vers des habitats rares et c'est ce qui m'attire hors des sentiers battus. Tout bon ornithologue, tout bon botaniste sait qu'il faut aller dans certains endroits parce qu'il y a un habitat particulier. C'est là qu'on va vraiment voir des choses intéressantes. (Biophile 4).

Qui plus est, afin de satisfaire ses intérêts en matière de pratiques naturalistes, il peut arriver qu'un naturaliste amateur réalise de sa propre initiative des guides plus spécifiques afin de combler le besoin de rendre davantage accessible la reconnaissance de spécimens naturels. Comme nous l'avons évoqué jusqu'à présent, apprendre à voir, reconnaître et identifier des spécimens participe à un processus non toujours évident. Cela étant, l'amateur qui se lance dans l'écriture d'un guide se fonde sur sa propre expérience pour produire une forme plus adéquate pour celui qui débute. Le cas de la réalisation de guides d'identification destinés aux jeunes enfants est un de ces défis qui favorisent la démocratisation de pratiques et d'ouvrages plus spécialisés.

C'est difficile de changer la façon dont les gens pensent quand ils sont adultes mais c'est facile à inculquer à des enfants, alors c'est pour ça que j'ai décidé de faire des livres pour enfants sur les plantes sauvages communes, ce que le gens ont autour de chez eux. [...] Finalement, c'est peut-être des livres un peu plus pour la famille que des livres pour enfants. [...] C'était des petits livres, une collection, donc il y avait une dizaine de plantes par livre. Ça c'était par expérience, quand j'ai voulu essayer de plus reconnaître les plantes, c'est compliqué quand on en apprend trop d'un coup, on ne se souvient plus de rien. Parce que ça se ressemble quand même. Et des fois je me dis « aah oui, j'ai vu ça, mais qu'est-ce que c'était déjà!? ». Alors je me disais, c'est mieux d'avoir une bonne description, beaucoup de photos, les usages et tout ça de quelques plantes et ils pourront les maîtriser, pour qu'ils s'en souviennent au moins assez pour se dire « ah oui, je sais que j'ai un livre sur ça, cette plante-là pourrait servir à telle chose », après ça tu prends ta référence dans ton livre. (Biophile 7).

Poursuivons sur ce même exemple. Les connaissances étant partielles dans ce type de pratiques, elles peuvent être complétées par quiconque se dote des moyens nécessaires et d'une démarche méthodique. Sensible à la perspective de l'autodidacte débutant, une personne qui est elle-même en « mode apprentissage » peut participer à produire des outils favorisant des connaissances nouvelles pour elle et pour d'autres apprenants.

Pour faire un livre sur les plantes, moi je ne les connaissais pas les plantes. Ce ne sont pas des livres que j'ai fait après mon expérience mais c'est plus un travail journalistique, parce qu'il fallait que j'apprenne en le faisant, j'ai appris beaucoup de choses. Même avant de faire les livres, j'avais suivi un cours de botanique au Jardin Botanique. [...] Évidemment, quand j'ai travaillé sur les livres, j'ai fait beaucoup de recherche. Et les plantes, il fallait que je les trouve et il fallait que je les explique comme il faut aux enfants, sans qu'ils ne se trompent. Et c'est comme ça que j'ai développé mes connaissances à moi et elles sont limitées. Parce que des fois je voyais d'autres choses, j'apprenais d'autres choses que ce qu'il y avait dans les livres. Je suis tellement loin de tout connaître parce que je n'ai pu développer que sur ce que mes recherches m'ont conduit. (Biophile 7).

Les connaissances se limitant aux découvertes à travers la recherche, c'est l'aspect pragmatique de la connaissance qui est ainsi mis en lumière.

## **CHAPITRE V**

### **PRÉSENTATION ET DISCUSSION DES RÉSULTATS (SUITE) ET OUVERTURE : LES DIMENSIONS COLLECTIVES DES PRATIQUES NATURALISTES ET DU RAPPORT À LA NATURE**

Complémentairement au précédent, le cinquième et dernier chapitre s'attache à montrer en quoi la dimension collective de la pratique naturaliste et du rapport à la nature participe à une forme évolutive et durable d'attachement à la nature de même qu'à une plus grande conscientisation par rapport aux enjeux environnementaux. En empruntant aux discours des répondants mais aussi à l'actualité, nous avons voulu que ce dernier chapitre puisse aborder quelques avenues méritant à notre avis d'être plus systématiquement étudiées.

Nous avons jusqu'à maintenant présenté les conditions d'émergence d'un rapport « positif » à la nature en saisissant les expériences individuelles de biophiles. Une compréhension plus globale de l'amateurisme en matière de nature et d'environnement reste cependant incomplète si nous n'abordons pas le tissu social auxquels participent activement les praticiens.

Ainsi, bien que l'histoire contemporaine laisse penser que sur plusieurs aspects, le tissu social et le bien commun se trouvent altérés, nous ne pouvons en dire de même en ce qui concerne les collectifs de praticiens naturalistes. Comme nous l'a montré la recherche, les modes de relation que les amateurs naturalistes entretiennent entre eux

sont fait de rapports sociaux fondés sur un principe de cohésion et permettent les avantages qu'offre une communauté (appartenance, entraide, reconnaissance, altruisme, etc.).

Ce deuxième cadre d'analyse s'attachera ainsi à montrer la relation entre une communauté et l'objet de sa pratique en gardant de vue ce qui « attache » les individus entre eux et la manière dont cela définit leur pratique et leur vision commune.

### **5.1 La communauté de passionnés**

Il est clairement ressorti de la recherche que la nature comme objet d'appréciation et de connaissance tient le rôle de « liant » dans le monde social des biophiles. En matière de nature et d'environnement, les collectifs de praticiens sont des lieux d'échanges littéralement rivés sur leurs objets d'appréciation et les pratiques qui permettent de mieux les connaître et de les apprécier.

Quand tu as quelqu'un pour te diriger, te soutenir, t'encadrer, surtout avec FloraQuebeca...c'est pour ça que je trouve que c'est un groupe qui est vraiment vraiment, c'est vraiment des gens exceptionnels. Il y a des professionnels, des amateurs, des botanistes, du monde qui travaille dans d'autres domaines mais qui aiment la botanique et qui veulent apprendre. Ce qui les relie c'est la botanique! [...] [Par exemple, après une sortie botanique organisée] [l]es groupes se rejoignent, parce qu'on ne s'est pas vus de la journée. Donc là on regarde les photos, « on a vu ça! » ...On n'arrête pas de parler de botanique, jusqu'à temps qu'on se couche le soir. Même pas; on se lève et on parle toujours de botanique. (Biophile 1).

Et donc c'est à partir de ce moment que j'ai connu ces gens de FloraQuebeca. Et tous les ans, quand ils organisent des sorties, si ce n'est pas trop loin de chez moi et que c'est pratique d'y aller, ça me fait toujours plaisir d'y aller avec eux hein! C'est du monde tellement agréable. Et on a cet intérêt des plantes en commun quoi! (Biophile 2).

Au Québec, FloraQuebeca, figure parmi les communautés d'intérêt qui permettent aux amateurs naturalistes d'entrer en rapport avec d'autres passionnés (des professionnels et des amateurs) et ainsi de leur offrir des occasions de ne pas pratiquer de manière isolée.

Quand j'ai découvert ça j'ai dit làà, je vais rencontrer des gens qui aiment les mêmes choses, qui vont m'apprendre des choses, pouvoir participer à des sorties botaniques autres que « mes sorties » botaniques que je me préparais moi-même. Et que ça allait être beaucoup plus constructif et interactif d'y aller avec des gens que d'être toujours toute seule sur le terrain. À taponner, à chercher on sait pas trop quoi au juste. Fak j'ai trouvé ça très intéressant. [...] Je dirais que c'est sure que FloraQuebeca permet de retrouver d'autres passionnés comme ça... parce que c'est pas facile de retrouver des gens qui ont cette passion-là. [...] Donc c'est sure que ça se recoupe à un moment donné parce que quand on est passionnés par ça on finit par faire des choses qui font qu'on se recoupe. (Biophile 1).

Dès lors, les pratiques d'amateurs naturalistes, en tant qu'elles ne sont pas nécessairement publiques (observations, identifications, collectes, collections, recherche d'informations, etc. pouvant être réalisées en solitaire et pour des motifs personnels), revêtent un caractère social lorsqu'elles sont insérées dans les réseaux associatifs.

### 5.1.1 Partage de données d'observations dans la création de liens sociaux : l'usage du web

Afin de partager leurs observations, certains répondants trouvent intérêt à rendre accessibles leurs découvertes, et ce, à leur rythme et à leur manière. Photos de spécimens, descriptions et commentaires sont ainsi présentés à travers des sites web créés pour cette fin ou encore au sein de blogs ou de réseaux socionumériques. Sur le web, l'information est vaste, diversifiée mais parcellaire, décentralisée et dans certains cas rendue accessible de manière exclusive à un groupe<sup>23</sup>.

Je ne fais pas de collecte mais je fais de la collecte de photos et je les post sur facebook donc ça me fait un espèce de journal de savoir... Je lis [aussi] les petits bulletins. J'ai plein de sites de référence que je vais visiter ou regarder régulièrement. (Biophile 6).

Je m'étais fait un site Internet pour m'amuser. [...]J'ai fait quelques milliers de photos de plantes. J'ai fait ça pendant un bon bout de temps... [...] Sur mon site Internet il doit y avoir 200 ou 300 espèces, j'en aurai encore 200 ou 300 à faire dont j'ai les photos. (Biophile 2).

En plus il y a des sites internet, Facebook, on peut toujours rester en contact. Par courriel, je reçois tous les échanges qui se font en groupe. Admettons que quelqu'un est parti sur le terrain, il a découvert une plante, il ne connaît pas le nom de cette plante-là. Il a besoin d'aide pour l'identifier. Il envoie un courriel et tout le monde le reçoit. Donc si on veut réagir au message, tout le monde a la possibilité de le faire. Mais ce n'est pas une obligation. Et toute cette information, tu as accès à ça en étant membre de FloraQuebeca, en faisant partie du groupe! Tout ça est partagé! La personne pourrait garder toutes ces informations pour elle! Mais on, elle partage avec les autres. C'est ce que je trouve intéressant aussi. (Biophile 1).

---

<sup>23</sup> C'est le cas de FloraQuebeca pour des raisons justifiées. En effet, les données amassées sur les plantes rares et menacées doivent faire l'objet d'un traitement particulier pour assurer leur protection, notamment en ne divulguant pas publiquement leur localisation.

À ce titre, les informations et autres données sur la nature transigeant sur les sites web, les intranets, dans les blogs et les réseaux socionumériques méritent d'être vérifiées, centralisées et rendues accessibles, et ce, même sous une forme brute. Dans un objectif d'intégrité, d'efficacité et d'innovation, il faudrait par ailleurs pouvoir faciliter la recherche et la comparaison de données pour les citoyens et les chercheurs.

À la lumière du dernier extrait d'entretien et du prochain, on peut déjà signifier l'intérêt du partage de données d'observations dans la création de liens sociaux orientés sur la connaissance de la nature. De même, grâce aux dispositifs socionumériques, l'éloignement géographique ne constitue pas un frein à la collaboration.

Mais ça m'a fait des contacts intéressants quand même. Un jour il y a quelqu'un qui m'a envoyé un courriel électronique disant « je suis allé sur votre site. Est-ce que je pourrais prendre quelques photos »...je répondais « oui »...j'étais professeur d'université, je donne accès à l'information. Une fois c'était des gens qui venaient de Toulouse, ils venaient au Québec juste pour voir les orchidées québécoises parce que c'était des amateurs et que ça les intéressait. Ils sont tombés sur mon site par hasard. Et quand ils ont atterri à Dorval, je leur ai dit « si je suis à la maison, je vous emmènerais voir les orchidées ». Ils voulaient camper mais il y avait l'orage donc ils sont restés à la maison. Le lendemain je les ai emmené voir des orchidées. Et après ils ont fait tout le tour jusqu'en Gaspésie et ils sont revenus. Quand ils sont revenus, ils sont restés 2 jours à la maison, on est retourné voir les orchidées! Pour me remercier, ils m'ont envoyé 2 jolis bouquins sur les orchidées. C'était super sympa! Et donc là vu que mon site n'est pas disponible ça arrivera beaucoup moins. Il faudrait que je m'en occupe mais je n'ai pas le temps. (Biophile 2).



[Pour un projet d'illustration de livre] Elle [sa collaboratrice et amie] se trouve à Québec, moi je me trouve à plus d'une centaine de kilomètres. Mais ce qui est beau c'est que Internet nous permet de nous envoyer des trucs presque instantanément. J'avais à faire avec elle là je scannais mon truc, je lui envoyais ça, je lui demandais « dis-moi si c'est correct », elle dit « oui c'est parfait! », parfait on ne touche plus à ça, on passe au suivant. [Aussi,] j'ai rencontré une fille biologiste, Française, on s'est connue dans une sortie botanique! On a fait d'autres des sorties ensemble et on est encore en contact même si elle est retournée en France. C'est vraiment valorisant. C'est un réseau extraterritorial. (Biophile 1).

[Par rapport à sa participation à FloraQuebeca] J'allais pas beaucoup aux réunions parce que dans ce temps-là, ça se passait à Montréal et j'avais un enfant donc juste de quitter pour aller à des réunions au centre-ville à Montréal c'était compliqué malheureusement...Maintenant ils le font par Skype justement pour qu'on soit ensemble, qu'on ait pas besoin de se déplacer... (Biophile 5).

### **5.1.2 Le collectif comme occasion de socialisation**

Au-delà de la communication médiatisée, le bouche-à-oreille est la manière la plus commune d'intégrer un collectif pour les praticiens naturalistes. C'est souvent grâce à la médiation d'une personne de son entourage que l'amateur sera orienté vers une organisation offrant une programmation qui convient à ses intérêts ou besoins.

C'est une amie qui m'a fait connaître le groupe parce que j'en avais jamais entendu parler. Étonnamment (rire). [...] [Connaissant mes intérêts,] elle me disait : tu ne connais pas ça FloraQuebeca? Tu devrais adhérer à ce groupe-là!... Après ça je me suis inscrit comme membre de Flora Quebeca. (Biophile 1).

[Q]uand j'ai trouvé le ginseng, j'ai appelé mon ex belle-sœur [qui travaillait pour parcs Canada pour lui dire que j'avais trouvé du vrai ginseng. Elle m'a dit « appelle [membre de Floraquebeca], ça va l'intéresser ». J'ai appelé [le membre de FloraQuebeca]... [Je suis membre] [d]epuis au moins 16-17 ans, quelque chose comme ça. (Biophile 2).

Je connaissais un petit peu [FloraQuebeca] parce que j'avais des amis qui connaissaient justement [un membre de FloraQuebeca] qui a été au tout début de FloraQuébeca... (Biophile 7).

C'est comme ça que j'ai connu l'Herbier Marie-Victorin, par le biais des Jardins Quatre-vents. Parce que j'y vais en covoiturage, et parmi les bénévoles, il y en a beaucoup qui travaillent au Jardin Botanique. Et donc j'ai connu une femme qui est assistante botaniste ici et c'est elle qui m'a dit « ah, ça t'intéresserait peut-être le bénévolat à l'herbier »... Voilà comment j'en suis venu. Avec elle, on a développé une amitié. Aaa oui oui, tout à fait. Je l'ai d'abord connue comme camarade si on veut, on se voyait 4 fois par ans. Et puis avec le temps on est devenue amies. Et donc j'ai voyagé avec elle. Je voulais voir les jardins japonais donc on est allé à Kyoto ensemble. L'objet du voyage était de visiter les jardins de Kyoto. Et l'année passée, nous sommes allés toutes les deux en Angleterre, au Sud-Ouest de Londres. Nous avons visité 17 grands jardins classiques anglais. Voilà où nous en sommes. (Biophile 3).

Une partie des praticiens naturalistes se connaissent déjà entre eux. Pour ceux-là mais aussi pour ceux qui n'ont pas cette opportunité, c'est au fil de leur participation à la programmation offerte par le collectif qu'ils (les plus actifs) développent des relations interpersonnelles plus familières.

Ah oui, un moment donné, tout le monde parle « qu'est-ce que tu fais dans la vie? », « moi je fabrique des cercueils! », « comment ça?! » (rire). Alors tout le monde veut savoir « comment ça tu aimes la botanique? », ils ne voient pas le lien! « Bein...le cercueil, c'est mon travail...c'est ce qui me permet de manger à la maison »...[...] Quand on finit par faire 14-15 sorties, on finit par les connaître personnellement aussi. C'est avec la force des choses que tu finis par parler un peu plus de tes intérêts personnels. Mais là on se demande d'où vient cet intérêt? Et là on débouche peut-être un peu plus sur la vue privée mais pas nécessairement non plus, ça dépend des gens. (Biophile 1)

Les échanges interpersonnels orientés par un intérêt en commun, permettent ainsi de créer et de cristalliser des liens d'amitiés pouvant ou non déborder le contexte des activités.

Comme le montre le profil des répondants de la recherche, les collectifs de praticiens tels que FloraQuebeca et l'Herbier Marie-Victorin sont aussi le théâtre d'échanges intergénérationnels. La présence de membres de tous âges, du moins au plus expérimenté, est d'ailleurs considérée comme une rare et intéressante occasion d'altérité intergénérationnelle faite d'entraide et de partage de connaissances.

C'est vraiment sympa, il y a tous les âges là! Moi j'ai 75 ans je suis un des plus vieux. Mais l'année passée quand j'ai été faire les plantes de rivage, il y avait une madame qui avait 85 ou 86 ans. Il fallait que je lui donne le bras pour l'aider à marcher avec sa canne et tout ça, mais c'est correct! Et il y avait des jeunes dans la vingtaine! C'est super sympa de ce côté-là! (Biophile 2).

Souvent ça peut être des personnes plus âgées que nous. Autant des personnes très très jeunes qui sont étudiants, que des personnes très très vieilles qui sont à la retraite et qu'eux autres ça leur fait un immense plaisir de partager leur bagage de connaissances avec les jeunes qui ont moins d'expérience. Et t'oublies ça le fait qu'il soit plus âgé ou plus jeune. Tout le monde sur le terrain on est tous là pour la même raison. Ça devient comme une grosse famille un moment donné. (Biophile 1)

En somme, la pratique menée collectivement rend compte d'un exercice d'altérité qui permet la prise en compte de différentes facettes des objets d'appréciations par les praticiens.

[En parlant d'un projet mené avec d'autres praticiens] Mais moi c'est sûr que plus je vieillis, plus ça m'intéresse vraiment justement d'aller comprendre les différences et de trouver une place pour toutes les différences...je trouve que ça ouvre vraiment. Ça devient vraiment multiforme. J'ai l'impression que c'est quelque chose qui s'ouvre plus sur l'univers plus que d'être juste avec des gens qui pensent la même chose que moi et qui ont les mêmes intérêts que moi. [...] J'essaye de mettre en place un système où les gens vont vraiment dire ce qu'ils pensent. Alors déjà leur permettre de s'exprimer et qu'ils sentent que c'est possible de poser des questions, que c'est possible de dire qu'on n'a pas compris...Mon objectif, c'est ça : que ça soit ouvert, que chacun y trouve leur place. [...] Donc pour moi, plus on est de gens qui peuvent faire voir les différentes facettes, me faire voir les différentes facettes que je n'aurais peut-être pas vu du tout....À voir surtout les plantes et les animaux, des fois, j'oubliais la facette des gens et de l'argent qu'ils ont et des besoins qu'ils ont d'avoir une maison et de faire des réparations et tout ça, ça me faisait voir un autre côté....je trouvais ça très très intéressant pour ça ces échanges-là. (Biophile 5).

### **5.1.3 Le collectif comme espace pédagogique : s'informer et apprendre mutuellement**

Également, l'idée du réseau de praticiens comme dispositif collectif pouvant accompagner les pratiques naturalistes d'amateurs, est reconnu par ces derniers comme une occasion privilégiée de se tenir à jour par rapport à de l'information spécialisée non toujours disponible en dehors de lieux de socialisation académiques ou professionnels.

Vous êtes chanceux quand on étudie à l'université parce qu'on est dans beaucoup d'informations, on a beaucoup d'informations sur ce qui sort en ce moment je pense aussi. Et quand on est hors du système universitaire et hors peut-être des fonctionnaires et des lieux de travail qui amènent beaucoup d'informations, il faut vraiment aller se rejoindre dans les groupes pour pouvoir en avoir. (Biophile 5).

Qui plus est, du point de vue des amateurs, il s'agit de considérer le caractère distribué du savoir comme un dispositif ayant pour principale fonction la mise en

commun et le partage d'un savoir non toujours savant mais aussi pratique et nécessaire pour le développement de leur intérêt pour la nature et sa conservation. Pour que cela puisse être le cas, la forme pédagogique adoptée par les collectifs de praticiens naturalistes est davantage basée sur le principe de complémentarité que sur celui de compétition. Les plus expérimentés des membres acceptent dès lors volontiers apprendre des autres en ne discriminant pas les amateurs en fonction de leur savoir.

On ne se fait pas traiter de pourrit, de pas bon. Non non! Ils sont là et ils nous aident. Ils nous accueillent, ils nous appuient, ils nous encadrent, ils vont répondre à nos questions, ils sont super gentils; c'est comme des professeurs. Moi je prends ça comme ça, ils nous enseignent des choses. Et même que quand tu sais quelque chose que lui ne savait pas, ils sont très très ouverts d'esprit. Ils ne disent pas toi tu ne connais rien. Ça peut arriver que tu saches des choses aussi. Et là il y a un échange qui se fait entre les gens dans le groupe; c'est une belle dynamique! (Biophile 1).

C'est marrant, ils [les experts] regardent des choses et ils ne sont pas sûrs. Ils sont là avec leur bouquin et ils discutent. Jamais en se chicanant pour savoir vraiment c'est quoi la plante en question. Donc c'est vraiment marrant de les voir faire. [...] Justement, c'est ça qui est bien sympa là dedans. Si vous posez une question, il n'y a jamais personne qui va vous dire « vous devriez le savoir ». Non ils comprennent qu'on peut très bien ne pas savoir, etc. C'est le côté agréable. (Biophile 2).

Dans un tel contexte d'hétérogénéité des connaissances, les plus expérimentés tâchent d'adapter leur vocabulaire selon les interlocuteurs présents dans la discussion. Ils veillent ainsi à faire le mouvement entre langage scientifique et vulgarisation dans un effort d'inclusion des parties prenantes.

J'étais justement assise sur la table à piquenique, et il y avait deux personnes assises juste à côté de moi et l'autre juste en face d'elle et elles parlaient de botanique, mais avec des termes scientifiques compliqués et...je n'étais pas très familière avec ces termes-là. J'écoutais et je ne parlais pas. Ils placotaient et un moment donné ils se sont rendus compte que j'écoutais. Il dit : « t'a pas l'air de comprendre, je vais t'expliquer ». Et là ils m'ont expliqué dans d'autres mots, moins compliqués que ceux qu'ils utilisaient lorsqu'ils se parlaient. J'ai trouvé ça vraiment le fun. À la place de me laisser dans le néant à essayer de comprendre ce qui se passait, ils ont pris le temps de me montrer avec des images, des explications figurées un principe que je ne connaissais pas. Quelque chose d'une plante que je ne connais pas non plus. (Biophile 1).

Nous pouvons ajouter que les collectifs de praticiens permettent la mise à disposition de ressources (expertise et instruments) pour soutenir des pratiques menées de façon autodidacte.

Nous n'avons pas de lunettes d'approche pour les oiseaux...ça c'est vrai...l'aspect social est beaucoup plus marqué pour nous quand il s'agit d'oiseaux de longue distance. Parce que nous n'avons pas de lunettes d'approche, de télescope, et il faut y aller avec des gens qui en ont (Rire)! (Biophile 4).

Moi j'ai découvert FloraQuebeca parce que justement je cherchais des ressources pour les bryophytes, pour les mousses. Là je suis tombée la dessus! Là je suis devenue membre. Je pensais y retourne tout de suite l'année d'après parce qu'on était bien trop excités avec cette affaire-là, finalement...[...] « Bein là, on s'est dit « câline, il va bien falloir s'y mettre pour de vrai, soyons sérieux ». Donc on s'est retrouvés pour trois jours avec des microscopes, des binocles, avec LE spécialiste des bryophytes du Québec qui a écrit LES deux volumes d'identification des bryophytes du Québec. En tout cas, avec les top des top!... (Biophile 6).

En ce sens, les praticiens les plus expérimentés (professionnels comme amateurs) agiront comme des références dans le doute.

Oui oui oui. Des copains de FloraQuebeca...des fois il y a une plante que j'ai trop de misère à identifier, je leur envoyais la photo et des fois ils y arrivaient. [...] il y a quelques amateurs chez eux, j'aimerais ça être aussi bon qu'eux. Ils sont vraiment super, super brillants. Ils m'ont fait voir des plantes que je ne connaissais pas dans le temps. (Biophile 2).

#### **5.1.4 Les pratiques au sein d'un collectif comme occasion de projets en commun**

Par ailleurs, le fait que les connaissances environnementales intègrent un champ très large et complexe, et puisqu'elles intéressent des gens de divers horizons, toutes les parties prenantes reconnaissent l'idée selon laquelle « on ne peut tout connaître à soi seul ». Cette « conscience » de la nature complémentaire du développement de la connaissance en matière de nature et d'environnement s'observe concrètement dans les échanges prenant lieu en contexte de randonnées (comme celles offertes par FloraQuebeca) et lors d'implications bénévoles (comme dans le cas de l'Herbier Marie-Victorin). La participation à des activités collectives permet ainsi une relation basée sur la connaissance de l'autre (ses compétences, son éthique, ses connaissances, etc.) en interaction sur le terrain.

Quand tu participes à des sorties avec des gens, quand tu réalises des activités avec eux, c'est beaucoup plus facile quand les gens sont devant toi. C'est plus facile que de seulement dire « ah on m'a parlé d'une personne qui connaissait telle autre, je vais te donner son adresse courriel! » (rire) Il a pas eu le temps d'être avec toi, pas eu le temps de te voir faire sur le terrain; il ne sait pas ce que tu connais et ce que tu connais pas. Le terrain c'est autre chose, il y a une interaction qui se passe. Et là tu décides, tu te dis « ouai! Cette personne là je la retiens » ou encore « tiens, cette personne-là va peut-être un jour m'être utile ». C'est pas juste ça bien sûr, tu ne te sers pas de cette personne comme d'un outil; il existe des vrais liens d'amitié qui se créent avec ces personnes-là souvent, mais pas toujours! Souvent oui. (Biophile 1).

La connaissance mutuelle des compétences de chacun permet dès lors la mise en réseau d'expertises et de savoir-faire pour combler les besoins de l'un ou l'autre des praticiens.

C'est comme la personne qui a fait le livre de botanique, si elle était capable de dessiner elle-même elle aurait pas eu besoin de trouver quelqu'un pour le faire pour elle. Il y a des gens qui m'ont dit « avoir su avant que tu faisais du dessin, j'aurai communiqué avec toi pour faire mon projet ». La flore des bryophytes du Labrador, ça a l'air qu'ils ont eu toute la misère du monde pour trouver un illustrateur botanique. Ils me disent « avoir su, je t'en aurais donné de l'ouvrage ». Mais moi avoir connu ça avant, j'aurais aimé ça participer à ce projet! ». Plus tu as de monde dans ta boîte à outils, plus c'est facile de dire « ah j'ai besoin de ça, je vais parler à cette personne là...connais-tu quelqu'un qui pourra m'aider à réaliser ça ». Parce que des fois la personne peut connaître quelqu'un d'autre dans son réseau de contacts à elle. Ça marche beaucoup par bouche-à-oreille. (Biophile 1).

Corolairement, faire partie du réseau de praticiens augmente les occasions de mettre en pratique ses connaissances.

Je me suis dit « là c'est la chance que j'ai de me faire un réseau de contacts » (rire), de connaître des gens dans le milieu. Parce que si un jour, je veux mettre en pratique toutes mes connaissances, c'est vraiment bien d'avoir un réseau de contacts. [...] Tu as beau avoir un grand réseau de contacts, si tu ne l'entretiens pas...Moi je l'ai négligé l'année passée en n'ayant aucune sortie botanique. Quand tu as fait seulement 2-3 sorties de terrain, peut-être qu'ils ne se souviendront plus de toi l'année prochaine. (Biophile 1).

À juste titre, l'implication au sein de collectifs et les projets en commun favorisent une « puissance d'agir » qu'il serait difficile d'espérer si les praticiens faisaient les choses seuls, chacun de leur côté.



C'est sûr que quand on veut essayer de faire un petit peu changer les choses ou si on veut diffuser de l'information, c'est sûr que si on s'implique comme ça, ça aide aussi à être rattaché à d'autres gens. Et à travailler en équipe aussi. Pour moi c'est très très très important de travailler en équipe et je dirais que j'ai appris beaucoup comme ça. Et je trouve que de travailler en équipe avec des gens qui ont des idées vraiment parfois diamétralement opposées...mais pour moi, travailler en équipe...maintenant c'est comme mon objectif en soi aussi. De réussir à faire un groupe de gens qui ont des idées différentes. Mais ça permet un peu de voir toutes les facettes par rapport à un problème plutôt que rester toujours dans ce qui est confortable...dans nos idées, nos pensées, nos pantoufles...on n'est pas dérangés sinon houuu...on se croit, on se dit que c'est la vérité...c'est plus simple, plus facile aussi vivre comme ça. (Biophile 5).

## **5.2 Les modes de relation à la nature et les dispositifs sociaux d'accompagnement**

Ainsi mis en relation, les praticiens naturalistes connaissent de nombreux avantages à faire partie d'un collectif. Construisant leurs connaissances et coordonnant leurs actions ensemble, leur éthique environnementale évolue aussi de manière parallèle. Ce qui rallie les praticiens naturalistes relève d'une conception éclairée, à la fois théorique, sensible et pratique d'un rapport non discriminant entre humains et vivants non-humains.

### **5.2.1 Le rapport éthique au vivant : l'éthique pragmatique des amateurs naturalistes**

Les principes éthiques sont censés donner un cadre aux actions en permettant d'orienter les décisions. « Rappelons qu'un principe n'est rien d'autre qu'une valeur qui est censée avoir un caractère suprême en fournissant quelque chose de premier et d'organisateur à un système théorique donné » (Létourneau, 2010, en ligne).

De la perspective des répondants de la recherche, l'éthique environnementale relève essentiellement du respect d'une série de principes minimaux qu'il convient d'adopter dans une relation respectueuse à l'environnement naturel.

Il y a une éthique en botanique. Je vais faire un résumé parce que je ne la connais pas par cœur...Mais en fait, c'est ne pas récolter des plantes, surtout si elles sont en voie de disparition, respecter les terrains...les terrains privés il faut demander la permission avant d'aller sur le terrain. Moi premièrement si j'avais un terrain et que je verrais tout le monde aller sur mon terrain, tout briser, faire n'importe quoi, récolter....non! Le respect, le respect de la récolte, respect des propriétés....en gros c'est ça que je retiens.

[...] Il y a toujours une partie « respectueuse de l'environnement et du territoire...ne pas piler. Comme à Charlevoix, je ne sors pas de la track sinon j'écrase tout le lichen et je ne me verrais pas faire un carnage juste parce que je veux aller voir une plante quelque part. Il y a toujours un côté respectueux dans les sorties de terrain qu'il ne faut pas oublier. » (Biophile 1).

Ces « règles » guidant l'action peuvent être consignées dans un code d'éthique auquel on doit consentir dans le cadre d'une activité mené au sein d'un collectif<sup>24</sup>. Par ailleurs, cela ne signifie pas pour autant qu'elles doivent être mémorisées (« par cœur ») pour être exécutées. Elles peuvent en effet se performer de manière implicite étant donnée qu'elles ne sont pas systématiquement verbalisées au moment de l'activité. Elles sont ainsi davantage intégrées comme des façons jugées « bonnes » de faire et d'être dans le cadre de pratiques naturalistes. Par extension, elles peuvent aussi constituer des allants de soi dans son rapport à la nature de manière générale.

---

<sup>24</sup> Comme c'est le cas avec le code d'éthique de FloraQuebeca [En ligne] : [http://www.floraquebeca.qc.ca/wp-content/uploads/2009/05/code-de\\_thique-fqavril09.pdf](http://www.floraquebeca.qc.ca/wp-content/uploads/2009/05/code-de_thique-fqavril09.pdf) (Dernière révision: avril 2009)

Ahh mais il y a une éthique dans le genre, on n'arrache pas de plantes ou des choses dans le genre, etc. Mais on ne m'a jamais donné un livre d'éthique des plantes...c'est implicite quoi. On ne m'a jamais dit « voilà le règlement à suivre ». (Biophile 2).

Autrement, c'est souvent en comparaison avec des non-initiés que l'amateur déterminera les « bonnes » pratiques par rapport aux « mauvaises ».

Il y a toujours un côté respectueux dans les sorties de terrain qu'il ne faut pas oublier. Et les gens des fois, vont faire n'importe quoi. Ils n'ont pas d'éthique. (Biophile 1).

On peut ainsi comprendre la conception de l'éthique mobilisée par les répondants comme la conscience d'un double impact : l'impact de leurs comportements sur les autres individus ainsi que l'impact de leurs actions sur l'environnement. Essentiellement, dans le premier cas, il apparaît important pour le biophile de montrer publiquement le bon exemple.

Comme par exemple, des fois tu dois rester sur une passerelle, tu ne vas pas dans la tourbière. Je ne me verrai pas dire *fuck off*, il y a toujours le respect de ... » Pour pas non plus que les gens me voient ne pas respecter les règlements. (Biophile 1).

Ensuite, il jugera ses actions sur l'environnement à partir de son rôle et de son devoir face à la nature. Dans l'extrait suivant, la conception des êtres humains comme gardiens d'un équilibre fondamental met en évidence une conception « antispéciste » du rapport au monde et à la vie, c'est-à-dire qu'elle implique un rapport de non-discrimination fondé sur le critère d'espèce. Entendu en ce sens, dans le monde du vivant, si l'espèce humaine s'octroie un pouvoir et une liberté sur les vivants-non-humains, elle doit s'obliger une plus grande responsabilité envers eux. Nous en venons à penser que la justice aujourd'hui ne concerne pas tant le droit de bénéficier

d'une forme de justice (ce qui devrait aller de soi) mais plutôt de distribuer (ou de rendre) une forme de justice pour rétablir un équilibre bouleversé.

À la longue, je suis devenu un *non speciesist*; quelqu'un qui croit que toutes les espèces sur la planète ont le même droit d'exister et que nos activités en tant qu'être humain devraient viser à maintenir les habitats pour toutes les autres espèces parmi lesquels nous sommes devenus veut pas, les gardiens. Je fais exception pour les pissenlits, les étourneaux ou les coquerelles qui vont survivre sans nous. Mais bien d'autres espèces, on va les rayer de la carte bien avant qu'on se rayer de la carte. (Biophile 4).

Étant donné le rôle crucial des humains dans la recherche de cet équilibre écologique, et que l'éthique environnementale ne va pas nécessairement de soi, cette éthique doit être incarnée à travers des actions concrètes et à travers des modèles. La question de la place des mécanismes sociaux dans la conception de la justice environnementale introduit la nécessité d'une éthique en action.

David Suzuki, parle des spécialistes...I never forget him saying « they're about to destroy the planet he works on forever and never and he wouldn't lift a finger to defend it»....So there's an ethic in action »... which I don't think it's given when you talk with people that love wild things, I think. And that ethic in action has something to do with...what would you do to stand up for things?...You know it's part of social justice and it's part of environmental justice and the two are very very close together. Because often times people in environment, if you talk about social justice, people about destroying your environment, it's part of social justice. I mean, in today's world, it is social justice. (Biophile 4).

Dans cet esprit, des formes citoyennes de la participation en matière d'environnement peuvent se réclamer de cette éthique en action. Ainsi, s'il y a une part de mobilisation qui est nécessaire pour parler et incarner une éthique environnementale, le militantisme en est un exemple.

Mais quand tu prends une amie comme celle qui est sur la Rive-Sud...c'est quoi son nom, ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu...Elle, elle a découvert qu'ils allaient détruire un certain marais, marécage,...et elle et un autre homme se sont lancés pour le défendre. C'est pas donné ça. (Biophile 4).

En effet, le contre-pouvoir militant a suscité de nombreuses prises de conscience en se déclinant en quelques démarches différentes et complémentaires. Avec la professionnalisation des mouvements associatifs qui accueillent en leur sein des professionnels et des amateurs, se sont progressivement conjugués le rationnel et l'émotionnel de même qu'une grande capacité de réactivité. Qui plus est, avec la diversification du réseau associatif, les organisations spécialisées, qui se sont révélées très performantes dans leur domaine, comme FloraQuebeca, ont prouvé leur crédibilité au sein d'organes juridiques. Ce faisant, l'alliance de praticiens naturalistes tout acabit, est porteuse d'une ligne d'action qui milite pour le renoncement d'un rapport instrumental à la nature (anthropocentrisme ou utilitarisme) au profit d'une conception biocentrée<sup>25</sup> ou écocentrée<sup>26</sup> de l'environnement bio-géo-physique (c'est-à-dire mettant au cœur des préoccupations les écosystèmes ou les espèces vivantes).

---

<sup>25</sup> « Le point de vue biocentré est centré sur les entités naturelles considérées naturellement, homme exclu. Cette vision accorde une valeur d'existence intrinsèque aux entités naturelles. Dans son extrémisme, cette vision peut aller jusqu'à sacraliser la nature en affirmant que l'histoire de l'homme est négligeable dans l'histoire de la vie faisant dire que si l'homme venait à disparaître, c'est ce qui pourrait arriver de mieux à la nature » (Piron, 2009, p. 4).

<sup>26</sup> « Le point de vue écocentré est centré sur les systèmes écologiques. Cette vision permet de situer l'homme dans la nature car le point de vue adopté ici n'est pas l'homme mais la communauté biotique (ensemble dont l'homme fait partie) » (*ibid.*).

### **5.2.2 Le mode de relation scientifique à la nature comme seule position biocentrée ou écocentrée?**

À ce sujet, Piron affirme que « [s]eules les personnes qui ont un mode de relation scientifique à la nature développent aussi, une position biocentrée ou écocentrée » (Piron, 2009, p.4). Nous pensons que cette conception scientifique de la relation s'avère restrictive dans la mesure où nous défendons une définition de la connaissance qui n'idéalise pas le savoir scientifique au profit de celui des amateurs qui eux développent un savoir plus expérientiel et moins balisé que ne l'impose la rigueur de la méthode du biologiste ou du botaniste par exemple.

Ce faisant, nous estimons qu'un mode de relation à la nature fondé sur l'amateurisme peut également adopter de telles positions. Ainsi, dans le contexte d'une urbanisation croissante où la population mondiale augmente en se concentrant toujours plus dans les agglomérations urbaines, il s'agit de nous demander de quelle manière il est possible de développer une plus grande conscience des enjeux environnementaux et un attachement durable pour la nature dans ce contexte.

### **5.2.3 Le citadin comme figure de la relation anthropocentrée à la nature ?**

Lorsqu'Armony Piron a mené l'étude (2009) sur la relation à la nature de citadins, elle a pu rendre compte du fait que ces derniers n'étaient que très rarement motivés par des enjeux environnementaux. « Lorsque les citadins s'engagent ou se préoccupent pour un enjeu environnemental, c'est parce qu'ils en retirent une satisfaction personnelle et anthropocentrée » (Piron, 2009, p. 3). Le citadin serait-il ainsi invariablement voué à incarner et perpétuer une figure de la relation à la nature centrée sur ses propres besoins et désirs d'être humain? Sans vouloir tomber dans l'angélisme, notre réponse à cette question appelle à plus de nuances.

Si nous considérons les chiffres du dernier recensement de Statistique Canada sur la population urbaine et rurale au Québec (2011), sur une population de 7 903 001 individus, la concentration urbaine se chiffre à quatre-vingt-un pourcent (81%) (6 368 270 individus) et la concentration rurale à dix-neuf pourcent (19%) (1 534 731 individus). À la lumière de ces données, il serait simpliste (et alarmant!) de considérer le rapport à la nature des individus vivant en ville ou à la campagne comme deux modes de relation uniformes et immuables. Comment alors expliquer que certains répondants rencontrés vivent en ville tout en nourrissant un intérêt pour la nature et sa conservation? Comme nous l'avons montré jusqu'à présent, c'est plutôt la manière dont les individus font l'expérience de la nature dans leur vie qui fonde leur rapport particulier. Bref, ce n'est pas uniquement sur la base de leur lieu de résidence que se fonde le rapport à la nature, car ce lieu, nous l'avons vu, peut changer. L'important est d'entretenir un contact direct avec la nature avec une attitude d'ouverture et de curiosité menant à produire un corps de plus en plus outillé, sensible et attentif à l'environnement naturel.

Néanmoins, cette ouverture et cette curiosité qui poussent à prendre au sérieux les dégradations environnementales peuvent être liées au territoire habité. Une recherche récemment publiée par des chercheurs Nouveaux-Zélandais (Milfont, *et al.*, 2014) établit le lien entre le milieu de vie géographique et le fait d'accorder de la crédibilité aux changements climatiques. Effectivement, cette enquête montre que les individus vivant près des côtes maritimes sont davantage susceptibles d'éprouver directement des changements climatiques significatifs et ses impacts connexes (inondations, tempêtes, etc.). Ce faisant, eux comme leur communauté doivent penser à la manière dont ils doivent s'adapter à une hausse potentielle du niveau des mers (Bliss, 2014). Selon les auteurs, cette expérience de première main ne s'applique pas aux individus vivant au centre du territoire (*inlanders*) pour qui les changements climatiques ne

sont pas perçus faute de proximité avec les dits milieux naturels qui se dégradent<sup>27</sup>. C'est ainsi que nous pouvons comprendre que les effets du changement climatique apparaissent comme étant plus concrets, car perçus localement, dans le quotidien de certains individus qui doivent s'adapter et se mobiliser collectivement pour agir sur la situation. Cela dit, existe-t-il d'autres contextes favorisant cette prise en compte proximale des désordres écologiques?

Lorsque nous avons abordé la question des changements climatiques avec les répondants de la recherche, cet aspect proximal de la perception des changements climatiques a été évoqué différemment. En effet, même pour une personne résidant une métropole comme Montréal, il est possible de prendre acte des bouleversements climatiques qui s'opèrent. Cette prise en compte est cependant fonction d'une conscience préalable des enjeux écologiques. L'extrait suivant montre le fossé (le gouffre!) entre la conscience environnementale du citoyen biophile de celle du quidam.

Oui [je suis déchiré face à la dégradation des milieux naturels], quotidiennement parce que de nos jours, nous avons un déclencheur de ces émotions qui vont avec : les changements climatiques. Tout ce que tu as à faire c'est regarder par la fenêtre... [...] Je n'ai qu'à sortir... *and sometimes I feel like I'm alone. I feel like... What happened to all to you guys!? And they all have the same age than me. They're « hey! I hate winter! »...You live in a country with six month of winter and now it come up with three! What happened!? Nobody seem to have a memory anymore it's weird! Nobody seem to have the memory of the way it is and the way it should be! ...[...] But I remember, I remember...but I don't understand why other people don't. [...] Parler avec un de ces montréalais épais...la majorité qui disent « ahhh! I can't stand winter! I can't wait for summer! If we turn in another Miami it would be none too soon»....et en même temps, ce sont nos actes. (Biophile 4).*

---

<sup>27</sup> Cela étant dit, la pollution urbaine est de plus en plus décriée. Plus encore est le cas des villes chinoises et des villes en processus d'urbanisation rapide. À ce sujet,



Il apparaît dans ce commentaire qu'une sensibilité et une connaissance minimales soient suffisantes pour être en mesure de prendre acte des changements climatiques à tout moment de la vie ordinaire.

Également, comme il nous a été possible de le constater lors de notre passage à *Papillons en liberté* qui se tient annuellement dans une des serres du Jardin botanique de Montréal, l'intérêt pour certains enjeux environnementaux qui font l'actualité<sup>28</sup> est aussi noté chez les citoyens. Une animatrice présente sur les lieux nous a dressé le portrait du public en mettant en lumière l'intérêt de l'évènement dans un contexte où la relation à l'environnement de nos concitoyens semble anémique.

---

<sup>28</sup> Plus particulièrement la disparition appréhendée d'ici quelques années des papillons monarques au Québec (Shields, 2014).

C'est pas très touristique. On n'est pas dans une période de l'année [avril] qui est touristique. Je n'ai pas la démographie des visiteurs, mais c'est vraiment montréalais, francophones, québécois. Ça me semble être vraiment notre clientèle type.

C'est que la serre des papillons est un lieu qui est complètement immersif, submergent je dirais. Surtout quand il fait soleil comme aujourd'hui, les papillons sont super actifs. Alors les gens arrivent et ils en ont vraiment plein les yeux. Ça c'est la première chose qu'on voit dès l'arrivée ici.

Et c'est spécial parce que c'est un des rares emplois que j'ai fait où les gens sont aussi souriants. Tout le monde est content quand ils sont ici sauf un très très petit pourcentage des enfants qui ont peurs. Généralement des enfants mais aussi des fois des adolescents mais là je me doute que ce n'est pas de la vraie peur. Il y en a qui ont des phobies mais c'est quand même assez marginal.

Alors c'est ça, les gens sont vraiment contents de venir ici et j'ai l'impression que ça vient combler un genre de manque. C'est très Montréalais, très très très montréalais. Il n'y a presque pas de touristes. C'est surtout des montréalais, aussi des banlieues. Pendant la semaine c'est surtout des groupes scolaires. La fin de semaine c'est des familles.

[...] Par exemple, comme questions récurrentes les gens veulent savoir combien de temps vit un papillon. C'est comme le *running gag* entre tous les animateurs, on se la fait poser à longueur de journée. En passant la réponse c'est en moyenne un mois. (Rire) [Aussi] les questions sur les monarques en ce moment, ça touche beaucoup.

Sinon, par rapport à l'événement, les gens veulent savoir qu'est-ce qu'on fait avec les papillons ; est-ce qu'on les libère dans la nature ?... Tellement qu'on dirait qu'ils se sentent tous interpellés comme protecteurs de papillons. Si il y en a un qui est blessé, s'il y a un papillon qui a de la misère à sortir de sa chrysalide, là les gens veulent faire quelque chose ! Ils se demandent si on peut les aider. Oui, c'est normal on les aime, on les trouve beaux... Alors un papillon un peu plus vieillissant, qui a un point moins d'énergie là les gens sont très interpellés par ça.

Quand ils ont grandi en ville, c'est ça pour eux la nature. Si tu compares avec quelqu'un qui vit en région ou dans des milieux tropicaux, la relation avec l'environnement ici n'est pas du tout la même. Il y a même des enfants qui me disent qu'ils n'ont jamais vus de papillons, que c'est la première fois de leur vie. C'est quand même spécial. D'où le bien fondé de cet événement. (Extrait d'entretien mené avec une animatrice de l'exposition *Papillons en liberté*, avril 2014).

Dans le même ordre d'idées, nous estimons que d'autres initiatives actuellement en place dans les villes contemporaines sont susceptibles d'agir comme des dispositifs facilitant le rapprochement entre les individus et la nature. Bien que nous ne prétendons pas faire le tour de la question, ceux que nous pouvons distinguer sont de trois types : 1) les médias d'information qui participent à la mise en réseau et à la diffusion de connaissances spécialisées en matière de biodiversité et de changements climatiques, 2) la mise en place d'infrastructures « vertes » permanentes prisent en charge par des citoyens dans les milieux de vie ainsi que 3) les projets plus sporadiques qui accompagnent les citoyens à porter un regard différents sur la faune et la flore présentes dans leur vie quotidienne.

En premier lieu, les organes d'information grand public sont à considérer parmi des dispositifs d'information et de conscientisation pouvant contribuer à inciter le plus d'individus possible à attirer l'attention sur la faune et la flore. Dans le même esprit que les initiatives bientôt évoquées, l'article publié le 27 juillet dernier par Karim

Benessaieh dans la Presse (aussi disponible gratuitement sur Internet) fait remarquer, à la manière d'un guide, la biodiversité de Montréal<sup>29</sup>.

Quand les premiers Amérindiens se sont installés dans l'île qui allait devenir Montréal, il y a quatre milliers d'années, ils ont été séduits par l'abondance de son gibier et la douceur de son climat. Devenue depuis une métropole de 1,7 million d'habitants, avec un demi-million de bâtiments et 4000 km de rues, Montréal a tout de même gardé un peu du Hochelaga de l'époque. Surtout grâce à son couvert d'arbres, qui occupe encore 20 % de sa superficie. Et sous ses arbres, ou parfois dedans, vit toute une population montréalaise peu connue: sa faune. «Montréal offre une belle diversité d'habitats propices à une variété d'espèces floristiques et fauniques, dont des espèces à statut précaire», indique le *Rapport 2013 sur la biodiversité*, produit par la Ville de Montréal en vertu du programme international Local Action for Biodiversity. Ces grands espaces, qui comportent souvent des mosaïques de milieux naturels de grand intérêt, constituent des masses critiques pour accueillir une riche biodiversité. Cette abondance est pourtant peu connue des Montréalais. Si la quarantaine de chevreuils de l'est de l'île et la centaine de rats laveurs du mont Royal ont quelques fois retenu l'attention ces dernières années, on connaît beaucoup moins les castors du parc-nature de l'Anse-à-l'Orme, dans l'ouest de l'île. Qui connaît les deux espèces qui ne vivent pratiquement qu'à Montréal, la couleuvre brune et la tortue géographique? Et à part les mordus d'ornithologie, qui peut donner sans consulter un ordinateur le nombre d'oiseaux qu'on peut retrouver dans l'île? (...)

Nous l'avons vu dans le chapitre portant sur les pratiques naturalistes, l'information présente dans les livres est une ressource précieuse pour développer sa connaissance et entretenir une *passion cognitive* pour la nature. Mais ce sont essentiellement les

---

<sup>29</sup> En plus de présenter la nature montréalaise en chiffres (« 120 espèces d'oiseaux (200 en période de migration), 270 espèces de papillons, 13 espèces d'amphibiens, 8 espèces de reptiles, 80 espèces de poissons, 20 espèces animales à statut précaire, 5,76 % milieux naturels intérieurs protégés, 20 % indice de canopée (objectif 25 % d'ici 2025), 1,2 million d'arbres sur le domaine public, autant sur les terrains privés, 56 genres d'arbres dans la forêt publique, 23 km<sup>2</sup> de terrains boisés, 15 km<sup>2</sup> de friches et champs, 7 km<sup>2</sup> de milieux humides intérieurs. » *Source : Ville de Montréal. Données pour l'agglomération de Montréal*), l'article introduit quelques informations intéressantes à connaître sur les castors, les couleuvres brunes, les chevreuils, les rats laveurs, les tortues géographiques, les pékans, les assapans, les renards et les coyotes vivants sur le territoire urbain.

ressources en ligne (sites internet, blogs, réseaux sociaux, actualité et périodiques en ligne) qui permettent une plus large diffusion de connaissances, tenues à jour aussi quotidiennement que possible, de la nature et des conditions écologiques<sup>30</sup>. Nous signalons dès lors la haute importance de la diffusion et de l'accès à l'information devant les déséquilibres environnementaux qui s'annoncent croissants et devant lesquels les comportements devront changer et ce, à l'échelle planétaire.

Dans le fond, on sait qu'au niveau de la nature, au niveau des écosystèmes, il va avoir un débalancement important parce que la faune se déplace plus rapidement que la flore aussi donc nos systèmes risquent d'être en déséquilibre. C'est sûr qu'il va y avoir plein de changements. Si on veut y faire face, pas juste de s'adapter mais de faire des bonnes choses aussi par rapport à ça, il faut vraiment se tenir beaucoup au courant de ce qu'il se passe. Donc, je dirais que ce qu'on pense vrai en ce moment, qui est une bonne chose, il faut vraiment se poser la question continuellement et avoir de l'information continuellement parce qu'on va peut-être se rendre compte que ce n'est pas du tout la bonne façon de réagir dans le fond...que ce n'est pas ça qu'il faut faire et qu'il faut le faire autrement. (Biophile 5).

Revenons à l'échelle de la ville, où les exemples relevant du second cas sont nombreux et réfèrent de manière générale à la réappropriation et au verdissement des espaces locaux par les citoyens montréalais. En effet, de l'agriculture urbaine sur de petites ou grandes surfaces<sup>31</sup> (ex. Fermes Luffa, Ferme Pousse-Menu, Champignons Maison, les distributeurs ambulants – Santropol Roulant, Fruixi -, etc. ) (Marchal, 2014) à la transformation de friches urbaines en réserves de biodiversité par des

---

<sup>30</sup> Pour tous les cas présentés, nous tenons à spécifier que nous avons nous-même pris connaissance des initiatives et partagé l'information relative à ces dernières à travers notre filtre Facebook ce qui montre bien le type de diffusion dont peut profiter la communication environnementale, c'est-à-dire qu'à partir d'une information circulant dans un réseau d'initiés, une information peut parvenir à un réseau plus large.

<sup>31</sup> La pétition demandant une consultation publique sur l'agriculture urbaine à Montréal avait obtenu 29068 signatures en 2011, soit bien au-delà des 15 000 signatures nécessaires.

citoyens (ex. Le Champ des Possibles<sup>32</sup>), en passant par la renaturalisation des ruelles montréalaises par leurs riverains<sup>33</sup>, ces initiatives engagent de manière active les citoyens à se rapprocher de la nature tout en améliorant leur qualité de vie. Ce faisant, il n'y a pas que l'aspect utilitaire de la nature qui est à la source de ces projets mais une volonté de participer activement à redonner une place à la nature dans le mode de vie citoyen de même que de minimiser les effets délétères de l'urbanisation sur l'environnement naturel.

Dans le dernier cas, trois exemples de projets menés en milieu urbain nous semblent porteurs. Le *défi nature 30x30* constitue une intervention annuelle mise en place depuis 2013 par la Fondation David Suzuki et ayant pour objectif de promouvoir le contact avec l'environnement naturel. Dans cet objectif, des milliers de volontaires canadiens se sont engagés à passer trente (30) minutes à l'extérieur, dans la nature, pendant une période de trente (30) jours au cours du mois de mai. Par le biais de la Fondation, les individus, de même que les écoles et les lieux de travail ont reçu des conseils via des listes de diffusion (courriels, médias sociaux) sur la façon d'intégrer le contact avec la nature dans leur routine quotidienne. L'évaluation *a posteriori* de ce programme par une équipe de chercheurs (Nisbet et Sheppard, 2014) a montré les bénéfices d'une telle approche d'autant plus que l'expérience a donné l'occasion aux participants d'échanger avec leurs proches et d'effectuer un retour sur leur expérience avec les chercheurs.

---

<sup>32</sup> [En ligne] : <http://amisduchamp.com/a-propos/>

<sup>33</sup> [En ligne] : [http://www.eco-quartiers.org/ruelle\\_verte](http://www.eco-quartiers.org/ruelle_verte)

La biotrousse urbaine de Montréal<sup>34</sup>, qui est une initiative issue du partenariat entre la Biosphère d'Environnement Canada et la Ville de Montréal<sup>35</sup>, est intéressante dans la mesure où elle suscite les citoyens à l'action environnementale en leur fournissant des repères pour découvrir leur milieu de vie sous l'angle de la biodiversité. Invités à se munir de leur guide pratique d'observation (la biotrousse) afin d'encadrer et faciliter la démarche, et aussi des outils du « parfait explorateur » (appareil GPS – facultatif –, loupe, jumelles, appareil photo, miroir de poche, crayon et planchette à pince), les montréalais sont invités à faire l'expérience des milieux naturels présents dans leur ville.

Une troisième initiative dont nous soulignons la simplicité et la perspicacité a vu le jour cette fois sur les trottoirs nantais qui ont servi de canevas et d'inspiration pour une *graffeuse* qui entreprit de nommer les plantes sauvages des rues.

Frappantes et poétiques, [les photos prises par un citoyen du quartier] sont partagées, en quelques jours, des milliers de fois sur Facebook. Jusqu'à ce qu'un internaute finisse par identifier l'anonyme à l'origine de cette belle idée. Il s'agit d'une conteuse nantaise, Frédérique Soulard, toute étonnée du succès de son initiative sur Internet : « *Il paraît que quelqu'un a mis les photos sur Facebook et que beaucoup de gens les ont vues, je suis très contente.* » L'artiste, membre de l'association L'écume des mots, précise rapidement : « *Je ne suis pas botaniste de formation, mais j'ai travaillé dans l'herboristerie de ma grand-mère. J'ai toujours aimé les plantes et leurs noms vernaculaires et je veux partager ça depuis longtemps. Ça fait une dizaine d'années que je mûris ce projet* » (Schepman, 2014).

---

<sup>34</sup> [En ligne] : <http://www.ec.gc.ca/Publications/C32AC963-9965-49D1-BB9C-4823AE398075/BioTrousseUrbaineMontréalFormatCarnet.pdf>

<sup>35</sup> Au niveau international la Ville de Montréal est active au sein du Comité de direction du Partenariat global villes et biodiversité. Montréal est également l'hôte du secrétariat de la Convention sur la diversité biologique de l'ONU depuis 1996 (*ibid.*).

Nous voyons bien dans cet extrait le processus cognitif que nous avons relevé dans le développement de l'intérêt pour la nature des biophiles rencontrés. Les pochoirs désignant par leur nom des plantes qui se fondent dans le paysage urbain sans qu'on y porte attention agissent de manière doublement efficace pour un quidam qui les remarque. Ils rendent d'abord visibles des spécimens devant lesquels on ne se serait probablement jamais penché pour les observer.

En nommant ces plantes, l'artiste entend les faire exister aux yeux des promeneurs. « Je trouve que ça change le regard des gens. Je peux vous assurer que, quand vous rentrerez chez vous, vous verrez des dizaines de plantes sauvages dans les rues ». (*ibid.*).

Ce n'est qu'ensuite que l'attribution d'un nom sur le spécimen et la reconnaissance de ses particularités, bref une connaissance plus élaborée, renforcent la relation de familiarité et de proximité.

En préparant son projet, elle raconte avoir compris, par exemple, que les coquelicots de son quartier profitent des pentes pour faire rouler leurs graines et s'étendre peu à peu. Ou que si la Ruine de Rome pousse dans sa rue mais pas dans les rues voisines, c'est parce qu'elle est riche de vieux murs. Depuis fin mai, l'artiste, accompagnée de sa sœur, a identifié près d'une centaine d'espèces différentes et peint une cinquantaine de pochoirs. (*ibid.*).

La démarche apparaît en définitive une forme ordinaire et active de la communication environnementale.



Pour sensibiliser les passants, Frédérique Soulard propose également des sorties pour goûter des tisanes à base de plantes ou faire taguer par des quidams les noms des plantes sur le sol : « On travaille avec la mairie de Nantes qui nous a donné une subvention et a prévenu ses équipes pour ne pas que ce soit effacé. Mais le but n'est pas forcément d'être le plus efficace possible ou de tout répertorier. Un vrai botaniste pourrait passer deux heures pour vous montrer les plantes d'une rue de dix mètres ; moi, j'essaye plutôt de mettre doucement les gens en relation avec les plantes autour d'eux et le nom, c'est un super moyen ! En vous apprenant qu'il existe une plante qui s'appelle la « Ruine de Rome », je vous ai fait un beau cadeau, non ? » (*ibid.*).

Considérant tout ce qui précède, on peut penser que le rapport à la nature d'une portion des citadins n'est pas uniquement fondé sur une position anthropocentrée. Quoi qu'on ne puisse généraliser, une certaine tendance semble laisser poindre l'avènement d'une plus grande conscience de la fragile dynamique entre urbanisation (et les modes de vies urbains) et biodiversité. Faudrait-il encore que la curiosité insufflée par des biophiles sur la population urbaine puisse être contagieuse. C'est ce qui nous mène au rôle que tiennent les amateurs naturalistes dans la communication environnementale.

### **5.3 Les formes ordinaires de la transmission de l'intérêt pour la nature et sa conservation**

#### **5.3.1 Les amateurs naturalistes comme agents de la communication environnementale**

[Ce que l'on nomme communication environnementale] correspond aux pratiques de communication réalisées par les médias, les organisations, les partis politiques, ou tout autre intervenant sur la scène publique, portant sur le thème de l'environnement. Ce thème est entendu comme articulant différents niveaux de réalités : des réalités physiques (air, eau, faune, flore, etc.) et des réalités sociales (développement durable, écocitoyenneté, cadre de vie, etc...). (Sitcome, *Site de Réflexion sur la Communication Environnementale*, 2009, en ligne).<sup>36</sup>

Dans le cas qui nous concerne, lorsqu'on considère les pratiques de communication performées par les amateurs, il apparaît qu'elles sont plus souvent qu'autrement menées dans la vie quotidienne de la manière la plus ordinaire qu'il soit. Entendus de la sorte, les rapports de proximité constituent des scènes ordinaires de la communication environnementale. C'est en effet à travers les échanges les plus communs que se manifestent les actions de sensibilisation les plus élémentaires. Famille, amis, voisins, collègues et enfants sont dès lors autant de publics avec lesquels son intérêt et sa connaissance en lien avec la nature peuvent être partagés.

---

<sup>36</sup> Le dossier a été rédigé à partir de la thèse de Béatrice Jalenques-Vigouroux (2006) et de divers mémoires de recherche disponibles au CELSA.

Cette année, je fais pousser du sésame. Je me dis « ah, cool! Ça va être le fun! ». J'ai bien hâte de voir ça! Là je dis ça à ma mère, là ma mère le dit à ma sœur! Là je parle de ça à ma collègue au bureau qui dit « hein! Cool! » (Rire). Là on s'échange des expérimentations de plantes un peu intrigantes et mystérieuses juste pour le fun....et parce que c'est une bonne question! [...] [Aussi,] j'ai trouvé une collègue, celle qui m'a embarqué dans l'apiculture. Mon mari avait déjà pensé aux abeilles...moi : « over my dead body! Voyons donc toi les abeilles. Oublies ça tsé! On a de la misère avec les chats là »....Elle elle s'est lancé dans les abeilles avec une ruche et elle m'a dit « ouai ouai, je vais te coacher »...avoir de l'appui, avoir quelqu'un qui n'est pas loin...c'est ça... « Ah ouin, let's go! ». Et là, à force qu'elle m'en parle, veut veut pas tu te dis « oh mon dieu! Je peux le faire pour vrai là! ». Awaye lets go, on a passé deux ans et on s'est lancé. [...] [Par rapport aux mousses], veux veux pas j'en parle autour de moi. Donc là, ma famille, ils sont rendus la dedans. Là ils voient partout. Vu que je leur ai décrit comment les différencier les unes des autres, parce que c'est tellement petit. Là j'ai des loupes. J'ai des loupes qui regardent à 10X 20X. Donc quand je vais dans les rencontres de famille, j'amène mes petites loupes et là tout le monde prend la peine de regarder les petites mousses. Tout le monde m'en parle parce que je leur en parle tout ça. Je suis tellement tombée en amour que je fais de la sensibilisation autour de moi, c'est sûr. (Biophile 6).

Une fois je me rappelle, je faisais une de mes randonnées épiques, cette fois-là en Italie, dans les Dolomites. J'ai rencontré une amie qui était là. C'est une amie de très très longue date qui aime les choses de la vie, c'est une très bonne personne. Mais elle n'est pas botaniste, non. Mais c'est le genre de personne que si tu l'arrêtes, tu lui dis « ah ça c'est une plante avec une histoire intéressante! »...elle va écouter attentivement. Elle était là avec son fils et un ami de son fils qui lui, lorsque j'ai indiqué les orchidées, prenait plaisir à les tuer. Et un moment donné je lui ai dit « tu ne devrais pas faire ça... » et finalement j'ai dit « c'est lâche de faire ça ...c'est lâche d'attaquer des choses qui sont plus faibles que toi ». Il a arrêté de faire ça tout de suite (Rire). Parce que ça, ce concept là il a compris. (Biophile 4).

J'ai une voisine qui est biologiste et qui s'intéresse beaucoup à la botanique, c'est sûr que j'aime toujours parler avec elle, c'est intéressant. (Biophile 7).

Ah oui, l'autre jour, quand j'ai réussi à faire fleurir ma Cassandra il y a 3 semaines, j'étais tellement content que je suis allé porter à ma voisine d'en face pour lui faire voir! (Biophile 2).

On peut dans ces extraits voir de quelle manière procède l'amateur naturaliste pour partager sa connaissance et sa passion. En effet, le groupe primaire (famille) et les groupes secondaires (amis, collègues, voisins) de socialisation permettent la transmission des connaissances sur cette dernière. Qui plus est, dans la mesure du possible, l'amateur met à disposition des conditions matérielles (objets d'appréciation, instruments d'observation, procédures) pour favoriser les bonnes conditions d'appréciation.

Les extraits suivants sont d'autres illustrations de l'ordinaire de la communication environnementale. En effet, dans ces exemples, les échanges interprofessionnels s'inscrivant dans le cadre de projets spéciaux auxquels participent les biophiles, permettent le partage et l'intégration de nouvelles pratiques se voulant plus sensibles à la nature.

Dans le premier extrait, la communication d'un savoir expérientiel fondé sur les connaissances de terrain apparaît comme une nécessité. Mettre en commun, transmettre et pérenniser des savoirs éclatés nécessite une infrastructure centralisée qui doit évoluer au fur et à mesure que s'y greffent des informations nouvelles.

J'aimerais ça qu'on se fasse une base de données où on pourrait d'après notre expérience, dire telle et telle sorte de plantes, telle arbre tel arbuste forment un ensemble qui va bien dans telle condition de sol, tout ça. Monter donc une banque de données dans lesquelles après ça on peut puiser et pour qu'on comprenne mieux aussi justement les plantes qui sont compagnes et les plantes qui sont ennemies. [...] Je me dis souvent que les jardiniers qui sont dans les parcs, un petit peu partout dans les villes, ils ont une expérience...En réalité, les jardiniers, les horticulteurs, ils ont vraiment une expérience de terrain avec les plantes. Et c'est souvent pas des expériences qui vont se passer des uns aux autres. C'est-à-dire que s'ils travaillent dans le même parc, ils vont probablement le passer aux autres qui travaillent là...mais s'ils prennent leur retraite et que quelqu'un d'autre vient le remplacer, je ne suis pas sûre que l'information se passe...Je me disais qu'on a souvent des livres qui sont écrit par des architectes paysagistes mais pas toujours justement pour aller chercher cette expérience-là donc je me disais il faut chercher à essayer de la chercher et de la rassembler entre nous. J'avais même pensé faire un livre...Je pense qu'il y a un livre qui est sorti au printemps, je pense que c'est Albert Mondor qui l'avait écrit...et je me demande s'il n'a pas fait ça un peu...Parce que je me disais, ça pouvait être intéressant. (Biophile 5).

Dans le deuxième extrait, lorsque le biophile parvient à montrer le bien-fondé d'une action plus respectueuse de l'environnement, un sentiment de fierté l'habite.

J'ai fait aussi la même chose dans un parc à Québec. Il fallait faire passer un pont dans un ancien boisé d'épinettes. Et puis, les gens avec qui je travaillais sur le concept, m'avaient dit qu'ils travaillaient beaucoup sur la conception du pont et moi beaucoup sur la sauvegarde des végétaux et après ça la conception végétale...Et ils m'ont dit que de chaque côté du pont, probablement qu'on ne pourra pas les sauver parce qu'ils vont sûrement être brisés dans les travaux. En fin de compte je leur ai expliqué...on va quand même les laisser sur le plan parce que tant qu'ils vont être là, la machinerie va être limitée par ces épinettes-là. Donc moi je considère que oui, elles vont probablement mourir à la fin des travaux ou en cours de travaux mais au moins elles vont protéger pendant ce temps-là celles qui sont à côté, donc la machinerie de ne sera pas capable d'accrocher celles qui sont à côté. Effectivement c'est ce qui s'est passé, et moi j'étais assez fière de mon intervention parce que ça peut être une bonne façon de voir les choses aussi. Quand on laisse les arbres proches des machineries en général ils se font accrocher pas mal. Les conducteurs de machineries ne font pas très très attention... (Biophile 5).

### **5.3.2 Transformer l'autre par la transmission de sa passion : la sensibilisation comme pratique communicationnelle engageante**

Dans ses interactions avec ses proches, l'amateur tentera d'inspirer la curiosité chez ces derniers pour la nature et sa conservation. On pourrait dès lors attribuer à la communication environnementale « l'objectif de sensibiliser sa cible à l'écologie, c'est-à-dire de susciter chez elle une plus grande considération de la thématique environnementale et de la pousser à des pratiques plus respectueuses de l'environnement » (Marty *et al.*, p. 2).

Sensibiliser, c'est attirer l'attention sur...C'est rendre conscient de...C'est bien sûr que...C'est du partage. Mais c'est vraiment apporter un éclairage différent sur quelque chose. C'est une ouverture sur quelque chose qui n'était comme pas existant avant. Je trouve que c'est ça de la sensibilisation. (Biophile 6).

Ainsi, puisque l'intérêt pour la nature a en quelque sorte constitué une découverte pour l'amateur, celui-ci emploiera une stratégie qu'il jugera appropriée pour toucher de la même manière ses interlocuteurs.

Vous devriez vous intéresser à la botanique quand même. Parce qu'il y a des plantes absolument extraordinaires au Québec. C'est d'une beauté! Il y a une quarantaine d'orchidées au Québec! Il y en a quelques-unes qui font quasiment un mètre de haut! C'est trop beau là! Si le paradis existe, c'est clair pour moi que ce qu'il y a à l'entrée du paradis c'est le Rhododendron du Canada! C'est pas croyable! C'est tellement tellement....Bah....la fleur est pas très grosse mais elle est tellement belle, au coucher du soleil ça prend des reflets, c'est magnifique! Il faut que vous vous intéressiez à la botanique parce que c'est d'une beauté incroyable. (Biophile 2).

Il faut épandre la connaissance! Peut-être aussi intéresser plus les gens à la botanique. Parce que garder tout pour soi. Tu ne peux pas intéresser des gens si tu n'en parles jamais! [...] Moi au départ je ne connaissais rien du tout. Je n'avais jamais pensé à ça parce qu'au départ, je m'intéressais aux oiseaux! J'étais devenu une passionnée des oiseaux...et je voyais juste les oiseaux Et c'est quelqu'un qui m'en a parlé et c'est là que j'ai allumé. Si tu n'en parles pas, le monde n'allume pas! [...] On dirait que ça a un effet contaminant. Tu sais, quand toi tu as une passion, tu as le virus; tu peux ensuite contaminer plusieurs personnes. Et peut-être que c'est personnes se retrouver à évoluer là-dedans. Je trouve que ça change la personne aussi. On dirait qu'on développe une curiosité presque infinie (rire). (Biophile 1).

Je suis enthousiaste! (rire) Quand j'aime beaucoup quelque chose, je suis enthousiaste. J'ai donc plaisir de communiquer, de communiquer les découvertes et l'information. Aussi, communiquer un enthousiasme...à découvrir ce qui concernait la botanique. Ça c'était important parce que dans le fond les livres c'était ça; pour le communiquer. Et les interactions que j'avais avec les gens ou en allant dans les Salons du livre ou des conférences, c'était pour ça. C'était important pour moi et j'ai eu du plaisir à le faire. (Biophile 7).

Quand on doit sortir avec du monde, j'aime toujours! J'aime montrer ça à des gens qui ne connaissent pas. Voir...jusqu'où tâter l'intérêt des gens...Voir jusqu'où ils peuvent devenir intéressés...Et tu le vois tout de suite. Moi je suis bon à découvrir...je peux facilement transmettre cet intérêt à d'autres...Ça demande une ouverture de l'autre côté, de l'autre personne. Mais la transmission se fait par la passion...par le désir que les gens sachent que cet être vivant a toute une vie en soi et c'est magnifique et qu'on peut s'y intéresser et que peut-être il y a un lien avec l'espèce humaine...peut-être pas... Mais si il y a un fait spécial, des anecdotes, je vais les raconter...ça peut intéresser les gens...Et parfois je vois assez rapidement que ça va allumer (claquement des doigts) un feu chez la personne. Ça c'est le meilleur. Quand tu vois que tu viens de faire un converti. (Biophile 4).

La sensibilisation, si elle réussit, témoigne d'une transformation de l'autre *par* la communication, ce qui devrait intéresser la philosophie de la communication et des interactions. On peut aussi dire qu'il y a une réalité partagée *grâce* à la communication car c'est justement cette-dernière qui est incontournable pour le consensus. Autrement dit, la sensibilisation requiert plus que la dissémination de l'information ; elle suppose un rapprochement au travers d'un dialogue constructif. En cela, elle permet l'instauration d'une communication mutuelle et durable entre les parties prenantes.



Comme on le voit en lisant les ouvrages de John Dewey, la communication est comprise d'un point de vue très riche par ce dernier. C'est une philosophie naturaliste de la communication, sans doute l'une des toutes premières à aller dans ce sens et qui donne une place prééminente à la vie sociale et à la vie organisationnelle pour penser le phénomène de la communication. Nous sommes loin ici d'une réduction de la communication à l'émission de messages ou à la production d'information. La communication est avant tout non pas une transmission d'informations, mais une série d'interactions à caractère relationnel qui se nourrit entre les agents.

De plus, de manière intrinsèque, ce qui mérite de s'appeler communication mérite de s'appeler coopération. Elle n'est pourtant pas idéalisée si nous devons reconnaître le test de l'action et le lien entre l'action et la communication qui se montre ici. [...] Ceci pour faire place à une vision de l'acte de penser en tant que lié à l'agir et à la communication. (Létourneau, 2010).

## CONCLUSION

C'est sans excès de zèle que les plus récentes études affirment que la sixième extinction massive serait déjà en cours, ce qui est (directement ou indirectement) de notre faute (Kolbert, 2014 ; Barnosky *et al.*, 2011). Cette extinction porte un nom : l'extinction du holocène (période géologique actuelle), et a commencée par l'extermination des grands mammifères (tel que le mammouth). Elle s'est accélérée avec l'avènement de la révolution industrielle, nous conférant les moyens de nos ambitions au niveau du développement, mais sonnant au même rythme le glas d'espèces connues ou non encore découvertes. Au grand dam des biophiles, devant cette anthropisation des milieux et des écosystèmes, il n'y a pas que la faune qui en pâtit, mais aussi et surtout la flore, nous privant par là même de remèdes pharmaceutiques et autres joyeuseries.

Admettant cela, le rapport que l'humanité entretient avec le vivant non-humain n'a pas d'autre choix que de subir une profonde et contraignante mutation paradigmatique. Cette transformation peut dès lors apparaître insurmontable mais cela ne veut pas dire pour autant que sa poursuite soit impossible à envisager. La nécessaire réadaptation humaine à l'écologie doit passer par une reconstruction de notre rapport à la nature qui appelle à faire évoluer positivement les représentations individuelles de la nature. Complémentairement, les collectifs qui permettent de pratiquer et d'apprendre mutuellement participent à mettre en place les meilleures conditions pour accompagner et pérenniser ce changement. Sur ces plans, les biophiles et plus

particulièrement les amateurs naturalistes font figure d'exemplarité pour tout un chacun.

Effectivement, en nous intéressant à comprendre comment le goût de l'amateur naturaliste s'acquiert pour la nature, nous avons pu mieux cerner les aspects individuels (l'importance des lieux et des moments, le contact direct et répété avec la nature, la mise en ordre de sa connaissance, la prise en compte de la diversité du monde naturel, les pratiques comme cadres d'appréciation et d'apprentissage, l'apprentissage autodidactie) et collectifs (la création de liens sociaux, le collectif comme espace pédagogique, le rapport éthique au vivants, les formes ordinaires de la transmission de l'intérêt pour la nature et sa conservation, la communication environnementale, la sensibilisation comme pratique communicationnelle) qui favorisent la construction d'un rapport « positif » et durable à la nature.

En ce sens, l'idée maitresse qu'il convient de retenir dans notre propos est la suivante : il apparaît inspirant, voire mobilisateur, pour les acteurs et les institutions en place, de s'appuyer sur des témoignages d'expériences vécues et de stratégies ordinaires en matière de communication environnementale pour sensibiliser plus largement la population.

Admettre [la place de la passion dans l'acte de connaissance] peut déboucher sur un principe inédit de réorganisation de la place des savoirs, des savoir-faire, des épistémès dans les activités de connaissance et dans leur socialisation. (Charvolin, 2009, p.145).

Notre idée renvoie ainsi à l'intérêt de publiciser<sup>37</sup> les expériences de biophiles ordinaires pour donner à penser que les solutions expérimentées et les problèmes

---

<sup>37</sup> Au sens d'amener dans le domaine du service public des pratiques antérieurement effectuées dans le domaine privé.

rencontrés par les individus et les communautés peuvent être transférés à d'autres individus et d'autres collectivités selon une représentation horizontale et somme toute symétrique des relations, c'est-à-dire dans une logique de mutualisation.

Étant donné la démographie et l'urbanisation galopantes, c'est sans doute la population urbaine à l'échelle internationale qui devrait prêcher par l'exemple. Elle mériterait d'être la première à veiller à adopter des stratégies de sensibilisation axées sur les pratiques naturalistes participatives et la communication environnementale engageante. Cette perspective devrait permettre d'identifier un ensemble de questions susceptibles de nourrir des travaux et échanges pluridisciplinaires. Car participer à la co-construction du présent et du futur écologique ne sera possible qu'avec toutes les parties prenantes.



## ANNEXE A

### GUIDE D'ENTRETIEN THÉMATIQUE

#### **THÈME 1 - Portrait du participant**

- Pistes pour évaluer la posture adoptée par le participant (point de vue à partir duquel parle le répondant):
  - *Qu'est-ce qui vous a interpellé dans mon appel aux membres de FloraQuebeca?*
  - *Qu'est-ce qui a fait que vous avez voulu participer à la recherche?*
- *J'aimerais que vous me parliez un peu plus de vous...*
  - âge
  - études réalisées
  - expériences professionnelles
  - des enfants?
  - des intérêts particuliers dans la vie?
  - Réalisations qui vous rendent le plus fier/fière
  - ce que vous aimez par-dessus tout faire les weekends?
  - vos types de vacances?
  - quel type de personne vous considérez-vous? Quels sont vos principaux traits de personnalité selon vous?
  - ...

#### **THÈME 2 – Naissance et développement d'un intérêt : la nature, la botanique, la flore...**

- *Si vous tentez de vous remémorer vos souvenirs les plus lointains, à partir de quel moment ou période avez-vous fait une place dans votre vie à la (botanique) ?*
  - *Pouvez-vous m'en dire plus...?*
  - *Qu'est-ce qui vous a intéressé/attiré/interpellé...?*
  - Suivre le déroulement de leur parcours : *Ensuite, et après ça, ...*

- *Pouvez-vous me parler un peu plus de ce qui vous intéresse particulièrement en (botanique)?*
  - *Ex. Quelle plante? En quoi?*
  - *Comment développe-t-on des connaissances, méthodes, ...?*
  - *Vous rappelez-vous de moments de contacts avec (l'objet d'intérêt)*
  - *Êtes-vous intéressés aux résultats et découvertes dans le domaine de la botanique ?*
  - *Comment vous tenez-vous au courant des nouveautés, projets, etc. en botanique ?*
  - *Quelles sont vos connaissances dans le domaine de (la botanique) ?*

### **THÈME 3 – Dimension collective (Flora Québeca et autres collectifs)**

- *Que pouvez-vous me dire au sujet de Flora Québeca?*
  - *Depuis quand êtes-vous membre de Flora Québeca?*
  - *Comment avez-vous découvert ce regroupement?*
  - *Qu'est-ce qui vous a convaincu d'en faire partie?*
  - *Votre lien avec la mission de Flora Québeca*
  - *Quel est votre parcours depuis votre arrivée à Flora Québeca?*
  - *Combien de temps y consacrez-vous?*
  - *Qu'avez-vous appris depuis que vous collaborez au travail de Flora Québeca ?*
  - *Ce sur quoi le collectif est en accord / en désaccord?*
- *Des implications dans d'autres collectifs...*
  - *Des collectifs en lien avec la pratique en botanique...*
    - *Êtes-vous affilié à d'autres groupes ou clubs en lien avec la botanique? Lesquels? Y jouez-vous un rôle particulier? Combien de temps y consacrez-vous?*
  - *Des collectifs autres*
    - *Êtes-vous affilié à d'autres groupes ou clubs qui ne sont pas en lien avec la botanique? Lesquels? Y jouez-vous un rôle particulier? Combien de temps y consacrez-vous?*
  - *ou en solo...*
    - *Pratiquez-vous des activités en lien avec la nature ou la botanique en dehors de votre participation à ces groupes ou clubs ? Lesquels ? À quelle fréquence?*

- *Lien social... (ce qui fait communauté)*
  - *Si je voulais entrer (dans l'un ou l'autre de ces groupes), si je voulais devenir membre, comment devrais-je m'y prendre?*
  - *Y a-t-il des règles où des conventions quand on fait partie (de l'un ou l'autre de ces groupes)?*
  - *Y a-t-il quelqu'un qui vous a introduit au domaine de la botanique ? Que représente cette personne pour vous ?*
  - *Connaissez-vous d'autres personnes qui font partie de clubs ou d'associations ? Qui sont-elles pour vous ? Quel rôle ont-elles joué dans votre intérêt pour (l'objet)?*
  - *Interagissez-vous avec des personnes durant vos activités ? Quels sont vos rapports?*
  - *Correspondiez-vous ? Par quels moyens ?*
  - *Parlez-vous de votre collaboration auprès (des collectifs dont vous êtes membres) aux gens autour de vous ? À qui? Ce qu'ils en pensent?*

#### **THÈME 4 – Si on parlait plus en détails de votre pratique, de votre façon de faire...**

- *Racontez-moi...*
  - *le moment et où vous vous mettez « au travail »...*
  - *une sortie-type...*
- *Comment procédez-vous (méthodes, techniques, soins) ? Le temps, l'espace et les outils que ça vous prend ?*
- *Qu'est-ce qu'il faut savoir pour mener ce type de pratique?*
  - *Qu'est-ce qui fait un bon (praticien)? Par exemple, quand vous manipulez, quand vous observez, quand vous partagez, à quoi faites vous attention?*

#### **THÈME 5 – Sensations, sensibilité, vos réflexions...**

- *Comment vos sens sont-ils mobilisés dans votre pratique ?*
- *Quelles sont vos réactions et émotions lorsque vous réalisez (votre pratique)? lors d'activités en lien avec la botanique ?*
- *Qu'apprend-on au fil de l'expérience dans ce (champ de pratique)?*
- *Un rêve...?*
- *Une ambition...?*
- *Une préoccupation...?*
- *Si j'avais à retenir 5 éléments pour vous décrire (vous / votre expérience) dans le cadre de mon projet, lesquels je devrais prioriser?*
- *Finalement, si je vous dis « attachement », que me répondez-vous spontanément?*





## **ANNEXE B**

### **FORMULAIRES DE CONSENTEMENT**

#### **FORMULAIRE DE CONSENTEMENT** **FLORAQUEBECA**

**Titre (provisoire) de l'étude**

« Le rapport à la nature d'amateurs naturalistes : sur le terrain ordinaire de la connaissance et des attachements »

**Chercheur responsable (directeur de recherche)**

Serge Proulx

École des médias, Université du Québec à Montréal

514. 987. 3000, poste 4533

proulx.serge@uqam.ca

**Étudiante chercheure**

Amel Gherbi

Maîtrise en communication

514. 824. 2970

gherbi.uqam@courrier.uqam.ca / citoyens.botanique@gmail.com

**Préambule**

*Nous vous invitons, en tant que membre de **FloraQuebeca**, à participer à un projet de recherche portant sur les pratiques dans le domaine de la botanique.*

*Avant d'accepter de participer à ce projet de recherche, veuillez prendre le temps de comprendre et de considérer attentivement les renseignements qui suivent. Ce formulaire de consentement vous explique le but de cette étude, les procédures, les avantages, les risques et inconvénients, de même que les personnes avec qui communiquer au besoin.*

*Le présent formulaire de consentement peut contenir des mots que vous ne comprenez pas. Nous vous invitons à poser toutes les questions que vous jugerez utiles.*

### **Description du projet et de ses objectifs**

- Cette recherche s'inscrit dans le cadre d'un plus vaste projet (Heaton, Millerand, Proulx, CRSH, 2013-2016, en cours) s'intéressant à la reconfiguration du travail et de la connaissance scientifique dans le domaine de la biodiversité;
- En ce qui concerne notre contribution, elle a été circonscrite d'un commun accord avec les membres de l'équipe à l'un des volets de la recherche, c'est-à-dire à l'étude des pratiques de praticiens « amateurs » dans le domaine de la botanique;
- La présente enquête se déroulera entre les mois de septembre 2013 et août 2014 ;
- Environ 12 membres de FloraQuebeca seront rencontrés entre les mois de février et avril 2014 ;
- Plus particulièrement, les participants que nous ciblons devront :
  - être intéressés par la nature ou par la botanique, avoir une (relativement) longue expérience dans l'exercice de leur activité dans les champs de pratique en botanique et être disposés à partager leur expérience pour les fins de l'enquête.
  - Nous voudrions tout autant nous entretenir avec des personnes connaissant bien l'histoire et les activités de FloraQuebeca.

### **Nature et durée de votre participation**

- Chaque participant sera rencontré entre 1 et 2 fois, selon le cas et dépendamment de son intérêt et de ses disponibilités ;
- Avec votre accord et selon vos disponibilités, nous réaliserons les entretiens dans les lieux mêmes où vous pratiquez vos activités en lien avec la botanique;
- Les rencontres auront lieu entre les mois de février et avril 2014;
- Les entretiens individuels qui dureront approximativement 60 minutes seront l'occasion de partager vos expériences et vos points de vue sur des thématiques qui vous seront détaillées au fil de nos discussions. Ces rencontres feront l'objet d'un enregistrement audio ;
- Les entretiens nous donneront principalement l'opportunité de faire connaissance et d'explorer les pistes principales qui alimenteront la recherche. De même, nous approfondirons des dimensions plus spécifiques à vos pratiques.
- Le cas échéant, nous utiliserons les données recueillies pour les fins d'analyse, de production du mémoire, de communications ou encore d'articles. Avec votre accord, l'un ou l'autre des membres de l'équipe de recherche CRSH pourra référer au matériel recueilli pendant les entretiens et les observations.

### **Avantages et risques liés à la participation**

Sauf peut-être le fait de vous offrir l'opportunité de poser un regard neuf sur vos propres pratiques et de vous questionner sur les aspects positifs de ces dernières dans votre expérience, vous ne retirerez personnellement pas d'avantages à participer à cette étude. Vous aurez pourtant contribué à l'avancement de la recherche.

En principe, aucun risque n'est lié à la participation à cette recherche.

### **Confidentialité**

Vos informations personnelles ne seront connues que des chercheurs (Amel Gherbi et Serge Proulx) et ne seront pas dévoilées lors de la diffusion des résultats (par l'un ou l'autre des membres de l'équipe de recherche CRSH). Dans toutes les productions, nous ferons usage d'un pseudonyme (Biophile 1,...Biophile 7) pour référer à un participant. Les entrevues transcrites seront numérotées et seuls les chercheurs auront la liste des participants et du numéro qui leur aura été attribué.

Tous les documents relatifs à une entrevue (formulaire de consentement, retranscriptions, informations nominale) seront conservés dans un classeur gardé sous clef dans la résidence privée de l'étudiante-chercheuse chargée de l'enquête (Amel Gherbi) durant la durée de l'étude. Toutes les versions numérisées des données seront elles aussi conservées dans une clé usb (accessible uniquement avec un mot de passe) au même endroit. L'ensemble des documents sera détruit cinq ans après la dernière communication scientifique.

### **Participation volontaire et retrait**

Votre participation est entièrement libre et volontaire. Vous pouvez refuser d'y participer ou vous retirer en tout temps sans devoir justifier votre décision. Si vous décidez de vous retirer de l'étude, vous n'avez qu'à aviser le chercheur verbalement; toutes les données vous concernant seront détruites.

### **Indemnité compensatoire**

Aucune indemnité compensatoire n'est prévue.

### **Clause responsabilité**

En acceptant de participer à cette étude, vous ne renoncez à aucun de vos droits ni ne libérez les chercheurs, le ou les institutions impliquées de leurs obligations légales et professionnelles.

### **Des questions sur le projet?**

Pour toute question additionnelle sur le projet et sur votre participation, vous pouvez communiquer avec la responsable du projet: Amel Gherbi (514. 824. 2970, gherbi.uqam@courrier.uqam.ca / citoyens.botanique@gmail.com)

**Des questions sur vos droits?**

Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CÉRPE) a approuvé le projet de recherche auquel vous allez participer. Pour des informations concernant les responsabilités de l'équipe de recherche au plan de l'éthique de la recherche avec des êtres humains ou pour formuler une plainte, vous pouvez contacter la présidente du CÉRPE Emmanuelle Bernheim, (514) 987-3000, poste 2433 ou [bernheim.emmanuelle@uqam.ca](mailto:bernheim.emmanuelle@uqam.ca).

**Remerciements**

Votre collaboration est essentielle à la réalisation de notre projet et l'équipe de recherche tient sincèrement à vous en remercier.

**Consentement**

Je déclare avoir lu et compris le présent projet, la nature et l'ampleur de ma participation, ainsi que les risques et les inconvénients auxquels je m'expose tels que présentés dans le présent formulaire. J'ai eu l'occasion de poser toutes les questions concernant les différents aspects de l'étude et de recevoir des réponses à ma satisfaction.

Je, soussigné(e), accepte volontairement de participer à cette étude. Je peux me retirer en tout temps sans préjudice d'aucune sorte. Je certifie qu'on m'a laissé le temps voulu pour prendre ma décision.

Une copie signée de ce formulaire d'information et de consentement doit m'être remise.

Prénom, Nom: \_\_\_\_\_

Signature \_\_\_\_\_

Date \_\_\_\_\_

**Engagement du chercheur**

« Je, soussigné (e) certifie

- (a) avoir expliqué au signataire les termes du présent formulaire;
- (b) avoir répondu aux questions qu'il m'a posées à cet égard;
- (c) lui avoir clairement indiqué qu'il reste, à tout moment, libre de mettre un terme à sa participation au projet de recherche décrit ci-dessus;
- (d) que je lui remettrai une copie signée et datée du présent formulaire.

Prénom, Nom: \_\_\_\_\_

Signature \_\_\_\_\_

Date \_\_\_\_\_

**FORMULAIRE DE CONSENTEMENT**  
**HERBIER MARIE-VICTORIN**

**Titre (provisoire) de l'étude**

« Le rapport à la nature d'amateurs naturalistes : sur le terrain ordinaire de la connaissance et des attachements »

**Chercheur responsable (directeur de recherche)**

Serge Proulx

École des médias, Université du Québec à Montréal

514. 987. 3000, poste 4533

proulx.serge@uqam.ca

**Étudiante chercheure**

Amel Gherbi

Maîtrise en communication

514. 824. 2970

gherbi.uqam@courrier.uqam.ca / citoyens.botanique@gmail.com

**Préambule**

*Nous vous invitons, en tant que collaborateur à l'Herbier Marie-Victorin, à participer à un projet de recherche portant sur les pratiques dans le domaine de la botanique.*

*Avant d'accepter de participer à ce projet de recherche, veuillez prendre le temps de comprendre et de considérer attentivement les renseignements qui suivent. Ce formulaire de consentement vous explique le but de cette étude, les procédures, les avantages, les risques et inconvénients, de même que les personnes avec qui communiquer au besoin.*

*Le présent formulaire de consentement peut contenir des mots que vous ne comprenez pas. Nous vous invitons à poser toutes les questions que vous jugerez utiles.*

**Description du projet et de ses objectifs**

- Cette recherche s'inscrit dans le cadre d'un plus vaste projet (Heaton, Millerand, Proulx, CRSH, 2013-2016, en cours) s'intéressant à la reconfiguration du travail et de la connaissance scientifique dans le domaine de la biodiversité;
- En ce qui concerne notre contribution, elle a été circonscrite d'un commun accord avec les membres de l'équipe à l'un des volets de la recherche, c'est-à-dire à l'étude des pratiques dans le domaine de la botanique;
- La présente enquête se déroulera entre les mois de septembre 2013 et août 2014 ;

### **Nature et durée de votre participation**

- L'étudiante-chercheuse assistera aux activités régulières des membres à l'Herbier Marie-Victorin.
- La présence de l'étudiante-chercheuse se négociera avec les participants afin qu'elle puisse être sur les lieux de la pratique aux moments qui conviennent pour les participants. Préférentiellement, une plage horaire hebdomadaire pourrait être ouverte à la présence de l'étudiante-chercheuse.
- Les rencontres et observations auront lieu entre les mois de février et avril 2014;
- Les rencontres d'une durée approximative de 120 minutes chacune seront l'occasion de décrire vos manières de procéder et de partager vos expériences et vos points de vue sur la pratique en train de se faire. Avec l'accord des participants, les rencontres feront l'objet d'un enregistrement audio, photo et/ou vidéo ;
- Le cas échéant, nous utiliserons les données recueillies pour les fins d'analyse, de production du mémoire, de communications ou encore d'articles. Avec votre accord, l'un ou l'autre des membres de l'équipe de recherche CRSH pourra référer au matériel recueilli pendant les entretiens et les observations.

### **Avantages et risques liés à la participation**

Sauf peut-être le fait de vous offrir l'opportunité de poser un regard neuf sur vos propres pratiques et de vous questionner sur les aspects positifs de ces dernières dans votre expérience, vous ne retirerez personnellement pas d'avantages à participer à cette étude. Vous aurez pourtant contribué à l'avancement de la recherche.

En principe, aucun risque n'est lié à la participation à cette recherche.

### **Confidentialité**

Vos informations personnelles ne seront connues que des chercheurs (Amel Gherbi et Serge Proulx) et ne seront pas dévoilées lors de la diffusion des résultats (par l'un ou l'autre des membres de l'équipe de recherche CRSH). Dans toutes les productions, nous ferons usage d'un pseudonyme (Biophile 1,....Biophile 7) pour référer à un participant. Les entrevues transcrites seront numérotées et seuls les chercheurs auront la liste des participants et du numéro qui leur aura été attribué.

Tous les documents relatifs à une entrevue (formulaire de consentement, retranscriptions, informations nominales) seront conservés dans un classeur gardé sous clef dans la résidence privée de l'étudiante-chercheuse chargée de l'enquête (Amel Gherbi) durant la durée de l'étude. Toutes les versions numérisées des données seront elles aussi conservées dans une clé usb (accessible uniquement avec un mot de passe) au même endroit. L'ensemble des documents sera détruit cinq ans après la dernière communication scientifique.

**Participation volontaire et retrait**

Votre participation est entièrement libre et volontaire. Vous pouvez refuser d'y participer ou vous retirer en tout temps sans devoir justifier votre décision. Si vous décidez de vous retirer de l'étude, vous n'avez qu'à aviser le chercheur verbalement; toutes les données vous concernant seront détruites.

**Indemnité compensatoire**

Aucune indemnité compensatoire n'est prévue.

**Clause responsabilité**

En acceptant de participer à cette étude, vous ne renoncez à aucun de vos droits ni ne libérez les chercheurs, le ou les institutions impliquées de leurs obligations légales et professionnelles.

**Des questions sur le projet?**

Pour toute question additionnelle sur le projet et sur votre participation, vous pouvez communiquer avec les responsables du projet: Serge Proulx (514. 987. 3000, poste 4533, [proulx.serge@uqam.ca](mailto:proulx.serge@uqam.ca)), Amel Gherbi (514. 824. 2970, [gherbi.uqam@courrier.uqam.ca](mailto:gherbi.uqam@courrier.uqam.ca) / [citoyens.botanique@gmail.com](mailto:citoyens.botanique@gmail.com)).

**Des questions sur vos droits?**

Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CÉRPE) a approuvé le projet de recherche auquel vous allez participer. Pour des informations concernant les responsabilités de l'équipe de recherche au plan de l'éthique de la recherche avec des êtres humains ou pour formuler une plainte, vous pouvez contacter la présidente du CÉRPE Emmanuelle Bernheim, (514) 987-3000, poste 2433 ou [bernheim.emmanuelle@uqam.ca](mailto:bernheim.emmanuelle@uqam.ca).

**Remerciements**

Votre collaboration est essentielle à la réalisation de notre projet et l'équipe de recherche tient sincèrement à vous en remercier.

**Consentement**

Je déclare avoir lu et compris le présent projet, la nature et l'ampleur de ma participation, ainsi que les risques et les inconvénients auxquels je m'expose tels que présentés dans le présent formulaire. J'ai eu l'occasion de poser toutes les questions concernant les différents aspects de l'étude et de recevoir des réponses à ma satisfaction.

Je, soussigné(e), accepte volontairement de participer à cette étude. Je peux me retirer en tout temps sans préjudice d'aucune sorte. Je certifie qu'on m'a laissé le temps voulu pour prendre ma décision.

Une copie signée de ce formulaire d'information et de consentement doit m'être remise.



Prénom, Nom: \_\_\_\_\_

Signature \_\_\_\_\_

Date \_\_\_\_\_

**Engagement du chercheur**

« Je, soussigné (e) certifie

- (a) avoir expliqué au signataire les termes du présent formulaire;
- (b) avoir répondu aux questions qu'il m'a posées à cet égard;
- (c) lui avoir clairement indiqué qu'il reste, à tout moment, libre de mettre un terme à sa participation au projet de recherche décrit ci-dessus;
- (d) que je lui remettrai une copie signée et datée du présent formulaire.

Prénom, Nom: \_\_\_\_\_

Signature \_\_\_\_\_

Date \_\_\_\_\_

## APPENDICE A

### CALENDRIER DE RECHERCHE

<b>Hiver</b> <i>Décembre 2013</i> <i>Janvier 2014</i> <i>Février 2014</i>  <b>Projet, prise de contacts et terrain</b>	<ul style="list-style-type: none"><li>• Décembre : contact des informateurs (à la recherche d'amateurs)</li><li>• Fin décembre : dépôt du projet de mémoire à Serge Proulx</li><li>• Début janvier : dépôt du projet de mémoire aux membres du jury, rédaction de la certification éthique, constitution de la grille d'entretiens</li><li>• Fin janvier-début février: rencontre du comité de lecture, validation de la certification éthique</li><li>• Février : entretiens membres de FloraQuebeca et de l'Herbier Marie-Victorin, observation des pratiques à l'Herbier Marie-Victorin</li></ul>
<b>Printemps</b> <i>Mars 2014</i> <i>Avril 2014</i> <i>Mai 2014</i>  <b>Suite du terrain et début de l'analyse</b>	<ul style="list-style-type: none"><li>• Mars/Avril: Observations des pratiques (suite avec les membres de FloraQuebeca), suite des entretiens si nécessaire</li><li>• Avril/mai : Retranscription et début de l'analyse</li></ul>
<b>Été</b> <i>Juin 2014</i> <i>Juillet 2014</i> <i>Août 2014</i> <i>Septembre 2014</i>  <b>Analyse et rapport final</b>	<ul style="list-style-type: none"><li>• Juin : Analyse des résultats des entretiens et des observations (suite)</li><li>• Juillet/Août : Rédaction</li><li>• 9 septembre: Dépôt final du mémoire.</li></ul>



## **APPENDICE B**

### **CERTIFICAT ÉTHIQUE**

## Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE)

No du certificat : 0054

### CERTIFICAT D'ÉTHIQUE

Le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains pour la Faculté de science politique et de droit, la Faculté des arts et la Faculté de communication a examiné le protocole de recherche suivant et jugé conforme aux pratiques habituelles ainsi qu'aux normes établies par le Cadre normatif pour l'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'UQAM.

#### PROTOCOLE DE RECHERCHE

**Nom de l'étudiant(e) :** Amel Gherbi

**Programme d'études :** Maîtrise en communication

**Directrice/Directeur de recherche :** Serge Proulx

**Titre du protocole de recherche :** Les pratiques et les formes d'implication paraprofessionnelle en botanique: une question d'attachements?

#### MODALITÉS D'APPLICATION

Les modifications importantes pouvant être apportées au protocole de recherche en cours de réalisation doivent être transmises au comité.

Tout événement ou renseignement pouvant affecter l'intégrité ou l'éthicité de la recherche doit être communiqué au comité.

Toute suspension ou cessation du protocole (temporaire ou définitive) doit être communiquée au comité dans les meilleurs délais.

Le présent certificat d'éthique est valide jusqu'au 6 février 2015. Selon les normes de l'Université en vigueur, un suivi annuel est minimalement exigé pour maintenir la validité de la présente approbation éthique. Le rapport d'avancement de projet (renouvellement annuel ou fin de projet) est requis pour le 6 janvier 2015.



Emmanuelle Bernheim  
Professeure au département de sciences juridiques  
Présidente, CERPÉ2

6 février 2014

Date d'émission initiale du certificat

<sup>1</sup> Modifications apportées aux objectifs du projet et à ses étapes de réalisation, au choix des groupes de participants et à la façon de les recruter et aux formulaires de consentement. Les modifications incluent les risques de préjudices non-prévus pour les participants, les précautions mises en place pour les minimiser, les changements au niveau de la protection accordée aux participants en termes d'anonymat et de confidentialité ainsi que les changements au niveau de l'équipe (ajout ou retrait de membres).

## LISTE DES RÉFÉRENCES

- Akrich, M., Barthe, Y., Muniesa, F. et P. Mustar. (2010). Préface : Michel Callon, chercheur « a-discipliné » (p. 1-33). Dans *Débordements : Mélanges offerts à Michel Callon*. Paris : Transvalor, Presses des MINES.
- Barnosky, A. D., Matzke, N., Tomiya, S., Wogan, G.O.U., Swartz, B., Quental, T.B., *et al.* (2011, Mars). Has the Earth's sixth mass extinction already arrived? *Nature*, 471, 51-57.
- Bell, S. Marzano, M., Cent, J., Kobierska, H., Podjed, D., Vandzinskaite, D., *et al.* (2008). What counts? Volunteers and their organisations in the recording and monitoring of biodiversity, *Biodivers Conserv*, 17, 3443–3454.
- Benessaïeh, Karim. (2014, 27 juillet). Faune urbaine : Montréal est un zoo. *La Presse*. Récupéré de : <http://www.lapresse.ca/actualites/montreal/201407/26/01-4786951-faune-urbaine-montreal-est-un-zoo.php>
- Benkler, Y. (2007). *The wealth of networks: How social production transforms markets and freedom*. New Haven, CT: Yale University Press.
- Berger, P. et Luckmann, T. (2012) [2<sup>e</sup> éd. (1996)]. *La construction sociale de la réalité*. Paris : Armand Colin.
- Bliss, L. (2014, 18 août) What Underwater Canyons Can Teach Us About the Future of Urbanism. *The Atlantic Citylab*. Récupéré de <http://www.citylab.com/politics/2014/08/what-underwater-canyons-can-teach-us-about-urbanism/378633/>

- Callon, M. (1992). Sociologie des sciences et économie du changement technique : l'irrésistible montée des réseaux technico-économiques (p. 53-78). Dans CSI (ed.), *Ces réseaux que la raison ignore*. Paris : L'Harmattan.
- Callon, M. (1999). Des différentes formes de démocratie technique. *Les Cahiers de la sécurité intérieure*, 38.
- Centre de Sociologie de l'Innovation. (2013). Chercheur Antoine Hennion. Récupéré de : <http://www.csi.ensmp.fr/fr/equipe/chercheurs/antoine-hennion>
- Charvolin, F. (2009). Comment penser les sciences naturalistes « à amateurs » à partir des passions cognitives. *Natures Sciences Sociétés*, 17, 145-154. Récupéré de <http://www.cairn.info/revue-natures-sciences-societes-2009-2-page-145.htm>
- Charvolin, F., Micoud, A., Nyhart, L. (2007). *Des sciences citoyennes? La question de l'amateur dans les sciences naturalistes*. La Tour d'Aigues : L'Aube.
- Cornwell, M. L. et Campbell, L. M. (2012). Co-producing conservation and knowledge: Citizen-based sea turtle monitoring in North Carolina. *Social Studies of Science*. 42(1), 101-120.
- Cosquer, A., Prevot-Julliard, A.-C. et R. Raymond. (2012). Observations of Everyday Biodiversity: a New Perspective for Conservation? *Ecology and Society*, 17(4), 2.
- Desmeules, M. (2011). *Pratiques et réseaux des naturalistes au Québec 1850-1920*. (Thèse de doctorat) Université Laval, Québec.
- Dictionnaire Reverso. Biophilie. Récupéré de : <http://dictionnaire.reverso.net/francais-definition/biophilie>
- Elizabeth K. N. et Sheppard, A. (2014, Juillet) *Canadians Connect With Nature and Increase Their Well-Being: Results of the 2014 David Suzuki Foundation 30x30 Nature Challenge*. Récupéré de <http://www.davidsuzuki.org/publications/DSF%2030x30%20report.pdf>

Espace pour la vie [Site Web]. Récupéré de <http://www.aucoeurdelarbre.ca/fr/hors-sentier/identifier-arbres-nomenclature.php>

FloraQuebeca. a. *Histoire*. [Site web]. Récupéré de <http://www.floraquebeca.qc.ca/a-propos/historique/>

FloraQuebeca. b. *Bilan des réalisations*. [Site Web]. Récupéré de <http://www.floraquebeca.qc.ca/a-propos/bilan-des-realisations/>

Gherardi, S. (2009). Practice? It's a Matter of Taste. *Management Learning*, 40(5), 535-550.

Heaton, L., Millerand, F., et Proulx, S. (2010). TelaBotanica: une fertilisation croisée des amateurs et des experts. *Hermès*, 57, 61-68.

Heaton, L., Millerand, F., et Proulx, S. (2011). La réactualisation de la contribution amateur à la botanique: le collectif en ligne *Tela Botanica*. *Terrains et Travaux*, 1(18), 155-173.

Heaton, L., Millerand, F., et Proulx, S. (2012, 14 septembre). *Registres de contribution aux connaissances: le cas de TelaBotanica*. Présentation au Colloque Mutation de la communication scientifique à l'ère numérique. Montréal.

Heaton, L., Millerand, F., et Proulx, S. (Sous presse). *Reconfigurations of scientific work: contributions of amateurs and information technologies in biodiversity*. CRSH.

Hébert, M. (2009, 14 octobre), Communication orale à la journée d'éducation relative à l'environnement organisée par les équipes d'ERE du CG93. Seine-Saint-Denis, Montréal.

Hennion, A. (2005). *Ce que ne disent pas les chiffres...Vers une pragmatique du goût*. Centre de sociologie de l'innovation, École des mines de Paris (CSI), Récupéré le 27 septembre 2013 de : [http://www.csi.ensmp.fr/working-papers/WP/WP\\_CSI\\_001.pdf](http://www.csi.ensmp.fr/working-papers/WP/WP_CSI_001.pdf).



- Hennion, A. (2010). Vous avez dit attachements?... Dans M. Akrich, Y. Barthe, F. Muniesa et Ph. Mustar (eds), *Mélanges en l'honneur de Michel Callon*. Paris : PEM.
- Hennion, A. (Janvier 2009). Réflexivité. L'activité de l'amateur, *La découverte Réseaux*, 153, 55-78. Récupéré le 27 septembre 2013 de : [http://www.cairn.info/article.php?ID\\_REVUE=RES&ID\\_NUMPUBLIE=RES\\_153&ID\\_ARTICLE=RES\\_153\\_0055](http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RES&ID_NUMPUBLIE=RES_153&ID_ARTICLE=RES_153_0055)
- Hennion, A. (Juin 2013). D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements. *Sociologies*, 2-25. Récupéré le 27 septembre 2013 de : <http://sociologies.revues.org/4353>.
- Hennion, A. et Gomart, É. (1999). A sociology of Attachment : Music Lovers, Drug Addicts (p. 220-247). Dans J. Law et J. Hassard (eds.), *Actoro Network Theory and After*. Oxford/Malden, MA : Blackwell Publishers.
- Hennion, A. et Teil, G. (2002). *Les protocoles du goût. Une pragmatique de l'amateur*, Paris : DEP/Ministère de la culture-CSI.
- Hennion, A., Maisonneuve, S. et Gomart É. (2000). *Figures de l'amateur*. Paris : La Documentation française, Ministère de la Culture. Récupéré de : <http://www.mines-paristech.fr/Services/Annuaire/antoine-hennion#sthash.K35irBpl.dpuf>
- Institut de recherche en biologie végétale. [Site Web], Récupéré de : <http://www.irbv.umontreal.ca/recherche/collections/herbier-marie-victorin>
- Jalenques-Vigouroux, B. (2006). *Dire l'environnement : le métarécit environnemental en question*. [Thèse de doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication] Université Paris IV-Sorbonne.
- Kelling, S., Yu, J. Gerbracht, J. et Wong, W.-K. (2011). *Emergent Filters: Automated Data Verification in a Large-Scale Citizen Science Project*, *esciencew*, IEEE Seventh International Conference on e-Science Workshops, p. 20-27.

- Kidd, A. H. et Kidd, R. M. (1996). Developmental factors leading to positive attitudes toward wildlife and conservation. *Applied animal behaviour, Science*, (47), 119-125.
- Kolbert, E. (2014). *The sixth Extinction : An Unnatural History*. Bloomsbury.
- Las Vergnas, O. (2011). L'institutionnalisation de la « culture scientifique et technique », un fait social français (1970-2010). *Savoir*, (27), 9-60. Récupéré le 19 novembre 2013 de : <http://www.cairn.info/revue-savoirs-2011-3-page-9.htm>
- Latour, B. et Woolgar, S., (1988) [2<sup>e</sup> éd. 1979]. *La Vie de laboratoire*. Paris : La découverte. (traduction française).
- Létourneau, A. (2010). Pour une éthique de l'environnement inspirée par le pragmatisme : l'exemple du développement durable. *Vertigo*, 10(1). Récupéré de : <http://vertigo.revues.org/9541>
- Lévi-Strauss, C. (1971). Allocution de Claude Lévi-Strauss à l'UNESCO. Récupéré de : <http://www.tribunal-animal.com/consciences/passees/levi-strauss-claude/>
- Marchal, Mathias. (2014, 6 août). Montréal, ville agricole? *Métro*. Récupéré de : <http://journalmetro.com/actualites/montreal/534450/montreal-ville-agricole/>
- Marty, E., Burguet, A. et Marchand P. *La communication environnementale : des discours de sensibilisation?* Récupéré de : <http://liris.cnrs.fr/~cnriut08/actes/articles/144.pdf>
- Matagne, P. (2007). Les naturalistes amateurs et leurs réseaux (1880-1914) ou comment occuper le « terrain », construire une identité collective et produire un savoir universel (p.111-121). Dans Charvolin, F., et al. (Eds), *Des sciences citoyennes ? La question de l'amateur dans les sciences naturalistes*, La Tour d'Aigues : L'Aube.

- Milfont, T. L., Evans, L., Sibley, C. G., Ries, J. et Cunningham A. (2014, 21 juillet). Proximity to Coast Is Linked to Climate Change Belief. *Plos one*, 9(7)  
Récupéré de : <http://www.plosone.org/article/info%3Adoi%2F10.1371%2Fjournal.pone.0103180>
- MODYS-CRESAL (2007). *Séminaire Interface science/société. Les passions cognitives*. Sous la responsabilité scientifique de Florian Charvolin et de Jacques Roux. Récupéré de : <http://erstu.ens-lyon.fr/spip.php?article220>
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2010). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Collin.
- Pandey, P. D. (2003). Child participation for conservation of species and ecosystems. *Conservation Ecology*, 7(2), Récupéré de : <http://www.consecol.org/vol7/iss1/resp2>
- Piron, A. (2009, 27-28 novembre). *Un projet de mise en place d'un dispositif participatif de type focus groups (FGD)*. [Cas d'étude : gestion de la nature dans le département de la Seine-Saint-Denis (93), dans le cadre des Premières journées doctorales sur la participation du public et la démocratie participative organisées par le GIS]. Participation du public, décision, démocratie participative ENS-LSH Lyon.
- Roux, J., Charvolin, F. et Dumain, A. (2009). Les « passions cognitives » ou la dimension rebelle du connaître en régime de passion. Premiers résultats d'un programme en cours. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 3(3), 369-385. Récupéré le 19 novembre 2013 de : <http://www.cairn.info/revue-anthropologie-des-connaissances-2009-3-page-369.htm>.
- Schepman, T. (2014, 25 juin) À Nantes, une mystérieuse graffeuse nomme les plantes des rues. *Terraeco.net* [revue électronique] Récupéré de <http://www.terraeco.net/A-Nantes-une-mysterieuse-graffeuse,55660.html>
- Schütz, A. (1998). Éléments de sociologie phénoménologique. Dans *Collected papers : 1899-1959*. L'Harmattan.

Shields, Alexandre. (2014, 30 janvier). Disparition appréhendée des papillons monarques au Québec. Ils devraient disparaître du Québec d'ici quelques années. *Le Devoir*. Récupéré de <http://www.ledevoir.com/environnement/actualites-sur-l-environnement/398532/des-colonies-de-papillons-monarques-au-bord-de-l-extinction>

Statistique Canada. (2011). *Recensement de la population de 2011 : population urbaine et rurale, par province et territoire*. Récupéré de <http://www.statcan.gc.ca/tables-tableaux/sum-som/l02/cst01/demo62f-fra.htm>

UNESCO. (1979). Conférence intergouvernementale sur l'éducation relative à l'environnement. [Rapport final issu de la conférence tenue à Tbilissi (URSS) du 14 au 26 octobre 1977 avec la collaboration du PNUE].

Wiggins, A. et Crowston, K. (2011). *From Conservation to Crowdsourcing: A Typology of Citizen Science*. HICSS 44. Récupéré de : <http://www.findthatpdf.com/search-82070490-hPDF/download-documents-hicss-44.pdf.htm>

Winkin, Y. (2000) [2<sup>e</sup> éd. (1981)]. *La Nouvelle Communication*. Bruxelles : Éditions du Seuil.

Winkin, Y. (2001) [2<sup>e</sup> éd. (1996)]. *Anthropologie de la communication : de la théorie au terrain*. Bruxelles : Éditions du Seuil.